

Le Livre des Fantômes

Jean Ray

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

BIBLIOTHEQUE



FANTAS
TIQUE

JEAN RAY

LE LIVRE DES FANTÔMES

suivi de Saint-Judas-de-la-nuit



JEAN RAY

LE LIVRE DES FANTOMES

suivi de Saint-Judas-de-la-nuit

EN MATIÈRE DE PRÉFACE

Le premier récit de ce livre peut lui servir de préface. Bien que l'apparition insolite dans ma vie de « l'homme au foulard rouge » m'ait causé plus d'appréhension que de plaisir, j'éprouve une certaine satisfaction à pouvoir ouvrir un recueil d'histoires de fantômes par un texte qui ne doit rien à l'imagination.

« Mon fantôme à moi » m'a quitté depuis plus de trente ans, c'est-à-dire que, depuis, il ne s'est plus manifesté de façon tangible. Je n'irai pas pourtant jusqu'à prétendre que sa présence occulte à mes côtés soit supprimée.

— Comment êtes-vous venu au roman noir, aux histoires fantastiques et hantées ? m'ont demandé quelques amis.

Je n'en sais rien.

Je n'ai jamais pioché le sujet avant de l'aborder ; j'en dirai davantage : je n'y ai jamais songé avant de me trouver devant la page vierge.

Au moment d'écrire ces premières lignes, je me sens envahi par une sorte d'inexplicable tristesse qui, toutefois, ne va jamais jusqu'à l'épouvante même.

Mais cette tristesse, je ne puis trouver de mot définissant mieux la sensation, est réelle au point que tous les miens s'en aperçoivent ; elle va même jusqu'à les gagner...

J'en suis venu à croire que « l'homme au foulard rouge », forme probable du moi cryptique comme me l'affirma un savant, s'institue, malgré moi, en collaborateur ; qu'il préside, en quelque sorte, à la venue de l'image troublante de l'au-delà ; qu'il introduit le levain de la peur dans la pâte plastique dont j'essaye de tirer des formes et des personnages. J'ai constaté parfois que mes chiens, qui ne me quittent jamais pendant les heures de travail nocturne, deviennent nerveux au moment où la peur apparaît au fil de l'ouvrage, et même qu'ils essayent de me quitter.

La sensibilité psychique des chiens ne peut être niée, les exemples foisonnent.

— Simple radio-activité de l'organisme, affirma un camarade qui ne croyait guère à la faillite de la science devant la chose inexpiquée, et il me pria de porter sur moi une plaque photographique soigneusement gainée de papier noir.

Au bout de quelques heures, la plaque se trouva voilée.

Mon savant ami triomphait.

N'empêche que, confusément, je continue à croire à la mystérieuse intervention de « l'homme au foulard rouge ».

À croire que les histoires de fantômes, qu'on imagine avoir inventées d'un bout à l'autre, peuvent enclore une réalité, et ceux qui les écrivent, être en quelque sorte des chargés de mission d'un monde caché qui essaye de se révéler à nous, nous obligeant à réfléchir, alors que nous préférierions sourire, hausser les épaules et vouloir, par lâcheté humaine, ne voir dans l'Inconnu qu'une amusette à ne pas lire la nuit.

... Car tout finit par être vrai...

MON FANTÔME À MOI (L'homme au foulard rouge)

L'homme, même s'il doute de tout, ne peut douter de sa propre pensée.

SAINT AUGUSTIN.

Non seulement ceci n'est pas un conte, mais c'est un document. Si des souvenirs n'y vibraient pas, si, à travers mers, champs et villes, je n'y faisais pas de merveilleux retours vers mon enfance et ma jeunesse, je le voudrais net et sec comme un rapport ou une règle de trois.

Trois grands écrivains – ils ont, hélas, rejoint depuis l'immense bataillon des morts – m'ont posé la même question en refermant un de mes livres de contes¹.

— Avez-vous, en toute sincérité, fait la rencontre d'un fantôme ?

En vérité : *oui*.

La première rencontre date de si loin qu'elle devrait, simple et banale comme elle fut, rester enfouie parmi les premières images de la perception humaine.

Je n'avais pas tout à fait cinq ans. Nous habitions alors, à Gand, une immense et sombre maison, dans la rue sans joie et sans visage qu'est le Ham. Jusqu'aux approches du crépuscule, elle baignait dans une lourde grisaille, mais le soleil glissant vers le couchant inondait ses chambres d'ardentes lueurs de cuivre rouge.

Un jour, à cette unique heure vivante, j'étais installé devant une des fenêtres, suivant du regard un ridicule triqueballe. Il tourna le coin et la rue se vida de mouvement et de présences.

Élodie, notre servante, me tenait compagnie, ses dures mains se reposant de la servitude de la journée.

— Élodie, qui est ce petit homme au foulard rouge, qui se tient devant la maison d'en face ?

Élodie regarda, haussa les épaules et dit :

— Il n'y a personne.

— Est-il méchant ?

— Mais puisque je te dis qu'il n'y a personne !

En effet, en rendant à la maison d'en face mes regards un moment détournés vers Élodie, je ne vis plus le bonhomme au foulard rouge.

— Il a dû entrer chez Mlle Deltombe, dis-je.

— Mais non, répliqua Élodie, personne n'y est entré. Et puis, finis donc de dire des choses idiotes.

Élodie est une femme au grand cœur, dont la mémoire me restera chère jusqu'à la fin de mon terme, mais la patience et la tendresse ne voyageaient pas toujours de conserve dans sa vie.

En mes premières années, les images et les rencontres ne mettaient aucune obstination à se fixer dans ma mémoire ; néanmoins je parlai à tous, à ma mère, à mon père et à ma sœur, du petit homme au foulard rouge, si brièvement apparu.

Tant et si bien qu'Élodie se fâcha, me traita de menteur et m'allongea une de ses fameuses claques coutumières.

Jusqu'au jour où j'en parlai à Mlle Deltombe, notre voisine d'en face. C'était une dame solitaire et triste, largement septuagénaire, mais chérissant les enfants.

À force de recevoir d'elle des macarons, des nougats et d'autres gluantes friandises, j'avais acquis la certitude qu'elle m'aimait beaucoup. Je crois encore qu'il en était ainsi.

Donc, je lui en parlai et je garde encore la vive impression de la stupeur effrayée qui tordit un instant son visage.

— Non, non, dit-elle, ce n'est pas vrai !

Depuis lors, *elle ne m'adressa plus la parole* ; je crois même qu'elle m'évita. Elle mourut peu après, de peur, la nuit du grand incendie de l'Entrepôt des docks.

Dix années passèrent.

On m'avait mis en pensionnat dans une école de Wallonie, à Pecq, dans le Tournaisis. École charmante, aux maîtres merveilleux. Dans ma mémoire, école et maîtres s'apparentent aux belles et irréelles choses du conte.

Un jeudi, mon père vint me voir ; je passai avec lui quelques adorables heures de liberté et de gâterie. Puis, comme Pecq, à cette époque, était une bourgade assez éloignée des lignes ferroviaires, je l'accompagnai à la gare d'Espierres, à une grosse lieue métrique de l'école.

La journée avait été radieuse, toute à la splendeur de l'été proche ; le soleil descendait vers la grande futaie de l'ouest et allumait sur la plaine tournaisienne un brasier d'apothéose.

Je suivais sans hâte une longue drève de peupliers d'Italie, toute droite, se soudant à l'horizon. J'étais seul, centre de la vastité resplendissante et, je ne sais pourquoi, j'en ressentis une joie orgueilleuse.

Et voilà que soudain, sans l'avoir vu venir, je me trouvai presque face à face avec un petit homme au foulard rouge.

Je le reconnus sur-le-champ et aussitôt je me posai la même question sans raison de jadis : « Est-il méchant ? »

Il paraît qu'en cette époque de levante adolescence, je n'étais pas de commerce facile, ce que mes maîtres attribuaient à une force physique dont je n'hésitais jamais à me servir. Mes sentiments, lors de cette brusque rencontre, ont dû être complexes. Je ne sais si j'ai eu peur, je ne le crois pas, mais je suis certain *que j'ai voulu montrer que je n'avais pas peur.*

Je marchai vers lui, m'incitant moi-même à la colère et dans la ferme intention de l'injurier ou de le battre.

C'était la première fois, mais aussi la dernière, que je pouvais si bien le détailler.

Il était petit et malgracieux, d'une mise négligée et pauvre comme les ouvriers des docks que l'on voyait passer tous les jours dans le Ham, voisin des installations portuaires.

Son visage était poupin et ses traits mous, sans fermeté aucune ; il avait des yeux bêtes et fixes de géline traquée.

En me voyant approcher, une frayeur panique sembla s'emparer de lui, et je vis l'instant où il allait pleurer.

Il n'esquissa aucun geste de défense, mais se jeta d'un bond brusque derrière un arbre.

Je pouvais le rejoindre en deux bonds, mais il avait disparu et j'eus beau tourner sur place pendant de longues minutes, je ne le vis plus. L'apparition de ce falot bonhomme, auquel je ne prêtais pas encore une nature surnaturelle, était-elle prémonitoire ? Je n'oserais l'affirmer, car nos rencontres ne furent, à proprement parler, jamais situées à l'orée de quelque événement transcendant de ma vie.

Peut-être, pour celle-ci, y a-t-il eu une exception, bien que je puisse y voir une coïncidence et rien d'autre.

Depuis mon départ de Gand, Élodie s'était mariée à un brave homme de matelot, Frans, qui naviguait sur les cargos semainiers d'Angleterre. Or, ce même jour, Frans tomba entre le mur du quai et le bateau et se noya.

Élodie, veuve, un peu plus taciturne encore qu'auparavant, revint chez nous ; mais ceci n'est qu'une parenthèse, sans importance aucune pour la suite des choses.

Je voyageai depuis lors et j'ai cru remarquer que l'homme au foulard rouge n'aimait pas les longues distances, surtout qu'il ne passait jamais l'eau salée.

Son essence spectrale ne me parut indiscutable que lors de sa troisième apparition sur mes chemins.

J'avais vingt-deux ans. J'étais seul à la maison, tous les miens étaient absents pour un ou deux jours. C'était au mois de février, aux approches du Carnaval. Il faisait un froid noir et j'avais allumé un feu énorme. J'écrivais à ce moment un de mes premiers contes.

On sonna ; c'était une voisine qui venait me rendre un journal ou

un livre que je lui avais prêté la veille. Le froid limita notre entrevue à quelques brefs échanges de politesses sur le pas de la porte.

Mon chien, Miss, un petit fox-terrier, m'avait suivi sur le seuil. Mais au moment de rentrer, la petite bête refusa obstinément de me suivre. Je l'y obligeai. Elle se coucha sur le paillason du vestibule, gémissant et – pardonnez-moi le détail – s'oubliant quelque peu, comme prise de grande terreur.

— Bon, dis-je, tu resteras là à geler, si le cœur t'en dit.

Je retournai vers mon feu et mon travail.

Stupeur ! De l'autre côté de la table, le dos au foyer, les yeux fixés sur les pages que je venais d'écrire, se trouvait le bonhomme au foulard rouge.

La peur, disons même l'épouvante, ne me sont venues alors qu'après coup ; mais sur l'heure même, ce fut une sorte de fureur désespérée qui m'envahit. Je cherchai une arme : il y avait un vieux revolver Lefauchaux dans un des tiroirs de ma table de travail.

J'y portai rageusement la main dans l'intention formelle de vider son barillet sur le mystérieux intrus.

Il ne leva pas les yeux, mais esquissa un geste de puérile défense : il porta ses petits bras ronds et courts à la hauteur du visage et, en même temps, disparut.

L'instant d'après, Miss revint, tout joyeux ; mais tout au long de la soirée qui suivit, je remarquai que ses yeux étaient fixés sur la place derrière la table où le petit homme était apparu.

Mais qu'ai-je dit en affirmant que rien de prémonitoire ne s'attachait à l'insolite venue de l'homme au foulard rouge ?

Le soir même, vaincu par la terrible chaleur qui se dégageait du poêle, je m'endormis. Je faillis être asphyxié par des émanations d'oxyde de carbone et ne dus la vie qu'à mon fox-terrier qui me réveilla en me griffant le visage.

Mon sauveur à quatre pattes s'y prit même avec une frénésie telle que je gardai pendant des mois les traces de ses griffes et de son intervention !

La quatrième fois que je revis le fantôme – car à présent j'étais convaincu qu'il en était un – c'était au milieu d'une foule à la braderie de Lille. Je me sentis tirer par le bras et, me retournant, je le vis tout proche. Son visage était impassible et pourtant, bien que la vision fût fugitive entre toutes, je crus y découvrir de la peur, de la tristesse...

Un remous de la foule, très dense à ce moment, nous sépara.

La même année, je descendis du rapide d'Amsterdam à la gare du Nord, à Paris. C'était vers le soir ; il y avait peu de monde. Un porteur se chargea de ma valise, et je me dirigeai vers la sortie. Tout à coup, le portefaix me tira par la manche.

— Je crois que ce monsieur vous appelle, dit-il.

Je me retournai : le fantôme était là, me faisant des signes. C'est-à-dire que je n'en vis que la fin, si signes il y eut. Il se figea dans une immobilité absolue et me regarda, tristement, peureusement.

— Tiens, dit le porteur, je ne le vois plus.

Je le voyais encore, mais l'instant d'après il n'était plus là. Je ne l'ai plus revu.

Qui était-il ? Son visage ni son ensemble ne me disent rien, ne me rappellent rien. Que me voulait-il ? À tout prendre, plutôt du bien que du mal, à ce qu'il me semble. Pourtant une sourde, incompréhensible colère m'anime à son endroit, même encore dans les moments où j'écris ceci alors que tant d'années se sont écoulées depuis notre dernière rencontre.

— Une forme plus ou moins tangible du subconscient, de votre moi cryptique, m'a dit le Père Oswald, un prêtre aux grandes connaissances psychiques.

Peut-être... le subconscient ayant joué un rôle assez important dans ma vie errante. Mais ceci est une histoire vraie, sans ajouts ni lumières, elle ne m'a causé aucun trouble profond et, si j'en avais fait un conte il aurait eu la fade pâleur de la lune à son déclin.

MAISON À VENDRE

*C'est en vain que les juges des hommes imploreront la clémence divine.
Ils connaîtront l'épouvante et la pérennité du châtement.*

Le Livre de la Sagesse.

CONFUCIUS.

Je n'aurais pas attaché une bien grande importance à cette histoire de fantômes si elle ne m'avait été contée par Dunstable.

Or, Maple Dunstable est certainement un des démonographes les plus éclairés de ce siècle ; et la démonographie, science terrible mais décriée, ne compte qu'un nombre restreint d'initiés. Dieu merci, d'ailleurs.

Il la nomma lui-même « une histoire de fantômes à rebours », l'expression me laissant notablement perplexe. Aussi je la donne telle quelle. Elle m'intéresse également parce qu'il y est question, bien passagèrement il est vrai, du grimoire Stein.

Qui donc est l'auteur de cet effroyable mémoire du sortilège raisonné et, par vénéfices et formules, mis à la portée de tous ? On cite trois ou quatre noms obscurs, qui n'éclaireraient en rien le lecteur si je les transcrivais ici. Tout ce que l'on sait, ou plutôt ce que l'on admet, c'est qu'il est né au XVIII^e siècle à Stein, petite ville suisse du canton d'Appenzell. C'est là que le document fut découvert plus tard, par Simon Rowledge, un descendant de l'énigmatique Dr John Dee, le constructeur du miroir noir qui fit l'orgueil et le malheur de la famille Walpole, aux siècles passés.

Écoutons Dunstable au sujet du grimoire Stein :

« L'autre a distillé en quelque sorte les œuvres du Grand Albert, *La Clavicule du Roi Salomon*, *Le Livre de la Kabbale*, rejeté, comme résidu inutilisable, leur hermétisme, leur obscurité, voire leur fantaisie, pour en arriver à une quintessence claire, nette et redoutable. Il a fourni des formules précises comme des équations algébriques ou chimiques, sans probabilités, ni défaillances. Qui l'eut en sa possession ? Ici suivent quelques grands noms de l'histoire, tant de la Révolution française que de l'épopée napoléonienne et de la vie moderne.

« Si je l'avais en ma possession, je n'hésiterais pas à le détruire quand je me sentirais aux approches de mon terme, tant ces écrits

insolites pourraient, bien plus que les conflits, pousser les hommes aux pires fins.

« Il se fait que, vaguement, je sache de quoi on y traite. Cela m'a suffi à en perdre le repos et la quiétude d'âme, si nécessaires à ceux qui affrontent l'Inconnu. Et le chapitre le plus effroyable est certainement celui qui ose empiéter sur la justice souveraine. Celui qui incite et permet directement de voler Dieu ! *Il s'agit de punir les morts !*

« Or, c'est ce que fit Merrick.

« Et Merrick, qui était un homme tout à fait ordinaire, n'eût pu le faire s'il n'avait pas eu connaissance du grimoire Stein.

« Je n'en suis que médiocrement étonné.

« Flavien Merrick était un voleur. La fortune en fit plus tard et sans mérite aucun, un honnête homme mais, dans l'âme, il resta un voleur, un forban. Têtu, persévérant, plus rusé qu'intelligent, mais ne manquant pas de culture et par-dessus tout terriblement rancunier, c'était bien l'homme à s'approprier, par tous les moyens, une arme comme le grimoire Stein, et à s'en servir. »

Il se fait que moi aussi j'ai connu Flavien Merrick, et j'ajoute que le jugement à son endroit du célèbre démonographe me déconcerte quelque peu. Mais cela contribue à me faire entreprendre ce bref et terrible récit.

Merrick, à l'époque où je le connaissais, sans le fréquenter pourtant, était un homme de bien ordinaire apparence, aventurier sans envergure, courtier marron peu redouté dont les fautes n'étaient pas lourdes.

Pourtant, à propos d'une affaire de faux et de chèques sans provision, la justice s'occupa de lui et l'envoya pour quelques mois à l'ombre. Cela se passa dans une petite ville du Nord de la France où M. Larrivier siégeait au tribunal comme Premier Président.

À Paris ou dans un grand centre, Flavien Merrick s'en serait tiré à bon compte, avec un sursis ; même il aurait eu bien des chances de se voir acquitter, tant les preuves qu'on évoquait contre lui étaient faibles et fragiles. Mais il fallait compter avec la mentalité du président Larrivier. C'était un magistrat de la vieille et noble école, intègre et intraitable, appliquant la loi avec une rigidité extrême et pour qui la circonstance atténuante était lettre morte. Il partait du principe que, chez l'inculpé, les chances de non-culpabilité atteignaient à peine le chiffre dérisoire d'un pour cent. Aussi avait-il quelque orgueil à déclarer n'avoir, dans toute sa carrière, acquitté que cinq prévenus ; cela à son cœur défendant, mais vaincu par des preuves d'innocence trop formelles.

Pourtant Flavien Merrick se présenta le cœur léger devant le juge sévère. Il croyait avoir quelque droit à la gratitude de la part de ce dernier. Le président Larrivier, célibataire farouche, habitait une

grande et vieille maison des remparts, avec ses livres et un unique ami, qu'il chérissait par-dessus tout : Fram, un vieux chien terre-neuve.

Un jour, le Président se promenait avec son cher compagnon le long du canal, au moment où les écluses ouvertes chassaient les eaux à grands remous.

Fram, qui épiait sur la berge la fuite d'un rat, fit un faux mouvement et tomba à l'eau. Ce qui, pour tout autre chien, n'aurait été qu'une baignade, faillit être fatal au vieux chien.

Le pauvre souffrait de rhumatismes et son train de derrière en était quelque peu paralysé. Pris dans un tourbillon, il allait se noyer lamentablement quand Merrick parut sur la scène du drame. Le courtier marron était sans nul doute un mauvais garçon, mais il aimait les bêtes et ne manquait pas de courage.

Il se jeta résolument à l'eau et sauva Fram. M. Larrivier pleura de reconnaissance et Merrick qui, au fond, était un malin, refusa les offres d'une récompense qui promettait d'être généreuse.

Aussi fut-ce un sourire amer et désabusé aux lèvres que Flavien Merrick quitta entre deux gendarmes la salle d'audience où Larrivier venait de lui infliger le maximum de la peine : vingt mois de détention.

En prison, il refusa avec hauteur les douceurs et les cigarettes que Larrivier lui envoyait, et l'on affirme que le juge en fut aussi désolé qu'étonné : pour lui, la gratitude et la justice étaient choses bien distinctes et il semblait ne pouvoir comprendre que Merrick, délinquant, et Merrick, sauveur de Fram, formaient une seule et même personnalité.

Merrick, à l'expiration de sa peine, quitta la ville où Larrivier continua pendant dix ans encore à prononcer des sentences sans mansuétude, avant de comparaître lui-même devant le Juge suprême.

La vieille maison des remparts fut mise en vente, mais, sombre et inconfortable, elle ne trouva guère d'amateurs ; d'ailleurs, les héritiers du Président en demandaient un prix élevé. Elle menaçait réellement ruine, quand Flavien Merrick reparut dans la ville.

On ne sait de quelle lointaine terre d'aventures il revenait, mais on ne tarda pas à apprendre que la fortune lui avait été scandaleusement favorable.

À ce prix, on oublie vite les fautes, voire les hontes passées ; la ville fit fête au nouveau nabab, surtout quand on apprit que cet étrange enfant prodigue avait l'intention de s'y fixer. Certes, on s'étonna bien un peu du choix que fit Merrick en fait d'habitation, alors qu'il aurait pu s'offrir les plus fastueux domiciles.

Il acheta la vieille maison des remparts...

Il la fit mettre en ordre, sans y apporter toutefois de notables

changements.

Un autre sujet d'étonnement pour les bonnes gens de la petite ville fut le choix bizarre de Merrick dans l'engagement de son personnel. Deux ou trois domestiques au teint café au lait débarquèrent un jour du train et furent aussitôt intronisés dans la sombre demeure. C'étaient gens taciturnes et peu liants, s'opposant farouchement à toute intrusion dans la maison de leur maître.

Des voisins curieux déclarèrent qu'ils y circulaient en riches et exotiques atours, le front ceint d'imposants turbans scintillant d'or et de pierreries. On les voyait parfois dans le jardin se livrer à d'incompréhensibles pantomimes ayant l'air de rites orientaux. Mais ce furent là surtout des racontars de petite ville, et la véracité de ces dires est sujette à caution.

Un jour, sans crier gare, Merrick et ses serviteurs quittèrent la ville et la maison fut mise à louer, par les soins d'un notaire voisin. Le prix de la location était minime ; aussi l'amateur ne se fit-il pas trop attendre. Ce fut un certain M. Lantelme, professeur au lycée communal.

Ceux qui connaissent cet homme de bien, disons même éclairé, car il était membre de nombreuses sociétés savantes, n'oseraient mettre en doute les troublants témoignages qui vont suivre et qui furent écrits de sa main.

*

* *

« Nous nous sommes installés, ma femme et moi, dans la maison des remparts, le 1^{er} août, dans l'intention d'employer nos vacances à nous y organiser une vie aussi confortable que possible.

Nous avons pris à notre service un couple d'âge mûr, aux excellentes références, les époux Blomme, originaires des Flandres françaises.

Nous avons été tranquilles, et rien ne vint troubler notre vie jusqu'à la mi-septembre, à peu près vers la date de la rentrée des classes.

Un matin, entrant dans mon cabinet de travail, qui fut également, à ce qu'il paraît, celui de feu le président Larrivier, je fus surpris par la chaleur intolérable qui y régnait.

Le poêle, une vaste salamandre, n'avait pas été allumé depuis notre installation, car la saison était radieuse.

Je consultai le thermomètre : il indiquait trente-huit degrés. Celui qui se trouvait au-dehors, contre la fenêtre, n'en accusait que dix-huit. J'interrogeai ma femme et mes domestiques, qui s'en montrèrent aussi stupéfaits que moi-même.

Pendant quelques jours, tout resta dans la norme, quand le phénomène se répéta d'une façon accrue : cet autre matin, je faillis

tomber à la renverse dès mon entrée dans la pièce où régnait une chaleur atroce : quarante-cinq degrés !

Nous nous confondîmes tous en conjectures, dont aucune ne pouvait être acceptable. J'interchangeai les thermomètres intérieur et extérieur, parce que ce dernier était un appareil à indications maximales.

Une semaine se passa avant le retour de la chose insolite : le thermomètre marquait quarante-cinq degrés, mais le curseur témoin avait remonté la nuit à soixante-dix degrés !

Je constatai alors que les vases, que ma femme se complaisait à garnir journellement de fleurs fraîches, étaient à sec, et les fleurs parcheminées. Mon encrier aussi avait été complètement asséché et sur mon bureau des feuilles de papier étaient racornies. Mon domestique, qui furetait à mes côtés dans la pièce, poussa tout à coup un cri de frayeur.

— Là !... Là !... Regardez le tapis, Monsieur !

Robinson sur son île n'a pas pu être plus effrayé que je ne le fus, en relevant une trace de pied nu dans le sable de la plage déserte...

En deux endroits, le tapis était brûlé de part en part, par les traces de deux pieds nus d'une repoussante maigreur ; de vrais pieds de squelette !

Je me penchai sur elles : une odeur rebutante de brûlé s'en exhalait. Je me proposai de veiller les nuits suivantes, mais ma femme s'y opposa formellement et manifesta son intention de déménager dans le plus bref délai. Mais le vieux Blomme, un ancien marin, un homme qui n'avait pas froid aux yeux, me pria de le charger de cette surveillance. J'acceptai volontiers son offre.

Il veillait la nuit à la porte de mon cabinet, dormant pendant la journée, mais nous étions déjà aux premiers jours d'octobre sans que le phénomène se fût reproduit.

Je décidai de décharger mon brave serviteur de ces veilles fatigantes, mais il ne voulut rien entendre.

Sa persévérance fut récompensée, si récompenser on peut dire.

Une nuit, je fus réveillé par des coups frappés sur la porte de ma chambre : c'était Blomme qui venait me tirer hors de mon sommeil.

— Venez vite, Monsieur, souffla-t-il. Je sens la chaleur à travers la porte et une faible lueur glisse sous elle.

Il disait vrai : sous la porte, une clarté bleuâtre, lunaire, était visible et le trou de la serrure semblait un œil pâle dans l'ombre du panneau.

Je poussai brusquement les deux battants qui s'ouvrirent avec bruit.

Un souffle de fournaise nous fit reculer ; mais nous vîmes, entre le bureau et la cheminée, une haute flamme violette, immobile et comme

rigide.

Elle ne disparut qu'au bout de quelques secondes, qui nous suffirent toutefois pour voir toute l'horreur qui y était enclose.

Elle entourait, comme une gaine translucide, une effroyable forme humaine d'une maigreur de momie, et qui tournait vers nous un visage atroce.

L'apparition s'évanouit rapidement, ai-je dit, mais j'eus le temps de la reconnaître, malgré son affreuse déformation : c'était celle du juge Larrivier.

Cette épouvante ne se renouvela plus.

La paix fut retrouvée ; mais ma femme, ainsi que l'épouse Blomme, refusèrent de rester plus longtemps dans la maison hantée. Après bien des larmes, ma femme accepta d'aller passer quelques semaines chez sa mère à Dijon, et la servante retourna à Lille, promettant de revenir quand les fantômes auraient été définitivement chassés.

Le vieux Blomme resta, jurant de venir à bout de ce qu'il appelait « les diables ».

Nous approchions de novembre. À la belle et généreuse saison avait succédé un froid brusque et brutal ; les dernières feuilles n'avaient pas encore quitté les arbres qu'un peu de neige avait déjà valsé dans l'air.

La solitude du vaste cabinet de travail me déplaisait ; d'ailleurs, la salamandre brûlait difficilement à cause de la cheminée qui tirait mal : j'avais très froid dans cette pièce où j'avais senti le souffle torride du Sahara... Aussi je préférais me tenir dans la cuisine où le feu était clair et gai, et où la compagnie, bien que silencieuse, de Blomme m'était chère.

Je me souviens fort bien du livre que je lisais : *l'Émile* de Jean-Jacques... Blomme fumait sa pipe au coin du feu, les regards perdus au loin, comme s'il se trouvait encore à bord.

Tout à coup, je levai les yeux de mon livre et je rencontrai ceux de mon domestique.

— Vous entendez quelque chose, Blomme ?

— Pour dire que j'entends, Monsieur, non je n'entends rien, mais...

Moi non plus je n'entendais rien, mais...

Sans rien nous dire, sans rien voir ni entendre, nous savions que tous les deux nous avions peur, affreusement peur.

— Il se passe quelque chose, Blomme...

— Oui, Monsieur, il se passe quelque chose de terrible.

Nous gardâmes le silence ; pour ma part, j'étais incapable d'exprimer une pensée : quelque chose d'inconnu, mais d'abominable me figeait le cerveau.

Alors Blomme articula avec une peine extrême :

— Toute la maison a peur !

Eh bien ! c'était cela, je n'aurais pu mieux l'exprimer : toutes les choses inertes, sans vie ni âme, qui nous entouraient, toutes, depuis les simples meubles jusqu'aux briques de la vieille demeure, se recroquevillaient d'épouvante.

La grande horloge à balancier se tut, le feu cessa de ronfler, la lumière même de la grosse lampe électrique sembla se transformer, perdant son pouvoir de rayonnement, les ombres des objets furent soudainement noires comme des profondeurs de gouffre. Et, tout à coup, l'énorme vague de feu sombre fut sur nous.

Je sentis mes chairs se serrer sur mes os, ma langue se durcir comme cuir dans ma bouche, mes yeux rentrer dans ma tête.

De nouveau, Blomme fit un immense effort pour parler et sa voix me parvint comme à travers une ouate épaisse.

— Le vieux... dans la flamme.

Mes yeux ne distinguaient rien en dehors du décor ordinaire, bien qu'hideusement transformé dans son essence, mais nul besoin n'était de voir : la présence de Larrivier était réelle, bien qu'invisible. Un Larrivier qui hurlait d'inaudibles plaintes, nous prenait à témoin d'inhumaines tortures, implorait le secours.

Mais je sentis également qu'une autre présence était là qui, à cette minute, fixait sur moi une attention pleine de haine et de rage. Ma pensée s'était tournée vers l'ultime sauveur : Dieu, et j'essayai de faire le signe de la croix.

Une souffrance inouïe, se vrillant au plus profond de mon être, m'avertit alors que cette terrifiante présence ennemie s'opposait de toutes ses forces à mon geste.

Mon poignet fit un bruit de sarment dans la flamme : il venait d'être cassé net, et ma main, un instant levée, retomba comme gantée de plomb. Blomme avait-il eu la même pensée que moi ? J'en fus certain, car je le vis lutter contre l'invisible adversaire, son bras se leva pourtant comme s'il soulevait un monstrueux fardeau, et soudain il fit le signe sacré...

La maison trembla sur ses bases ; dans le buffet, la vaisselle et la verrerie firent un bruit furieux de casse, la fenêtre fut arrachée et nous couvrit d'éclats de verre, mais le feu se remit à ronfler, le balancier de l'horloge reprit son mouvement de va-et-vient et la lumière s'épanouit comme une immense fleur claire.

Blomme et moi, délivrés de la diabolique emprise, nous eûmes alors fort à faire : les meubles commençaient à brûler. »

*

* *

Ici s'achève le témoignage du professeur Lantelme qui, le jour même, quitta la maison des remparts et demanda son changement.

Un nouvel écriteau jaune parut sur la façade de l'immeuble, et n'y

resta pas longtemps, en raison de la modicité du prix de location.

Le nouvel occupant fut un M. Boisson, qui s'y installa avec une nombreuse famille.

Boisson ne semble pas avoir eu à souffrir des colères de l'Inconnu, du moins il n'en fit confidence à personne.

C'était un homme qui gagnait péniblement sa vie et avait une ribambelle d'enfants à élever, ce qui le rendait de commerce peu facile.

Il est vrai qu'à différentes reprises, il se plaignit au notaire, son voisin, des mauvaises odeurs persistantes qui régnaient dans la maison : soufre et cuir brûlé, précisait-il.

Sa femme, une personne lymphatique, affaiblie par de trop fréquentes maternités, consulta quelquefois un pharmacien de la ville, qui lui donna des calmants et des somnifères.

— Je fais beaucoup de mauvais rêves, disait-elle, où je revois toujours le même vieux monsieur se tordant dans des flammes.

Les Boisson venaient de Grenoble et n'avaient donc pu connaître le président Larrivier. D'ailleurs, ils ne firent pas long feu dans la ville ; un an plus tard, un copieux héritage les rappela dans l'ancienne capitale du Dauphiné.

Il convient de rappeler peut-être qu'un des petits Boisson, en faisant ses adieux à ses camarades de classe, s'écria :

— Au moins nous n'habiterons plus une maison où l'on entend toujours pleurer et hurler dans les caves !

La maison ne fut remise à louer que plusieurs mois plus tard, et de nouveau elle trouva promptement un locataire, un peintre aux désuètes allures de bohème, Anatole Grenelle.

Certes, si quelque chose d'inhabituel se fût passé entre ses quatre murs, Grenelle, bavard, pilier de cabaret, vaniteux comme Alcibiade, n'en aurait pas fait mystère.

Il y fut parfaitement tranquille et le serait resté si lors d'une exposition de ses tableaux à Lille, il n'avait fait la connaissance de la femme Blomme. Veuve depuis quelque temps de l'excellent Blomme, l'ancienne servante avait ouvert un petit café dans le voisinage de la salle d'exposition. Grenelle venait s'y désaltérer régulièrement et, un jour, quand la tenancière apprit le lieu de résidence de son client, elle lui raconta les mésaventures du professeur Lantelme.

Le grain tombait en bonne terre : dans sa jeunesse, Grenelle s'était occupé quelque peu d'occultisme, il avait même collaboré à une petite revue de spiritisme et de métapsychique.

Il ne lui en fallut pas davantage pour enfourcher son vieux dada. De retour en sa maison, et ne parvenant guère à y découvrir quelque chose d'insolite, il résolut de provoquer l'Au-delà.

Il fit l'acquisition du traditionnel guéridon à trois pieds, le posa au

beau milieu de l'ancien cabinet de travail du juge et, selon la formule consacrée, invoqua l'esprit du mort.

Il fut satisfait au-delà de toutes ses espérances.

La petite table traversa l'air comme un bolide et fut réduite en éclardes, tandis qu'un monstrueux fantôme, brusquement surgi, se jetait à la tête du téméraire, le terrassait, lui mettant le visage en sang et le laissant évanoui comme une femmelette.

Sa première terreur passée, Grenelle sentit vaguement qu'il pourrait tirer quelque profit de la fantastique situation.

Il s'en alla trouver le notaire.

— Au temps de nos rois, vous n'auriez échappé ni à l'estrapade ni au bûcher, menaçait-il. N'empêche...

Contre toute attente, le tabellion se montra fort troublé. Il supplia Grenelle de n'en souffler mot à quiconque et, contre une récompense fort acceptable, lui en arracha la promesse. Flavien Merrick fut averti.

Il arriva deux jours plus tard et se présenta au peintre.

Exactement vingt mois s'étaient écoulés alors depuis la première apparition du fantôme de Larrivier.

Au récit de Grenelle, Flavien Merrick ne manifesta ni étonnement ni émotion ; au contraire, une lueur de joie était dans ses yeux.

— Monsieur Grenelle, dit-il, vous allez être témoin d'un acte de justice. Veuillez refaire votre expérience de l'autre jour.

— Jamais de la vie ! s'écria le peintre. D'ailleurs, mon guéridon a été détruit.

— Qu'à cela ne tienne. La première table venue fera l'affaire, même si elle pèse une tonne !

Une liasse de billets bleus eut raison de l'hésitation du spirite. Il posa la main sur la lourde table de travail et, d'une voix mal assurée, somma l'esprit du président Larrivier de se manifester. La table frémit, glissa de côté, et Grenelle eut la désagréable sensation de se sentir soulevé comme par une houle furieuse.

Le fantôme se tenait devant lui, hagard, atroce.

Aussitôt, une voix claire s'éleva, celle de Flavien Merrick.

— Larrivier, disait-il, ses yeux brillant d'une lumière inaccoutumée, Larrivier, vous m'avez condamné à vingt mois de prison et, ce faisant, vous vous êtes rendu coupable du plus vil crime des hommes : l'ingratitude. Fort d'une science qui restera à jamais au-dessus de celle des mortels, je vous ai tiré du repos éternel pour vous infliger vingt mois d'enfer. Votre peine est expirée, je vous libère. Retrouvez à jamais la paix de la tombe !

Grenelle entendit une immense clameur de joie et le fantôme, se prosternant d'abord devant Merrick, se fondit lentement en une légère buée qui s'évanouit dans l'air.

Il nous reste peu de choses à dire encore.

Flavien Merrick donna l'ordre de démolir la vieille maison des remparts et, sur son emplacement, il fit bâtir une maison de retraite pour les vieillards nécessiteux de la ville. La rente d'un capital considérable en assura l'entretien.

Merrick n'était pas un mauvais bougre, en somme, je l'ai toujours dit.

Maple Dunstable, qui s'intéresse avant tout au grimoire Stein, a essayé vainement d'entrer en relation avec lui.

Merrick quitta la France pour les Indes anglaises. Le démonographe a pu suivre ses traces jusqu'à Delhi, mais là il semble avoir disparu définitivement.

Lentement, le leitmotiv de Maple Dunstable est devenu mien depuis lors.

— Sans doute Flavien Merrick n'est-il pas homme à persévérer dans la voie abominable qu'il suivit pour sa vengeance, mais le grimoire Stein reste et, après Merrick, dans quelles mains tombera-t-il ?

LA CHOUCROUTE

Rien n'est plus proche de nous que l'inconnu, bien qu'à notre idée il n'appartienne qu'aux plus lointains rivages.

Attribué à CARLYLE.

Encyclopédie de Brewster.

Comme Dickens disait « Tout en Squeers », je dis « tout en Buire » quand je songe à l'étrange aventure qui fut mienne.

C'est par Buire qu'elle commence, par lui qu'elle s'est achevée.

Je le considère comme ami parce que je perds rarement une de nos vastes parties d'échecs, qu'il essaye toujours de m'être agréable par de menus et fréquents services, peut-être aussi parce qu'il y a entre nous, au premier abord, une certaine ressemblance physique, depuis qu'il porte un Borsalino à très larges bords et qu'il fume une pipe bull-dog de marque écossaise.

Nous avons d'ailleurs des goûts communs, par exemple pour la choucroute, le vin des Côtes-Rôties et le tabac de Hollande.

Buire est originaire du Cotentin, vieux pays de France qui fournit, paraît-il, à la joaillerie française le plus grand nombre de courtiers ; aussi est-il employé chez Wilfer et Broways, firme très honorablement connue.

Au dernier nouvel an, ses patrons lui ont donné une prime appréciable et un abonnement sur tout le réseau ferroviaire ; il empocha l'argent avec plaisir, mais l'abonnement lui ouvrit un ciel de félicités sans nombre.

— Savez-vous comment je passe ma journée de congé hebdomadaire ? me dit-il en rougissant de bonheur. Je vais à la gare, je prends place dans le premier train venu, sans me soucier de sa destination, et je descends selon mon caprice. De cette façon, je contente à peu de frais, et sans perte de temps, mon insatiable désir d'inconnu.

Je trouvai l'idée heureuse, tout en ne cachant pas que je l'enviais quelque peu. Enfant, il me prenait souvent une fantaisie nomade qui me faisait marcher toujours droit, tout droit devant moi, espérant vaguement atteindre des horizons inconnus et prestigieux.

— Un jour, je vous prêterai mon abonnement, promit-il, aucun contrôleur ne pourrait découvrir la petite supercherie, puisque nous

nous ressemblons comme des frères.

Il tint sa promesse.

Tout au long de la journée, j'hésitai à me servir de la précieuse carte d'abonnement, puis, entre chien et loup, je me décidai brusquement : le temps était sombre et les gares étaient mal éclairées. Je choisis un obscur train de banlieue, un sale petit tortillard blotti au long d'une voie en cul-de-sac, et m'installai sur des coussins de serge bleue, sous le regard fuyant d'une lampe à gazoline.

Au moment où le train sifflait et où les freins débloqués hurlaient, un bonhomme chargé de paquets sauta sur le marchepied. Je lui tendis une main secourable et, une fois installé en face de moi, le dos à la direction du convoi, il m'exprima sa reconnaissance.

C'était un homme jovial et bavard, et j'ai retenu son discours :

— C'est la fête chez mes voisins, les Clifoire. Un nom bien drôle, n'est-il pas vrai ? C'est ainsi que dans mon pays on appelle les sarbacanes avec lesquelles s'amuse les enfants. Mais, clifoires ou sarbacanes, ce sont de bien braves gens qui fêtent aujourd'hui leurs noces d'argent, parfaitement. J'apporte des pâtisseries, des tartes meringuées, des religieuses, des carrés aux pistaches. Entre nous, je crains pour les meringues qui m'ont paru fragiles, mais tout fera farine au moulin, car nous sommes entre vieux amis. Il y aura un vol-au-vent aux crevettes, un gigot, un poulet aux olives...

Je souris et l'homme me devint sympathique, car il venait de citer trois plats dont je raffole.

— Pour moi, continua-t-il, je me serais contenté d'une ordinaire mais bonne choucroute, avec des saucisses, du lard, des tranches de porc rissolées.

Je bâillai doucement, non d'ennui, car j'adore parler cuisine, mais d'une faim brusquement venue : je fais grand cas d'une choucroute bien conditionnée.

La suite de la conversation ne comporta guère un changement de sujet ; nous établîmes un parallèle entre les choucroutes d'Alsace et celles d'Allemagne. Puis entre celles servies en Ardenne, garnies de jambonneaux, et celles présentées en spécialité autrichienne, avec des saucisses à la chipolata.

Sur ces entrefaites, le train, qui avait déjà fait d'assez nombreuses haltes, ralentit de nouveau et je me levai.

— Je descends ici ; bien du plaisir, Monsieur, et au revoir !

Je lui tendis la main.

Il la retint avec force, et je vis que son gros et cordial visage avait soudainement blêmi.

— Ce n'est pas possible ! balbutia-t-il, vous ne pouvez pas descendre... pas descendre... ici.

— Mais si... Adieu !

J'avais ouvert la portière et sauté sur le quai. Il fit un geste inutile et, à ce qui me semblait, désespéré, pour me retenir.

— Vous ne pouvez descendre... ici ! hurla-t-il.

Le train se remettait en marche ; je vis le visage de mon compagnon de route se coller, tordu d'angoisse, contre la vitre de la portière. Le train prit de l'allure et ne fut plus qu'une ombre fuyante piquée d'un œil flamboyant de cyclope.

J'étais seul sur le quai d'une gare affreusement quelconque, aux lumières avares. Une sonnette, cachée dans une niche de bois, grelottait. Je jetai un regard distrait dans des locaux absolument vides et, sans avoir vu un perceur de tickets ou un quelconque agent de contrôle, je débouchai sur une esplanade morne et complètement déserte.

Or, à cette heure, une unique chose me préoccupait : celle de m'installer sur une banquette de restaurant et de commander une choucroute ; mon ami d'une heure et ses gourmands propos avaient fait naître en moi un féroce appétit dont je m'étonnais moi-même.

Une rue s'allongeait devant moi, longue, interminable, toute en ombres et chichement étoilée de réverbères à flamme bleue.

Il faisait froid, il bruinaît ; la nue semblait peser à même les pignons et les toits. Je ne vis aucun passant et, nulle part, la clarté accueillante d'une vitrine marchande, ni même, tout au long de cette énorme artère, bordée de hautes et noires maisons, une fenêtre éclairée trouant de rose la nuit d'alentour.

— Je me demande où je suis, murmurai-je, regrettant déjà l'aventure selon Buire.

Et, tout à coup, je me trouvai face au havre de grâce : une baie cintrée ternie de buée, mais claire et laissant entrevoir des contours flous de tables, de glaces et d'un comptoir confortablement garni.

Il n'y avait personne à l'intérieur, mais la banquette était large et tendue de chaude peluche rouge, et sur le comptoir flambait un double arc-en-ciel de bouteilles.

— Holà ! Quelqu'un ?

Il me semblait que ma voix portait loin, fameusement loin, s'achevant dans de vastes profondeurs, en longues résonances.

— Monsieur désire ?

L'étrange bonhomme ! Je ne l'avais vu, ni entendu venir, et il s'était dressé devant ma table, comme surgi d'une trappe.

Il avait un curieux visage décati de clown, tout blanc, à la bouche mince et rentrante, aux yeux tapis derrière un rempart de bourrelets grasseyeux.

— Une bonne choucroute, s'il y a moyen d'en avoir une.

— Certainement, Monsieur !

Je ne vis partir ni revenir le serveur, du moins je ne m'en souviens

guère, mais la choucroute se trouva placée sur la table, énorme, splendide, dressée sur un gigantesque plat d'étain frotté, bardée de lards épais, étayée de saucisses dorées, flanquée de puissantes tranches de jambon et de rôti.

Tout à coup, avant que j'y eusse porté la fourchette, une haute flamme bleue s'en éleva.

— Nous servons toujours la choucroute flambée. Spécialité de la maison, dit une voix.

Je ne revis pas le serveur, mais je m'écriai, de bonne humeur :

— Qu'importe, elle ne pourra qu'en être meilleure !

Et j'ajoutai, mais mentalement :

« Une choucroute flambée, voilà une recette bien nouvelle que je me promets de passer à Buire ! »

Pourtant je n'en mangeai pas... Une chaleur terrible, formidable se dégageait du pâle brasier, et je dus reculer sur la banquette. J'appelai le garçon ; il ne vint pas.

Je quittai la table et, dépassant le comptoir, je poussai une porte qui devait s'ouvrir dans une arrière-salle.

Ici commença la suite des étonnements sans nombre de cette soirée.

L'arrière-salle était là, en effet, mais absolument vide et nue, comme une pièce d'une maison fraîchement bâtie ou consciencieusement vidée par les déménageurs.

J'allumai ma lampe de poche et décidai de pousser plus loin mon exploration. Eh bien ! je circulai, un temps relativement long, par une maison vide, déserte, inhabitée, sans trace de meubles ou même de présences anciennes.

Je garde de mon origine anglo-saxonne une certaine dose d'humour, cette joie intérieure à froid, qui s'extériorise mal, mais vous sert admirablement dans les circonstances les plus difficiles.

« Je n'en mangerai pas moins la choucroute, me dis-je, et avec bien des chances de ne pas la payer. »

Car, en dépit de ce mystère, du vide et du silence, ma fringale ne s'apaisait pas ; au contraire, je ne rêvais que saucisses, lardons, côtelettes... Je retournai dans la salle de restaurant :

Il y faisait une chaleur torride et je ne pus approcher de ma table. La flamme montait à présent à mi-plafond ; je voyais les saucisses, les magnifiques tranches de viande grasse, la colline ruisselante de la choucroute, la crème de la purée de pommes de terre à travers un léger voile azuré, mais ardent comme l'enfer même.

— Si je ne puis manger, je boirai ! décidai-je en saisissant une bouteille de liqueur grenat.

Elle était très lourde, solidement bouchée et capsulée.

D'un geste rageur, je cognai le goulot contre le marbre du

comptoir. La bouteille éclata en morceaux : elle était de verre plein ! Il en était de même des autres : les jaunes, les transparentes, les vertes, les azurines.

Alors, la peur me poussa aux épaules, et je m'enfuis.

Je m'enfuis dans une cité horrible, noire, vide, silencieuse au-delà de toute comparaison.

Je tirai des sonnettes, d'antiques pieds-de-biche accrochés à des chaînes forgées, appuyai sur des boutons électriques. Aucun son ne répondit à mon appel.

J'avais égaré mon briquet et je n'avais pas d'allumettes ; je grimpai sur un des hauts réverbères à flammes bleues : elles répandaient une chaleur atroce, mais je ne pus y enflammer une cigarette. Je me battis avec des volets et des portes férocement obstinés. À la fin, une de ces dernières, plus fragile sans doute, céda.

Savez-vous ce qu'il y avait derrière ?

Un mur énorme, noir, massif comme le roc.

Il en fut de même d'une autre, puis d'une autre encore : j'étais prisonnier d'une ville toute en façades, sans bruit et sans autre vie que celle des flammes bleues, épouvantablement ardentes et pourtant ne brûlant pas.

C'est alors que je retrouvai la longue rue de la gare et revis le restaurant.

Il n'était plus qu'un vaste brasier de feu lunaire : la flamme de la choucroute « flambée » le consumait à présent. Je traversai en courant une fournaise immobile, poursuivi au long de ma course folle par une haleine centuplée de forge en furie. Et je revis la gare.

La sonnette tintait : un train se rangeait sagement le long du quai. Je me laissai tomber, anéanti, sur la banquette d'un coupé obscur.

Ce ne fut qu'après un temps bien long, une heure peut-être, que je vis que d'autres voyageurs l'occupaient également. Ils dormaient. Ils descendirent avec moi à la gare, où le contrôleur ne jeta qu'un regard distrait sur la carte d'abonnement de Buire.

*

* *

Le lendemain, comme Buire venait me réclamer son abonnement, je ne lui soufflai mot de l'aventure, car je m'accusais d'un rêve ou d'une hallucination.

Mais, quand je tirai la carte de ma poche, un gros morceau de verre rouge en tomba ; c'était un tesson de la fameuse bouteille.

Buire le ramassa.

Je vis son visage se tordre curieusement.

— Dites donc, vous ! s'écria-t-il en tournant le morceau de verre entre ses mains.

— Alors... quoi ?...

Il me regarda longuement, les yeux ronds, la lippe pendante, image de la plus complète hébétude.

— Puis-je emporter cela ? balbutia-t-il. Oh ! n'ayez aucune crainte, je vous le rendrai tel quel. Mais... Mais... Je voudrais...

— Peuh... Faites ! répondis-je avec indifférence.

Il me le rapporta le soir même. Il était très nerveux.

— Je l'ai montré à Wilfer et Broways... Ce sont des gens... euh... très discrets, soyez-en convaincu. Je leur ai dit que votre grand-père avait passé quelques années aux Indes...

— Et vous n'avez pas menti, dis-je en riant, c'était même un fameux chenapan, à en croire feu mon père et mes oncles.

— Tant mieux, dit-il, tout à coup rasséréné. Je me sens très mal, excusez-moi. Mais revenons-en à notre affaire.

— Nous avons donc une affaire en cours ?

— Je l'espère bien ! s'écria Buire. Wilfer et Broways disent que ce n'est pas très vendable. Ils n'ont jamais rien vu de pareil et surtout l'étrange forme irrégulière les intrigue. Qu'importe, il faudra le couper en quatre, peut-être en six, et cela en diminuera fortement la valeur. Bref, ils vous offrent un million de votre rubis.

— Ah ! fis-je, et je gardai un long silence.

Buire devint de plus en plus nerveux !

— Allons, jouons franc jeu, ils vous en offrent deux millions, mais n'espérez pas en obtenir davantage, sinon ce serait trop réduire ma commission, et elle ne sera pas énorme si l'on vous donne deux millions.

Et comme je me taisais toujours, il cria :

— Et surtout, ne l'oubliez pas... personne ne vous posera jamais de questions !

Tard dans la nuit, il m'apportait un volumineux paquet : deux mille grands billets.

*

* *

Si j'avais mis en pièces et pris un large morceau de la blanche carafe de kummel, j'aurais eu un diamant digne des trésors de Golconde à offrir à Wilfer et Broways ; si je m'en étais pris aux flacons de chartreuse ou de menthe verte, c'est une émeraude comme jamais n'en connut Pizarre que j'aurais emportée.

Mais, baste, je n'y songe guère.

Je pense à la choucroute et je meurs de regret de n'y avoir goûté.

Je la revois sans cesse ; elle hante mes jours et mes nuits.

En vain, je réclame, aux cuisines les plus réputées, des plats géants où s'entassent les plus riches viandes pimentées.

Dès la première bouchée, tout m'est cendre et poussière et, d'un geste las, je renvoie le chef-d'œuvre gourmand aux traiteurs

désespérés.

J'ai imploré les choucroutes les plus fastueuses de Strasbourg, de Luxembourg, de Vienne. Pouah ! je suis parti, la nausée aux lèvres, criant mon dégoût et ma désespérance.

Et j'ai tourné le dos à Buire. Ce n'est plus mon ami.

M. WOHLMUT ET FRANZ BENSCHNEIDER

... Un geste irraisonné, une pensée trop neuve vous mettant à la merci des invisibles...

WICKSTEAD
(Le Grimoire.)

Le cas du professeur Wohlmüt qui disparut dans un de ces mystérieux et terribles mondes intercalaires, comme les nomme Seiffert, doit naturellement se passer de contrôle et de preuves. Aussi ce récit n'est-il bâti que sur les témoignages sans bon vouloir de Franz Benschneider, qui fut de l'étrange aventure immobile du recteur Lob, et de Frau Monchmeier, la logeuse du professeur.

Franz Benschneider vit encore, à peu près nonagénaire, dans le pays de Mirow ; sa mémoire est toujours bonne, et il ne se refuse pas aux confidences ; ceci dit à l'intention de ceux qui se fient plus volontiers à leurs propres enquêtes qu'à la chose écrite.

En l'année 1889, le jour de la Saint-Ambroise, « post meridiem » pour employer le langage du professeur Wohlmüt, qui enseignait le latin et le grec aux élèves du lycée communal de Holzmüde, ce savant homme essayait, assez vainement sans doute, d'intéresser une trentaine d'élèves de quatorze à quinze ans aux *Commentaires* de César, tout en consacrant de larges digressions à Suétone et à Cicéron.

Une neige fine et dure, mêlée à du grésil, s'attaquait aux vitres et de brèves rafales faisaient ronfler le gros poêle de fonte. Les écoliers étaient visiblement distraits, et le professeur remarqua que l'un d'eux, Karl Benschneider, certainement un des plus mauvais élèves, regardait avec attention un objet dissimulé derrière le dos de Michel Stroh, son chef de file.

— Benschneider, veuillez me remettre cela ! ordonna M. Wohlmüt.

Des rires fusèrent quand Karl, rouge et furieux, se leva et remit au maître d'école une grosse bouteille pansue, d'une forme inusuelle.

— Qu'est cela ? demanda ce dernier.

Le jeune garçon haussa les épaules.

— Je l'ai trouvée sous l'égal d'un mercelot juif, après son départ, répondit-il.

M. Wohlmüt ne s'en étonna pas : les Juifs polonais qui fréquentaient les marchés d'Holzmüde, affreux bonshommes gluants

de crasse et de plique, offraient souvent en vente les plus étonnants objets.

Non sans méfiance, il déposa la bouteille dans un coin de son pupitre et dit sèchement :

— Je vous la confisque... Allez vous asseoir.

Karl obéit après lui avoir jeté un mauvais regard.

— Quel chahut qu'il fera mon père, quand je lui dirai qu'elle contenait du schnaps, grommela-t-il.

Peu après, quatre heures sonnèrent, rendant la liberté à la jeunesse écolière.

M. Wohlmüt, que l'étrange forme de la bouteille intriguait malgré tout, l'emporta chez lui.

Le professeur louait à Frau Monchmeier, au coin du Lindendam et de la Salzgasse, un appartement confortable, composé de trois chambres, et comme il trouva en rentrant un bon feu clair dans la cheminée et le café servi avec d'appétissantes tartines au fromage de Tilsitt, il oublia la trouvaille de Karl.

La soirée s'annonçait excellente, car il faisait chaud dans la chambre tapissée de gravures, de cartes et de livres, et au-dehors soufflait un âpre vent de décembre.

M. Wohlmüt alluma sa belle pipe de Bavière et ouvrit à tout hasard les *Bucoliques* de Virgile, un de ses livres de chevet. *Pastores edera crescentem ornate poetam...*

Un violent coup de sonnette interrompit sa poétique lecture et, l'instant d'après, la basse mécontente de Frau Monchmeier s'éleva dans le vestibule.

— Sans doute que M. le Professeur est chez lui ! Croyez-vous qu'il court les cabarets comme vous, vilain ivrogne ? Que lui voulez-vous ? Et croyez-vous vraiment que je vais vous laisser salir ma maison. Otez-vous de là, si vous ne voulez pas que...

M. Wohlmüt décida qu'il était temps d'intervenir, car il se doutait de l'identité du visiteur.

— Laissez-le monter, Frau Monchmeier, cria-t-il du haut de l'escalier.

La logeuse obéit en grognant, et Benschneider père, fit une entrée assez piteuse dans le cabinet de travail du professeur.

Il tortillait sa casquette de peau de lapin dans ses doigts gourds et regardait d'un air gêné tout ce témoignage de science et de savoir qui l'entourait tout à coup.

— Monsieur le Professeur... c'est au sujet... vous savez bien, que Karl...

— Ah oui, de la bouteille, dit M. Wohlmüt en souriant, veuillez vous asseoir, Monsieur Benschneider.

Il s'en alla quérir l'objet en question et le posa sur la table.

— Je compte bien la remettre demain à M. le Recteur, dit-il, et je l'aurais fait aujourd'hui même, s'il n'avait été absent.

— Hum ! dit Franz Benschneider, en se balançant gauchement sur sa chaise, sans doute, sans doute... Karl, ce maudit garçon, n'aurait pas dû l'emporter en classe ; aussi, Monsieur le Professeur, quand il m'en a parlé, lui ai-je allongé une de ces gifles dont on se souvient pendant longtemps, je vous assure. Mais...

Il regarda la bouteille posée sur la table, soupira et, reprenant soudain courage, il s'écria avec véhémence :

— Et alors, Monsieur Wohlmüt ? M. Lob, le recteur, la boira à lui tout seul, et ni vous ni moi n'en aurons une goutte !

Son gros et rude visage exprimait un si comique désespoir que M. Wohlmüt se mit à rire.

— Là, dit Benschneider, visiblement mieux à l'aise, voilà qui va mieux. Ces Juifs polonais, que Dieu confonde pour leur rapacité et leur malhonnêteté, ont parfois de bonnes choses. Je me rappelle un certain cruchon d'eau-de-vie de Dantzig... Alors, on la vide à nous deux, Monsieur le Professeur ? À en juger par la bouteille, la boisson doit être de bel âge et donc fort bonne.

M. Wohlmüt était un homme sobre, mais il ne détestait pas un petit verre ; aussi son hésitation fut-elle de pure forme.

— Au point de vue du droit, le fait de trouver un objet perdu ne vous en rend pas propriétaire avant un certain délai, prévu par les lois. D'un autre côté, les règlements des marchés d'Holzmünde ne permettent pas aux mercelots juifs d'abandonner sans surveillance des marchandises sur la voie publique, ceci pour éviter réclamations et procès de la part de ces gens de mauvaise foi. Disons donc avec les Romains, Monsieur Benschneider : *beatus possessor...*

— Si cela veut dire que nous sommes en droit de vider cette bouteille, vos Romains ont mille fois raison et sont gens de bon sens, opina le vieux Benschneider, fort rassuré en voyant le professeur poser deux grands verres et un tire-bouchon sur la table.

M. Wohlmüt dut détacher d'abord une épaisse capsule de cire noire très dure, avant de s'en prendre au bouchon.

— Curieuse matière, murmura-t-il quand celui-ci monta lentement le long des spires d'acier. Ce n'est pas du liège. On dirait une sorte de substance plastique.

— Peu importe... s'écria Benschneider, en tendant son verre. Oh ! cela sent bon, fameusement bon. C'est de la très vieille eau-de-vie avec des herbes.

Une liqueur légèrement sirupeuse, d'un vert doré, coulait dans les verres avec un glouglou prometteur.

— À la vôtre ! dit Benschneider, qui ne désirait pas taquiner longtemps sa gourmandise... Ah ! par exemple...

Si M. Wohlmüt l'avait regardé en ce moment, il n'aurait probablement pas goûté au mystérieux élixir, mais il considérerait attentivement la pâle émeraude liquide et, brusquement, alléché lui aussi par le parfum capiteux, en prit une ample gorgée.

— Eh bien !... eh !... eh !...

Les yeux de Benschneider roulaient dans leur orbite et sa bouche s'ouvrait et se fermait comme celle d'une carpe tirée hors de l'eau ; quant au professeur, il se crut soudain sur le pont d'un navire luttant avec une houle sauvage.

Tous deux durent passer par un stade de relative inconscience avant de reprendre leurs esprits, et ce fut Benschneider qui s'écria le premier :

— Au diable ! Que signifie cela ? Où sommes-nous ?

Voici ce que M. Wohlmüt raconta plus tard au recteur Lob, quand il lui emprunta les appareils de physique et de chimie qui servirent à sa malencontreuse expérience :

« Le décor familial de ma chambre avait complètement disparu pour faire place à une sorte de vastité verdâtre, très confuse encore, mais qui se précisa par la suite.

« Franz Benschneider était assis à quelques pieds de distance en face de moi, mais de la façon la plus bizarre qu'on puisse imaginer : *il était assis en l'air*.

« J'appris bientôt par lui qu'il me voyait sous un aspect tout aussi étonnant. Moi également, selon lui, *j'étais assis en l'air*.

« Pourtant je sentais parfaitement mon fauteuil sous moi, le plancher et son tapis sous mes pieds. Mes mains suivaient les contours de mon siège et même ceux de la table.

« Benschneider, que je voyais très bien, et dont la forme se profilait sur un fond vaporeux de vert et d'or pâle, s'affolait visiblement et criait à la sorcellerie. J'entrepris aussitôt de le calmer.

« — Monsieur Benschneider, dis-je, il n'y a certes pas lieu de trop nous alarmer. Ceci est une sorte d'hallucination due à un puissant alcool chargé, sans doute, d'une substance toxique, du genre du haschich, de l'opium, du bétel, mais agissant plus vite. Je suppose que ces effets se dissiperont bientôt, car je ne me sens nullement incommodé.

« — Ni moi, dit Benschneider, mais n'empêche que c'est bien étrange. Voici que je vois des montagnes, et quelque chose qui ressemble à un lac. Mais où sommes-nous ?

« — Où donc, sinon dans ma chambre ? dis-je avec assurance. Voici qu'en étendant la main je louche le livre que je lisais au moment de votre visite. Voici même que j'en tourne les pages. Là, je viens de retrouver ma pipe !

« En effet, je venais de la saisir et, instinctivement, tout invisible

qu'elle était, je la portai à ma bouche.

« Je faillis d'abord m'enfoncer son tuyau dans l'œil mais, l'ayant remis dans le bon chemin, je tentai vainement de fumer.

« C'est-à-dire que, tout en percevant le goût du tabac, je ne vis aucune fumée s'élever, ni s'échapper de ma bouche. Petit à petit, le décor, que je me complaisais toujours à croire imaginaire, se précisait autour de moi.

« Nous occupions, mon compagnon et moi, le centre d'une petite moraine dont je distinguais aisément les pierres et les galets.

« Alors que, devant moi, je ne voyais qu'un épais brouillard vert parcouru de lueurs dorées, derrière moi, et à mes côtés, s'incurvait une immense falaise d'une hauteur vertigineuse et d'un noir profond, quelque peu effrayant. Au loin, vers l'horizon, s'étalait une grande étendue d'eau sombre sans mouvement ni remous.

« Je demandai à Benschneider ce qu'il voyait, et il refit exactement la même description.

« Il s'y intéressait médiocrement, mais semblait surtout affecté par le fait que, lui et moi, nous paraissions être assis dans l'air. La conviction que nous n'avions pas quitté ma chambre s'affirma quand je perçus tout à coup tous les bruits et même les odeurs coutumiers de la maison.

« Ainsi, j'entendis au rez-de-chaussée la boîte à musique de Frau Monchmeier égrener en claires et naïves notes : *Ach mein lieber Augustin*, suivi aussitôt d'un extrait de « *La Valse des Roses* » ; ensuite vint le bruit d'une querelle entre ma logeuse et la servante, cette dernière s'écriant avec colère :

« — Si vous mettiez un peu plus de graisse dans les pommes de terre, elles ne brûleraient pas.

« Quelques instants plus tard, une désagréable odeur de graillon et de brûlé me chatouillait les narines.

« — Je suppose... commençai-je, mais je m'aperçus que Benschneider ne m'écoutait pas : il semblait observer, avec une attention alarmée, quelque chose à quoi je tournais le dos.

« — Que voyez-vous là ? demandai-je.

« Il secoua la tête et respira difficilement.

« — Derrière vous, cela ressemblait d'abord à un rocher, mais maintenant j'y vois des trous... on dirait de grandes fenêtres...

« Je me retournai.

« Benschneider disait vrai.

« Je vis parfaitement les fenêtres et même leurs barreaux en forme de roncones et, derrière eux, des formes peu distinctes.

« — On dirait des visages ! hurla Benschneider.

« Un traîneau devait passer à ce moment dans la rue, car j'entendis une sonnaile de grelots et des claquements de fouet ; dans la cuisine,

la servante chantait à tue-tête.

« — Je veux m'en aller ! cria Benschneider en faisant des moulinets de bras qui balayèrent l'espace devant lui.

« Il y eut, à son geste, un bruit de chute de verre cassé. Je me retournai vers lui et, ce faisant, mes regards, quittant la falaise, glissèrent le long de la lointaine rive du lac silencieux. Une forme immense, imprécise encore, y avançait dans une brusque et malhabile reptation. Elle était, en effet, mal définissable encore, mais je sentis sa monstruosité, sa hideur, avant de la voir.

« — Des visages ! hurla Benschneider en se cachant les yeux. Des visages et des mains !

« Au-dessus de nos têtes, quelque chose s'agitait, s'abaissait vers nous... Et, soudain, je vis mon Virgile sur la table, ma pipe, Benschneider, livide et tremblant, assis dans son fauteuil, et la fameuse bouteille en éclats sur le tapis. »

M. Wohlmüt n'eut aucune peine à faire accepter sa première opinion à Benschneider : ils avaient été victimes d'une curieuse hallucination, et rien de plus. Certes, le vieux Franz regretta la liqueur perdue, tout en avouant qu'il hésiterait à en boire encore, si l'occasion s'en présentait.

— Les visages étaient trop affreux ! affirmait-il.

Mais le recteur Lob, à qui le professeur de latin raconta la singulière aventure, fut d'un autre avis.

— Depuis quelque temps, on parle souvent d'espaces intercalaires, d'une dimension nouvelle, dit-il. Quel dommage que je n'aie pas été à la place de cet imbécile de Benschneider. À nous deux, Wohlmüt, nous aurions pu faire des observations profitables à cette nouvelle théorie scientifique.

Wohlmüt avait conservé les éclats de verre de la bouteille, le bouchon et le tapis sur lequel la mystérieuse liqueur s'était évaporée et qui en gardait encore un étrange et subtil parfum.

Ce fut alors que le professeur Wohlmüt eut l'abracadabrante idée de se livrer à des expériences de chimie sur ces différents débris. Lob lui prêta volontiers les appareils appartenant au laboratoire scolaire, et le latiniste se mit à l'œuvre.

Il faut dire qu'il était loin d'être un profane en la matière ; avant de se tourner vers la philologie classique, il avait étudié les sciences naturelles à l'Université de Bonn.

Ses premières observations portant sur les débris de la bouteille lui apprirent que le verre, tout en ne différant guère du verre ordinaire, polarisait la lumière d'une manière tout à fait inattendue.

La substance plastique dont était fait le bouchon se révéla, par contre, complètement inconnue : elle résistait aux acides ; mais, traitée un jour à la liqueur de Nordhausen, légèrement diluée, elle

perdit de son impassibilité, se désagrégea quelque peu et forma un dépôt cristallin d'un beau vert clair.

Examinés au microscope, ces cristaux, fort menus et rhomboïdes, se conduisaient curieusement ; ils paraissaient animés d'un mouvement désordonné que le recteur Lob, consulté, apparenta « à un mouvement brownien géant ».

On n'en connaîtra pas davantage quant aux recherches de M. Wohlmüt, sinon qu'il traita des morceaux du tapis avec une dissolution de métaux rares.

Car voici où les événements se précipitèrent.

Le soir de la Chandeleur, Frau Monchmeier faisait sauter des crêpes au lard dans la poêle, quand elle entendit des appels au secours s'élever à l'étage, puis un hurlement affreux, qui n'avait rien d'humain.

C'était une maîtresse femme, solide comme un grenadier de la garde. Elle s'empara d'une barre de fer et monta l'escalier quatre à quatre.

La chambre du professeur était vide, mais quelques flacons et une série d'éprouvettes gisaient en morceaux sur le plancher, d'où s'élevait une légère vapeur verte.

M. Wohlmüt n'était pas là, bien que sa pipe, posée sur la table, laissât échapper encore un mince fil de fumée.

Tout à coup, Frau Monchmeier eut l'impression d'une présence insolite à ses côtés. Elle se retourna.

Le mur en face d'elle était occupé par une sorte de brouillard laiteux d'où émergeait un visage.

Mais quel visage !... Seul l'enfer aurait pu réunir, en une seule vision, tant d'horreur, de férocité et de fureur.

La logeuse frappa et la monstruosité disparut.

Le recteur Lob a conservé la barre de fer qui servit d'arme à la courageuse maritorne : elle est complètement tordue, littéralement tirebouchonnée.

M. Wohlmüt ne réapparut jamais.

Au cours de l'enquête qui suivit, les magistrats et leurs aides, qui examinèrent la chambre du professeur, furent, à diverses reprises, sujets à de violentes nausées, suivies d'une inexplicable prostration. Sauf le Dr Bund, chez qui les médecins découvrirent des traces de brûlures et qui fut frappé de cécité partielle, tous se remirent assez vite.

Ce fut sur les conseils du recteur Lob que la magistrature communale d'Holzmüde décida de garder la chose secrète, autant que faire se pouvait.

Mais Franz Benschneider prit l'habitude de chercher querelle aux mercelots juifs et de les rosser copieusement, après quoi il s'enivrait.

Et quand Benschneider avait bu, il lui était difficile de tenir sa langue, sans quoi cette histoire n'aurait jamais été contée.

LA NUIT DE PENTONVILLE

Les autorités ont eu soin de cacher les circonstances mystérieuses dans lesquelles sont morts des juges et des bourreaux.

Pourtant nous connaissons les noms de plusieurs juges, ayant prononcé sentences de mort, dont la fin fut accompagnée de visions épouvantables.

CATHERINE CROWE.

(The Night-Side of Nature.)

Rock Smitherson consulta sa montre à l'angle de Westbourne Road et de Barbara Street et constata avec joie qu'il lui restait une demi-heure de liberté avant de reprendre le harnais.

La fenêtre rouge d'un bar luisait dans la nuit pluvieuse : il jeta un regard soupçonneux autour de lui, car les règlements lui interdisaient de fréquenter les tavernes voisines de l'endroit où l'attendait la tâche quotidienne.

— Dog-nose ? proposa le mastroquet, gros homme mafflu aux moustaches tombantes. C'est tout indiqué par un soir pareil.

— Dog-nose, accepta Smitherson.

Le gros homme dosa soigneusement le gin, le sucre et l'eau chaude.

— Alors, c'est pour demain ?

— Huit heures. On affichera à huit heures dix ; nous gagnons plus de dix minutes sur ceux de Newgate.

— Hilary Channing ? demanda le tavernier en se versant à son propre usage un verre de gin sec.

— C'est son nom, en effet... Eh, Cuffy, remettez-moi ça, et remplissez-moi ma petite bouteille plate avec votre drogue. C'est contre le règlement, mais tout le monde en fait autant. Cela vous fait quelque chose de les voir mourir si jeunes.

— Vingt, vingt et un, vingt-deux ans ? questionna Cuffy.

— Vingt et un ans exactement. Un de mes garçons n'est guère plus âgé ; alors, vous comprenez, cela me pince le cœur, et puis il n'a pas l'air bien méchant. Blond comme les blés mûrs et des yeux de jeune fille, c'est pas malheureux ?

Cuffy approuva en silence, d'un lent geste de sa grosse tête.

— Et dire que son crime lui rapporta, en tout et pour tout, une livre deux shillings et une petite montre de dame qu'il engagea chez le prêteur sur gages pour une demi-couronne ! Misère !

— Une vieille marchande des quatre-saisons, que la mort aurait eue tout de même avant la fin de l'année, tant la phtisie la minait, ont dit les journaux, ajouta Cuffy.

— On nous la sert plus souvent qu'à son tour, la glorieuse épithète de « Prison modèle », grogna Smitherson, suivant une idée intérieure ; s'il en était vraiment ainsi, on laisserait Jack Ketch au-dehors, avec l'ordre formel de faire ses nœuds dans des taules qui ne sont pas des modèles. C'est déshonorant ! Modèle... Bah, ce n'est pas le lait de chaux et le phénol qu'on y consomme à la tonne qui l'empêchent d'être sale et noire comme les autres ; seulement, c'est un peu maquillé. Pouah !

Rock Smitherson, premier gardien adjoint à la prison modèle de Pentonville, ne détestait pas son métier plus que ne le faisaient ses collègues, mais aux veilles terribles des exécutions capitales, il se révoltait à l'idée de voir mourir un être humain enchaîné, que personne ne viendrait secourir dans son ultime détresse, même si la triste créature promise à une mort honteuse était un chenapan qui avait fait bon marché de la vie d'autrui.

— Le Seigneur a dit : vous ne tuerez pas ! conclut le gardien, qu'un troisième et dernier grog au genièvre avait rendu plus sensible encore.

Il traversa d'un bon pas Bride Street, car la demi-heure de grâce était largement entamée. Au fond de la rue, où s'amorce et s'évase Roman Road, l'immense muraille de la geôle barrait le ciel, à peine piqué des lumignons du chemin de ronde.

— Oh ! pardon, Sir, je ne vous avais pas vu venir ! s'excusa Smitherson. Il avait failli heurter un homme en cape sombre, coiffé d'un large chapeau Bolivar, qui s'était dressé soudainement devant lui. Le passant glissa de côté sans répondre, mais, ce faisant, il entra dans la zone fortement éclairée d'un des hauts lampadaires électriques jalonnant l'avenue.

Rock vit un long visage mince et pâle, où de grands yeux caves mettaient des trouées sombres.

— Diable, grommela-t-il, voilà une figure peu engageante !

Il tourna la tête et suivit du regard la haute silhouette qui s'enfonçait rapidement dans la nuit.

— Hum, murmura-t-il, il me semble pourtant que je la connais, cette figure, en moins laid toutefois.

Il marcha vers la porte des gardiens et appuya sur un timbre.

L'ombre d'une tête s'encadra dans le carré grillagé d'un judas.

— Principal Smitherson... On ouvre !

Les clefs tintèrent longuement, de puissants déclics de serrures martelèrent le bois dur de la porte.

— Bonsoir, Clevens. Trois minutes d'avance à ce que je vois. C'est plus qu'il n'en faut.

Smitherson actionna le levier de l'horloge témoin, poinçonna une fiche et soupira d'aise : la direction n'admettait pas une minute de retard.

— Dites donc, principal...

Clevens hésitait visiblement ; c'était un homme aux cheveux gris, à l'apparence douce et timide, malgré la sombre sévérité de l'uniforme.

— Quoi de neuf, mon vieux ?

— Vous n'auriez pas vu... hum, un farceur, qui s'est amusé à faire marcher le timbre et à me rire au nez une fois le judas ouvert ?

— Personne, répondit Smitherson... La rue était vide. D'ailleurs elle n'est jamais bien fréquentée à cette heure. Attendez... Sous le premier lampadaire, j'ai failli rentrer dans un quidam qui n'était pas ce qu'on peut appeler poli, poli...

— Un grand chapeau noir à ailes...

— C'est bien lui !

Clevens hésitait encore. Il se gratta le menton d'un air embarrassé.

— Il m'a dit comme ça : « C'est pour demain, n'est-ce pas, espèce de boucher d'hommes ? » Je lui ai claqué le judas au nez, qu'il avait long comme un couteau, mais je l'entendis crier : « À huit heures, hein... juste, comme pour moi ! »

— Par tous les saints ! jura Rock. Il a dit cela ?

Clevens se rapprocha de lui et murmura dans un souffle :

— Et... et... Principal, ne vous semble-t-il pas l'avoir reconnu ?

— Non, dit Smitherson... Bien qu'à tout prendre...

Machinalement, il répéta le geste du gardien tourier, ses gros ongles courts raclant son menton.

— En effet, son visage ne m'était pas inconnu. Il me rappelait quelqu'un...

— Qui est passé par ici, n'est-ce pas, Principal ? Oh ! comme je suis content d'être à la veille de ma retraite. Il s'en faut encore de trois mois et je retournerai dans les Midlands. Car je vous le dis, Rock Smitherson, *ils reviennent*...

— Clevens, dit l'autre, d'une voix presque implorante, si l'on venait à savoir à la direction que vous dites pareille chose...

Le vieux éclata d'un petit rire aigre.

— Elle ne peut rien contre moi, je vous le répète ; dans trois mois, je lui tire ma révérence avec mon brevet de pension. Ils reviennent, Smitherson, tous, *tous* ! Il y a quarante ans que je porte cet uniforme. Je l'ai endossé à vingt-deux ans, à la prison de Hull. J'ai passé par Liverpool, puis je suis venu à Londres et j'ai connu Newgate, Reading et finalement, en fin de carrière, la prison modèle de Pentonville. Je sais ce que je dis, et les autres le savent comme moi, mais ils n'osent le dire, car la direction ne le souffrirait pas. Allons, Rock Smitherson, vous aurez bientôt trente ans de service. Vous n'êtes donc ni un

débutant ni une mazette dans le métier. Eh bien ! oseriez-vous le nier ? Reviennent-ils ou ne reviennent-ils pas ?

— Oh ! Clevens, gémit le Principal, pourquoi le dites-vous ? Il n'est pas bon de le faire. Personne n'en parle ici... Tout le monde se tait à ce sujet, même ceux qui savent ou pensent savoir.

— Celui-là, continua le vieillard comme s'il n'avait pas entendu.

Et, en tendant son doigt sec et ridé vers le judas :

— Celui donc de ce soir, je le connais, moi. J'étais de garde dans sa cellule. Oui, oui, la cellule 8 A que vous occuperez cette nuit aux côtés d'Hilary Channing.

— Assez ! cria Smitherson, d'une voix qu'il tâchait en vain d'affermir.

— Il y a sept ans... peut-être huit, continua Clevens impitoyable. A-t-on seulement la notion réelle du temps dans cet endroit où ne sonnent jamais que les heures de la douleur, de l'angoisse et de la mort ? Sept ans, peut-être huit, peu importe. Je ne connais pas son nom et je doute même l'avoir connu. Ils se ressemblent tant ceux qui meurent comme cela, au matin clair, le capuchon noir sur les yeux ! Pourtant celui-là n'avait pas tout à fait le visage des autres. Tout en lui était immense : sa taille, son visage, ses yeux, ses yeux surtout.

Rock était vaincu. Il lui en coûtait de devoir parler de choses que, par un accord tacite, tous passaient sous silence ; mais aujourd'hui, en donnant brusquement raison au vieux tourier, il lui sembla débarrasser ses épaules d'un fardeau trop lourd.

— C'est vrai, dit-il, ils reviennent tous, et je l'ai reconnu celui-là, entre tous !

— Un garçon instruit, dit Clevens. Il étonnait tout le monde ici par son savoir.

— Il s'appelait Brown, ou se faisait nommer ainsi, dit à son tour Smitherson, car c'était un faux nom, et jamais on n'est parvenu à connaître son identité.

— Vous souvenez-vous de ce qu'il a dit au pasteur Parmington, qui l'assista pendant ses dernières semaines ? Il lui a dit à l'heure de son supplice : « Et vous croyez que tout est fini maintenant ? »

— Et il a ri, ajouta sombrement Rock, un rire formidable qui a fait résonner le couloir qu'il parcourait avant d'arriver là...

— Il est revenu ! murmura Clevens. Il revient chaque fois la nuit qui précède une exécution. On dirait qu'il a reçu une mission de je ne sais quels terribles maîtres, pour venir *les* chercher !

— Assez ! cria Smitherson. En voilà assez, Clevens : on dirait vraiment que les gens et les choses prennent plaisir à vous mettre les nerfs en loques par des nuits pareilles.

Il consulta le tableau de service et poussa un soupir de soulagement.

— Je vois que le gardien Soames me remplace dans la 8 A à deux heures ; comme cela je n'aurai pas à le réveiller, à lui dire : « Ayez du courage ! » Ah ! quelle besogne.

Il trouva Channing profondément endormi, respirant facilement, un vague sourire sur ses lèvres entrouvertes.

— Vingt et un ans, murmura-t-il, quelle longue et belle vie un pareil gaillard pourrait encore avoir devant lui, avec la joie plein le cœur. Et, dans quelques heures, on lui jettera quelques pelletées de chaux vive sur la figure... Mon Dieu !

Channing murmura quelques mots indistincts, dans un rêve, puis se prit doucement à rire.

— Et le Seigneur sait à quelles belles choses il peut rêver encore, soliloqua Smitherson.

Il ne put dormir dans le fauteuil que la direction lui allouait en ces heures tragiques, et il sentit un poids lui tomber du cœur quand Soames vint prendre son tour de veille.

D'un pas lourd, il se rendit à la salle de garde, où des lits de camp étaient dressés et où il espérait tout de même prendre un peu de repos.

En poussant la porte de ce local assez agréablement aménagé, il réprima difficilement un geste d'ennui.

Un gros homme à l'air réjoui s'y trouvait attablé devant une énorme jatte de thé fumant et lui jeta un cordial bonjour.

— Hello, Smitherson, une partie de cartes ? proposa-t-il tout en lui tendant une énorme main velue.

Le principal la serra mais, discrètement, sans que l'autre s'en aperçût, l'essuya à sa vareuse.

— Vous êtes bien en avance, Duck, dit-il.

Celui-ci partit d'un gros rire.

— La fois dernière, Smitherson, je faillis arriver en retard et ce que j'ai dû en entendre de dures ! Alors, vous comprenez ?

Ce n'était pas la première fois que Duck, le bourreau de Pentonville, était son partenaire aux cartes, mais aujourd'hui Rock supportait mal la présence du valet de la mort honteuse : il pensait à la figure rose et poupine de Hilary Channing, à son cou blanc de jeune fille et, non sans dégoût, il voyait les mains simiesques de Duck mouiller et palper consciencieusement les cartes avant de les abattre.

Les parties se suivaient en silence, car Duck était un joueur attentif et il n'aimait pas perdre. Ce qu'il ne faisait pas d'ailleurs, puisqu'une petite pile de pence montait à côté de lui, sur la table.

Tout à coup, Smitherson posa une question, et bien plus tard encore il devait se demander pourquoi il le fit.

— Duck, vous souvenez-vous de Brown ?

Le front du gros homme se rida dans un effort de mémoire.

— Brown ? Heu, je ne connais que lui... Il est vrai qu'il y a pas mal

de gens à s'appeler de la sorte. Je connais un garçon d'écurie... mais non, je suppose que vous parlez d'un ancien client ? Voyons !

Il déposa les cartes et s'octroya une puissante claque sur une de ses larges cuisses.

— Brown ? Eh, si je m'en souviens ! Ce fut mon premier client à Pentonville. Je venais alors de Liverpool. Un grand Noir, une sorte d'échalas. Je l'avais complètement oublié ce lascar, d'ailleurs je les oublie tous. Si vous pensez que je me charge la mémoire de leurs physionomies ! Pourquoi m'en parlez-vous ?

— Pour rien, répondit Smitherson, dont les lèvres tremblaient un peu. C'était, en effet, parce que c'était votre premier ici...

— Il y a huit ans que je travaille dans cette taule, continua Duck, et je ne m'en plains pas, parce que le travail n'y a jamais manqué. Avec celui de tout à l'heure, cela me fera...

Il compta sur ses gros doigts spatules.

— Du diable si je m'en souviens... Trente, trente et un, trente-deux peut-être... Non, j'y suis, Smitherson, trente-cinq !

Il posa ses coudes sur la table et parut réfléchir.

— Trente-cinq... Voyons, j'ai commencé à Dublin où la besogne ne chôme jamais, et j'en ai expédié quarante, puis vingt-cinq à Liverpool. Je suis pour les chiffres ronds, moi. Mais par exemple ! — Il regarda Smitherson avec de gros yeux et tout à coup éclata d'un rire bruyant. — Cela fera bientôt cent... C'est un centenaire. By Jove, quel dommage qu'on manque ici de bière ou de gin, cela s'arroserait.

Tout son être était secoué à présent par une lourde gaieté.

— Un centenaire ! Mon centième, ha !... Elle est bien bonne ! Il faudra que je raconte cela demain à des amis et peut-être aussi aux reporters des journaux. On publiera ma photo dans les feuilles, et je recevrai une prime !

— Tiens...

Duck sembla devenir tout à coup pensif, mais bientôt il reprit sa bonne humeur.

— Je pense à la bonne femme de la foire de Bethnal Green, quand je vins à Londres. Parbleu, je n'y ai plus pensé à ses billevesées, mais maintenant je m'en souviens tout de même. C'était une sale noiraude des îles qui disait la bonne aventure. « Vous apportez la mort, » me dit-elle en regardant ses cartes et puis les lignes de ma main. « Tu parles, la vieille, dis-je, et fameusement même. » — « Tu la porteras cent fois... c'est-à-dire que la centième fois tu ne la porteras plus. » Eh bien, elle se trompa vilainement la petite mère, et celui de tout à l'heure pourra en témoigner !

« Je lui donnai un shilling, continua Duck, mais elle le jeta dans le ruisseau en criant : « le premier te fera perdre le dernier ! » Je n'y ai naturellement rien compris. C'est drôle, Smitherson, que moi, qui ai la

mémoire courte, je me rappelle tout à coup si bien ces choses lointaines.

La cloche du hall sonna quatre coups lourds.

— Je vais monter la machine, dit Duck. J'ai bien du temps devant moi et je la monte seul, depuis que je suis tenu de payer moi-même mes aides. C'est du bel argent que je puis économiser.

Smitherson essaya de dormir, mais il n'y parvint pas.

De la salle de garde, il entendait les coups de maillet que Duck assenait sur les traverses, dans l'horrible petite salle presque contiguë, puis le grincement des leviers de trappe dont il voulait éprouver le bon fonctionnement.

Cinq heures.

Dans une demi-heure, il faudrait sonner la diane pour les gardiens ; celle des détenus sonnerait plus tard, en raison de l'exécution.

Il s'étonna de l'absence de Duck, qui arrangeait ordinairement les choses en un tournemain.

Il se dirigeait vers la salle de mort, quand il entendit un bruit sourd. Il frissonna, car il ne le connaissait que trop bien : c'était celui de la trappe qui cède suivi de l'écoeürant choc mou du corps arrivé à fin de course...

Mentalement, il se dit que ce n'était pas là le bruit d'un simple essai de trappe...

La salle des exécutions était vide.

La trappe bâillait et une corde tendue, plongeant dans l'ombre, oscillait d'un lent et régulier mouvement de pendule.

Il se pencha sur la répugnante profondeur.

Duck était là... pendu.

*

* *

Quand Smitherson se retourna en poussant un cri d'alarme, il vit, appuyé contre le montant du gibet, le fantôme de Brown, le regardant avec des yeux terribles.

*

* *

Un évanouissement propice retira Smitherson du nombre des rares témoins qui assistèrent aux inexplicables événements qui suivirent.

Les archives de Pentonville n'en font pas mention, et pour cause ; mais dans l'agenda directorial on constate la disparition d'une demi-douzaine de pages, soigneusement coupées, qui, dit-on, sont encore conservées au ministère de l'Intérieur.

Le gardien-tourier Clevens fut tiré de la torpeur qui l'envahissait ordinairement vers la fin de la nuit, non par du bruit, car le silence était absolu, mais par un sentiment d'atroce angoisse qui lui donna la nausée.

« C'est le cœur, pensa-t-il. À mon âge... »

Il jeta un regard dans le couloir et y vit des ombres s'avancer en groupe vers la rotonde du centre.

— Diable, murmura-t-il, que se passe-t-il ?

Clevens a surtout insisté depuis sur l'énorme silence qui régna pendant les terribles minutes qu'il dut passer, impuissant, captif d'une forme surhumaine qui le privait du geste et de la parole.

Le groupe, d'abord d'ombres indistinctes, prenait peu à peu des formes précises et effrayantes.

Les unes avaient la tête couverte d'une cagoule noire, les autres le visage découvert et, celles-là, il les reconnut toutes ; c'étaient les hommes qu'il avait vu mourir à l'aube, la corde au cou : Skinslop... Rogers... Piochinni... Wang-Su, un Chinois... Kirby... Ruttermole... O'Neil...

Mentalement, il les nommait par leurs noms, comme il les voyait se mettre militairement en file ; et, soudain, il y accoupla d'autres noms. Ceux des hommes *vivants* qui, les regards fous, le visage tordu d'une indescriptible angoisse, venaient se ranger entre les files de spectres.

Oui, ils se rangeaient, poussés aux épaules par des mains invisibles : les gardiens Soames, Thomson, Pritchard, Hackle, le directeur adjoint Fisher et le juge Hatterley qui, hôte de Fisher, devait assister au supplice du lendemain.

Séparés d'eux par un espace vide de quelques pieds, six détenus, tous promis à la peine capitale, et Hilary Channing faisaient également partie du mystérieux convoi en formation.

À l'encontre du premier groupe de captifs, les derniers avaient la mine paisible et même satisfaite.

Soudain, la troupe s'ébranla ; hommes et fantômes, marchant d'un pas lent de processionnaires, défilèrent à quelques pas de Clevens sans paraître le voir et s'engagèrent dans l'allée principale.

La grille, qui coupait en deux ce vaste couloir dallé de blanc et de noir, se leva comme une herse, bien que son mouvement fût à glissière, actionnant des sonneries qui, à présent, ne fonctionnaient pas.

La grande porte s'ouvrit silencieusement, et Clevens vit au loin les lumières de la rue, estompées de brume.

Elle resta ouverte jusqu'au moment où le convoi se perdit dans le brouillard, puis elle se referma sans bruit.

Tout seul, sa cape noire lui faisant d'immenses ailes de nocturne, le chapeau Bolivar enfoncé sur les yeux, le fantôme de Brown s'avavançait lentement le long de l'allée.

Il s'arrêta devant Clevens et lui dit :

— Vous avez bien de la chance, toi et Smitherson, de ne pas être mauvais.

Le tourier ne le vit pas disparaître, mais il ressentit au même moment une vive douleur dans tout le corps, comme s'il avait saisi à pleines mains une bouteille de Leyde.

Jamais, au grand jamais, on ne retrouva trace de ceux, fonctionnaires ou détenus, qui avaient été emmenés par les spectres.

Mais les médecins légistes, qui durent examiner le corps du bourreau Duck, eurent leur part de stupeur.

Le cadavre avait été transporté en fourgon à l'amphithéâtre de South-Kensington, et comme les garçons de salle le déposaient sur la table de dissection, d'énormes lambeaux de chair sanguinolente s'en détachèrent, les os en trouèrent le visage et les membres, et la masse des viscères parut, rongée et bouillonnante.

— ... Un corps ayant séjourné plusieurs jours dans la chaux vive, constata le médecin légiste Miller.

Il se passa un temps relativement long avant que Smitherson et Clevens osassent parler de la nuit terrible.

Encore fut-ce à voix basse, chez Cuffy, le dog-nose leur donnant du courage.

— Au fond, je suis content pour Channing, avoua Rock Smitherson, et Duck ne m'inspire aucune pitié.

— Et ceux... je parle des collègues, de Fisher et du juge Hatterley, *qu'ils* ont enlevés, étaient mauvais, il faut le dire, déclara Clevens.

— Où pourraient-ils être ? murmura Smitherson.

— Il vaut mieux n'en plus parler.

Et tous deux tournaient vers la porte des regards pleins de terreur, comme s'ils s'attendaient à la voir poussée par le fantôme en cape noire et chapeau Bolivar.

L'HISTOIRE DE MARSHALL GROVE

Ce fou de Glaucus, bien qu'il ne voulût lui être agréable, lui donna des briques, du bois et du ciment, en disant : « fais ta maison toi-même et comme elle te plaira. » En faisant comme lui, en donnant tout ce qu'il faut pour composer une histoire, sans la faire moi-même, au lieu d'en achever une, j'en aurais écrit cent, mille, plus peut-être, autant que j'aurais trouvé de gens pour la lire.

SCHEERBART.

(Jahrhunderte.)

Marshall Grove était né dans Borough en une année où les démolisseurs avaient, on ne sait en obéissance à quel ordre municipal, cessé de manier, dans ce vieux et pittoresque quartier, le fer et le juron.

Au fait, l'épicerie paternelle où il vit le jour, parmi les barils de mélasse, les régimes de millet et les bocaux de marinades, se trouvait à l'angle de Marshall Sea Street et d'une venelle sans nom où ne s'ouvraient que d'antiques remises.

Son père, Sol Grove, qui avait les mauvais payeurs en horreur, déplorait de tout son cœur sec et honnête la disparition de la vieille prison pour dettes : la Marshall Sea, et c'est par double estime pour cette geôle de la justice financière et de la rue qui abritait son négoce, qu'il donna à son fils le nom de Marshall, au mépris du parrain, Jeremiah Tulkes, qui aurait voulu éterniser son honorable prénom au moyen de la descendance des Grove.

L'enfance du petit Marshall fut sans grande histoire, comme la boutique où il étudiait ses leçons et donnait, en ses moments de loisir, un coup de main soumis.

La fêrle paternelle était dure et la pauvre Mrs. Grove, vivant dans le respect et la crainte de son sévère mari, réprimait tout élan de tendresse pour le chétif garçon qui pâissait sur ses manuels de classe et dont la calme jeunesse se fanait aux effluves multiples de l'officine.

Marshall avait quinze ans quand l'influenza, importée par des unités marchandes descendant la River, venues de l'Orient, fit de quotidiens ravages dans Borough et enleva ses parents en moins de six semaines.

Il ne montrait aucun goût pour continuer les affaires paternelles,

bien que l'avoué de la famille, M. Greyhound, nommé tuteur par la Cour des Veuves et Orphelins d'Old Bailey, lui promît une prompte émancipation et le concours d'un brave homme versé dans le commerce des épices.

Au cours des journées d'hésitations, de menaces et de conseils, le vieux parrain Tulkes fit figure de Providence.

Fort de ses rentes et de son titre de prud'homme à la corporation des chapeliers de Borough, il oublia son prénom bafoué pour déclarer la guerre à M. Greyhound qui, pas méchant homme d'ailleurs, ne demandait qu'à capituler.

Tulkes, qui ne savait apposer sa signature qu'en se servant de caractères imprimés majuscules, n'en professait pas moins une grande admiration pour le savoir et la science des livres.

Il croyait dur comme fer que cinq années passées dans un bon collège feraient du jeune Grove un homme savant, nanti de connaissances suffisantes pour prétendre un jour aux situations les plus en vue, Lord chancelier du royaume ou Lord Mayor, pour le moins.

Pour manquer d'instruction, Tulkes n'en connaissait pas moins la valeur de l'argent et faisait preuve, en toutes choses, d'un grand esprit pratique. Il vendit le fonds de commerce de Sol Grove pour une somme au moins double de celle qu'eût obtenue M. Greyhound, tout armé qu'il était des lois et de leurs foudres.

— Et je ne mourrai pas sur la paille, si j'ajoute annuellement, à la rente du petit capital de mon filleul, une cinquantaine de livres, déclara-t-il fièrement, au jour où M. Greyhound se déchargea complètement sur lui de ses devoirs de tutelle.

Jeremiah Tulkes possédait aux confins de Dulwich Park, proche des Elms, un cottage où il élevait des poules et des canards et dont le taillis lui fournissait des fagots.

Du haut du minuscule belvédère surmontant sa maison de campagne, il apercevait les toits d'ardoise luisante de Dulwich Collège ; et, aux jours de congé, il voyait les élèves, sagement groupés en colonne, traverser la campagne ou les vertes jachères en tenant lieu.

Les pupilles de Dulwich Collège portaient un béret rouge à pompon bleu, des vestes courtes à boutons d'or et des bottes brillantes.

De tout cela, M. Tulkes avait conclu à l'excellence de cette vieille école, et sans doute qu'il n'avait pas eu complètement tort.

— Marshall achèvera ses études à Dulwich Collège, avait-il décidé.

Le jeune Grove aimait obéir, il n'émit aucune protestation et s'en trouva bien.

Dès la première année, il remporta un prix de mathématiques, se classa honorablement en sciences naturelles et, chose plus glorieuse,

fut lauréat au concours inter-collégial des comtés de Kent et de Surrey, auquel, par droit de voisinage, Dulwich Collège avait pu participer.

Du coup, le brave Tulkes voyait se réaliser ses plus beaux rêves, et il n'était sacrifice auquel il ne fût prêt à souscrire pour la future gloire de son filleul.

Marshall Grove était heureux, comme peut l'être un jeune homme de seize ans, peu ami d'une éducation physique poussée à outrance et adorant, au contraire, la tranquille vie studieuse, entouré de livres, buvant aux sources mêmes de la connaissance.

Il ne se lia d'amitié avec aucun de ses condisciples, réservant son admiration et son affection à ses professeurs et ses maîtres d'étude. Le Principal, présidant en ces années aux destinées savantes du collège, était le doux Dr Minter, botaniste distingué, qui laissa plusieurs ouvrages sur la flore nordique, encore souvent consultés de nos jours.

C'était un homme bon, mais taciturne, aimé, mais peu compris par ses élèves. Il se prit d'une réelle amitié pour le jeune Grove, depuis le jour où celui-ci découvrit, dans les bois proches de Foresthill, une variété de ciguë aquatique très rare, dont il parvint à décrire, de façon fort exacte, les propriétés et la manière de se reproduire.

Pourtant, ce ne fut pas le Dr Minter qui poussa définitivement Marshall Grove vers les sciences, mais le Dr Health, attaché au collège en qualité de professeur adjoint de sciences naturelles et connu dans les milieux scolaires de Londres pour ses conférences sur la biologie. Petit, chétif, dépourvu de tout attrait physique, le Dr Health n'imposait guère par sa personne et, s'il se sentit attiré dès les premières prises de contact vers le jeune Grove, ce fut certainement par la loi des similitudes.

Sans doute qu'en sa prime jeunesse il possédait le profil ingrat de son élève, sa répulsion pour les efforts physiques et le goût pour le travail scolaire. À vingt ans, il avait commencé une étude sur la sénilité précoce, portant en exergue une pensée assez banale de Bichat :

« L'idée de notre heure suprême n'est pénible que parce qu'elle fait cesser toutes les fonctions qui nous mettent en rapport avec ce qui nous entoure. C'est la privation de ces fonctions qui sème l'épouvante et l'effroi sur le bord de notre tombe. »

L'étude ne fut jamais achevée, mais les quelques pages qui, par la malice d'un éditeur, passèrent à la publication, attirèrent pendant quelque temps l'attention sur le jeune Dr Health.

Depuis lors, on vit en lui un savant hanté, dès ses premières années de science, par l'idée de la décrépitude et de la mort.

On lui attribua une devise brumeuse : « Vaincre la mort est un adage de vanité médicale, mais connaître la nature de la mort est une raison d'impérieuse recherche ».

Health ne se défendit jamais de l'avoir énoncée, mais il n'en revendiqua pas davantage la paternité.

Un troisième éducateur de Dulwich Collège s'intéressait à Marshall Grove : c'était le chargé du cours de physique, Nathaniel Collis, que les élèves surnommaient irrespectueusement le Père Fluppy, du nom du chat roux de la gouvernante, Mrs. Peacock.

Le professeur Collis était gros, roux, et d'inquiétants yeux verts brillaient dans sa large face livide.

— En 1837, dix ans après la mort de M. Volta, un physicien anglais du nom de Grove, inventa une pile électrique remarquable. Il y faisait, hélas, usage du platine, métal rare et coûteux, mais stable et sûr. Êtes-vous bien certain, jeune Grove, de n'être pas un descendant de ce digne homme de science ?

Marshall ne pouvait qu'affirmer son ignorance, tout en la déplorant. À dix-neuf ans, l'élève Grove avait conquis tous les grades auxquels on pouvait accéder à Dulwich Collège ; en plus, il enleva brillamment la bourse Cheeseman, accordée chaque année au meilleur étudiant de l'établissement, ce qui lui permit de fréquenter l'Université de Cambridge, sans trop devoir ébrécher son capital, ni recourir aux largesses de son parrain Tulkes.

Ainsi, à vingt-trois ans, Marshall Grove se trouva de retour à Londres, porteur du diplôme de docteur ès sciences naturelles et décidé à entrer dans l'enseignement.

Là, ses déboires commencèrent.

D'après le banal axiome populaire, on « aurait pu paver la City, et même quelques quartiers voisins, avec les crânes bourrés de connaissance des porteurs de diplômes ».

Grâce aux recommandations du professeur Health, Grove entra comme surveillant dans un petit collège de Bloomsbury, fréquenté par des fils de bonne famille férus de sport et convaincus de l'inutilité parfaite de l'étude. Il le quitta au bout de quelques mois, à temps pour ne pas devenir le souffre-douleur attitré d'une cinquantaine de jeunes chenapans ignares, bourrés d'argent de poche et de préjugés ancestraux.

Une fois de plus, le bon Jeremiah Tulkes fut son ange sauveur.

En quittant, par un soir de fog intense, sa familière taverne *Aux Armes de Chatham*, le vieillard fut renversé par un cab et ramené dans son antique et douce maison de Lancaster Street, dans un état bien alarmant.

Il lutta contre la mort pendant sept semaines, puis rendit honnêtement à son Créateur son âme de brave homme, augmentée des intérêts de solides mérites, ayant dûment cours dans l'Éternité des Bienheureux. Il scella ses adieux terrestres d'une dernière bonne action en instituant Marshall Grove son légataire universel. Le jeune

homme le pleura sincèrement ; il venait d'éprouver le premier gros chagrin de sa vie, car la mort de ses parents ne lui avait pas causé une bien lourde peine, et la vie grise mais studieuse qu'il avait menée depuis lors, lui avait été douce.

L'héritage démontra que feu Jeremiah Tulkes n'avait pas seulement été un homme d'ordre et sagement économe, mais qu'il s'était parfaitement entendu à conduire ses affaires.

— Sept cents livres de rente, une maison bourgeoise dans Borough, une maison de campagne à Dulwich, tout cela exempt de droits de succession... Je connais des seigneurs, dont les ancêtres furent de la journée d'Hastings, qui s'en accommoderaient, avait déclaré le vieux M. Greyhound en remettant les titres de propriété à son ancien pupille. Joignons à cela le pécule que vous laissèrent vos honorables parents, et vous voilà à la tête d'environ mille livres de rente, Monsieur Grove.

Et, tout de suite, M. Greyhound eut sous la main, pour le cottage de Dulwich, un acquéreur qui ne lésinait pas sur le prix d'achat.

Marshall Grove décida d'occuper lui-même la maison de son parrain et de garder à son service le vieux ménage Parker, qui avait servi loyalement, pendant bien des lustres, le cher défunt.

Au fond, il était heureux de retrouver la vétusté mais familière atmosphère de Borough ; il se sentit comme à la fin d'un périple plus ou moins tourmenté, s'achevant dans un havre de quiétude.

Les époux Parker le reçurent dignement.

— Il ne passait de journée que notre cher maître ne parlât de vous, Monsieur Grove, déclara Parker en branlant sa tête chenue. Maintenant que vous êtes ici et que vous continuerez à y vivre, il nous semblera qu'il n'est pas mort tout à fait.

Dans la salle à manger haute et pénombreuse, parmi de solides meubles d'apparence flamande, ils avaient dressé une table magnifiquement servie.

— Le maître aimait toutes ces choses, expliqua Parker en allumant les bougies à torsades de deux chandeliers d'argent massif, puis en découvrant un plat où fumaient des rognons braisés au vin de Madère.

— C'est du vieux vin de France, continua-t-il en débouchant une bouteille d'aspect honorable, M. Tulkes le fit venir de Bordeaux il y a exactement vingt-huit ans.

À la fin du repas, qui parut copieux et énorme comme un banquet à l'héritier du prud'homme, Parker posa sur la table un pot en grès bleu rempli de tabac chevelu et des pipes neuves.

— M. Tulkes fumait le tabac de Hollande, dit-il.

Sur-le-champ, Marshall décida d'adopter la vigoureuse habitude de fumer la pipe, et même de s'offrir un grog vespéral et quotidien.

Il fit mieux encore pour se tenir dans la norme d'une tradition

qu'au fond il admirait autant qu'il la respectait : il fréquenta les *Armes de Chatham*, dans Friar Street.

Il y fut reçu avec des marques de réelle vénération.

— Voici votre place à la table ronde, Monsieur Tulkes... pardon, Monsieur Grove, et la place de votre pipe au râtelier des habitués. Préférez-vous l'ale mousseuse ou le toddy au genièvre ? M. Tulkes en prenait par les soirées brumeuses. Je me souviens très bien de Monsieur votre père, il ne buvait que de la petite ale, car il avait l'estomac délicat.

Ainsi lui parla Cavendish, le tavernier, et Marshall opta pour l'ale mousseuse et pour le toddy au genièvre quand le temps était humide et froid.

Aux *Armes de Chatham*, il fit la connaissance de M. Shepperd, de la firme Shepperd and Shepperd, commissionnaire en grains, de M. Higgins de la compagnie du Gaz de Bermondsey, de MM. More, Basher, Chickenfood, Slattersby, et de quelques autres gentlemen très honorables du quartier de Borough.

Il apprit à jouer aux dominos et aux dames et parvint en fort peu de temps à tenir tête, en ce noble jeu, à M. Chickenfood, réputé champion des *Armes de Chatham* et même du *Café Espagnol* voisin.

Le soir, après le parfait souper servi par le solennel Parker, il lisait Dickens et Stevenson et d'excellentes traductions de Fritz Reuter. Il n'ouvrait plus un livre de science et ne renouvela pas ses abonnements aux arides revues qui faisaient ses délices de jadis.

Le Révérend Parmington, qui avait assisté son parrain en ses derniers jours, partageait ses soupers deux fois par semaine et l'intéressa aux œuvres de son temple.

L'aspect de Marshall Grove changea.

Il gagna un léger embonpoint qui l'obligea à se commander deux nouveaux complets chez le tailleur Bubson de Borough Road ; il les choisit en étoffe sombre et solide.

Les angles de son visage s'arrondirent, au point de lui donner l'aspect poupin et bienveillant d'un Monsieur Pickwick revenu à la jeunesse.

Il remarqua avec joie qu'en ses moments de détente et de confiance, le vieux Parker aimait émailler la conversation par de savoureuses « Wellerines », ou expressions chères à l'ineffable Sam Weller :

« — Pourquoi ne pas s'entendre dans la vie ? » comme disait le matelot en s'apercevant qu'il nageait aux côtés d'un requin.

« — Vous me ferez rougir », comme disait le homard à la marmite.

La maison de Lancaster Street comptait un autre habitant qu'il ne convient pas d'oublier, parce que, de temps à autre, sa voix montait, aigre et véhémence, des cuisines où il avait son domicile. C'était

M. Hyde (nom choisi dans le chef-d'œuvre de Stevenson par feu Tulkes qui s'en était fait faire un jour la lecture par Parker), un robuste perroquet gris des Iles, tavelé de rouge, à l'œil émerillonné, aux grosses pattes griffues.

— Le gigot brûle... brûle !...

Ainsi il épouvantait la tranquille Mrs. Parker au milieu de ses plus délicates besognes culinaires.

Du sucre et du thé

N'en ai jamais assez...

chantonnait-il en ses moments de bonne humeur.

— Je n'ai osé le laisser dans la salle à manger, s'était excusé Parker, bien qu'au temps de M. Tulkes ce fût sa place.

Grove s'empessa de la lui faire réintégrer mais, le même soir, le Révérend Parmington étant venu souper, M. Hyde, peut-être en son honneur, mais plus probablement par malice, avait juré par deux fois « Dam ! » et fini par varier son répertoire d'une manière insolite.

— Croa ! Croa ! Corbeau !

Or, quelque chose dans l'aspect du pasteur rappelait ce sombre volatile.

Depuis lors, M. Hyde retourna à la cuisine, à la joie de Mrs. Parker qui lui était fort attachée.

La dame Parker était une grande femme silencieuse et douce, aux beaux yeux noirs, dont les cheveux grisonnaient à peine ; elle était de vingt ans plus jeune que son mari, mais une épouse aussi parfaite qu'excellente cuisinière.

Marshall avait essayé quelquefois de faire un bout de causerie avec elle, mais il n'avait réussi qu'à obtenir des réponses polies, respectueuses et brèves.

— Elle n'est pas causante, ma bonne Lizzie, avait dit Parker. N'est-ce pas une qualité essentielle pour une femme ?

Grove n'avait jamais fréquenté de femmes et il accepta volontiers l'opinion de son fidèle serviteur.

Au bout de quinze mois, Marshall avait subi une sorte de métamorphose à rebours. De chétif papillon gris qu'il avait pu être d'abord, il était revenu à une forme de chrysalide grosse et dorée, parfaitement heureuse de son sort.

Il avait alors vingt-cinq ans et aurait pu passer pour un bon bourgeois à l'approche de la quarantaine. Sa chevelure qui, jadis, lui prêtait une unique et juvénile splendeur, s'était brusquement raréfiée et les clartés d'une précoce calvitie se jouaient sur son crâne.

Le Révérend Parmington, qui passait pourtant pour un ardent propagandiste des unions bénies, bien qu'il fût lui-même un célibataire têtue, n'avait jamais osé faire miroiter devant les yeux de son ami les joies et félicités d'une famille, tant il le sentait établi dans sa

tranquillité solitaire.

« Ce garçon aurait dû faire de solides études de théologie, au lieu de disséquer des grenouilles et de faire sécher des simples », se disait-il – car, pour le brave pasteur, les travaux de science se bornaient à ces mesquines expériences – je le vois très bien dans une cure de village, à partager ses nombreux biens terrestres avec les déshérités de sa paroisse.

Pourtant, une triste nouvelle devait faire faire à son ami un retour vers sa studieuse jeunesse.

Les journaux consacrèrent pendant quelques jours des demies et puis des quarts de colonne à « L'Affaire Collis ».

Dans un accès de démente subite, le professeur Collis avait frappé à coups de couteau l'inoffensif Dr Minter.

On se perdait en conjectures sur le motif de cet acte sanguinaire.

— Jalousie de savant à savant, prétendaient des reporters. Tyrannie sournoise et tragiquement vengée d'un chef envers son humble inférieur, prétendaient d'autres confrères.

Comme le pauvre M. Minter mourut par suite de l'infection de ses plaies, les commentaires s'amplifièrent quelque peu, car l'ombre de la corde finale planait sur le professeur de physique.

Mais ce fut la science qui eut le dernier mot et sauva Fluppy d'une mort honteuse entre toutes ; déclaré irresponsable par la Faculté, il fut relégué dans un asile semblable à celui de Beldam, dans Shad Thames.

Grove revit devant les yeux obscurcis de sa mémoire se dresser la massive et pourtant sympathique silhouette du gros homme roux au regard de chat ; il en éprouva un réel chagrin et résolut de lui rendre visite en sa sinistre geôle.

Grâce au vieil avoué Greyhound, il obtint un permis de visite.

L'asile de Shad Thames n'était pas précisément placé sous le signe du modernisme médical. C'était une triste bâtisse de pierre grise précédée d'un jardin hâve, où de rébarbatifs conifères montaient la garde dans la pluie et le vent.

Grove attendit longtemps dans un parloir nu, aux fenêtres sales, zébrées par les ombres dures d'épais barreaux.

Un gardien morose, vêtu de blanc douteux, l'y rejoignit, poussant devant lui un Fluppy affreusement habillé de bure et semblant parfaitement satisfait de son sort.

Le professeur reconnut immédiatement son ancien élève, malgré sa mue bourgeoise.

— Eh, eh ! Grove... s'écria-t-il, on voit bien que vous n'avez jamais assassiné personne. Avez-vous fait des recherches, au moins, pour savoir si vous n'êtes pas apparenté au physicien Grove ?

Fort éberlué, Marshall avoua qu'il n'en avait rien fait.

— Bien, bien, accepta Fluppy. Peut-être avez-vous acquis d'autres

titres de noblesse.

Ses yeux de chat lancèrent un brusque éclair.

— Je suppose que vous n'êtes pas venu me faire des reproches, dit-il tout à coup. Au fait, le vieux Minter vous aimait bien et vous a poussé autant qu'il a pu. Mais vous avait-il volé ? Non, n'est-ce pas... Oh ! je ne parle pas d'argent, comme s'il n'y avait à voler que cela dans le monde. Mais un Herpéton... En aviez-vous ? Non, cela je le sais ! Eh bien, il m'en a volé un ! Je vous le jure.

— Calmez-vous, Collis, intervint le gardien.

— Élève Grove, continua le dément, en tendant vers lui un doigt sévère, que savez-vous de l'Herpéton tentacule ?

Marshall eut un haut-le-cœur ; depuis tant de mois, la science lui était devenue étrangère, et il devait s'astreindre à un véritable travail de mémoire.

— Vous ne savez pas ?... Vous ne savez plus ? implora Collis.

— Mais si, mais si... Permettez-moi de rassembler mes idées. Tout cela est si inattendu.

— Allons, dites-le-lui, conseilla le gardien ; il ne faut pas contrarier ces lascars, voyez-vous, sinon ils nous rendent la vie encore plus difficile.

Grove sourit ; son regard devint plus clair, comme si un voile se fût soulevé devant lui.

— C'est un étrange petit serpent, commença Grove.

— Étrange... Très bien, interrompit Fluppy. C'est bien, à moins qu'il n'y ait un terme plus approprié, que je crois être seul à connaître... Continuez donc.

— Je crois qu'il fut signalé pour la première fois par le Français Lacépède, et cela sous ce nom d'Herpéton tentacule. On connaît peu ses mœurs, et il est bien rare de le trouver dans les collections d'ophidiens. Son venin est mortel pour la plupart des individus... Je dis pour la plupart, mais il provoque chez d'autres des réactions... euh... permettez-moi de réemployer le mot étrange.

— Étrange... oh, oh... oui, disons étrange ! s'écria le Dr Collis. Mais encore ?

Grove s'arrêta, confus.

— Excusez-moi, je ne me souviens pas bien !

— Et voilà un homme sorti premier de Cambridge avec le titre de docteur ès sciences naturelles ! gronda l'autre d'une voix méprisante. Comment vous faire comprendre alors, élève Grove, pourquoi j'ai tué Minter et pourquoi je ne le regrette point ?

Le gardien se leva.

— Je pense que cela suffit, sir, dit-il ; il est inutile d'énerver davantage le patient. Il n'est pas toujours facile à conduire...

Collis lui-même mit fin à l'entretien en tournant le dos à son

visiteur. Quand Marshall se retrouva sur le pavé gras de Shad Thames, la mémoire lui revint.

— L’Herpéton tentacule, murmura-t-il, habite les marigots du Siam et du Laos. Certaines tribus forestières et lacustres en font l’objet d’un culte singulier et terrible. Pourquoi ? Je l’ignore. Cela n’est pas précisément de mon domaine. Ah ! si le Dr Health était là, il pourrait peut-être en dire davantage.

Il haussa tristement les épaules et prit quelque intérêt à suivre du regard le mouvement des rues misérables qu’il traversait.

Un moricaud, à gueule de muscade, lui tendit d’affreux colifichets bariolés.

— Mylord... pas cher... véritable... vient des Indes et de plus loin encore !

Grove lui tendit une pièce de monnaie et refusa la menue figurine de bois peint que le colporteur étranger lui offrait.

« Il a tout l’air d’un Siamois, se dit-il, et peut-être en sait-il plus que moi sur l’Herpéton tentacule du pauvre Fluppy ! »

À mesure qu’il s’éloignait de Bermondsey et se rapprochait de Borough, les images tristes s’estompèrent.

Quand il eut atteint Friar Street, il ne pensait plus qu’à la partie de dames qui l’attendait aux *Armes de Chatham* et où il espérait bien battre Chickenfood.

Il essuya pourtant la plus sensible des défaites qu’il connût jamais.

Chickenfood lui rafla les pions en série, en souffla même, et ses dames voguèrent comme des galions dévastateurs parmi la flottille mutilée des jetons du pauvre Grove.

— Cette maudite histoire d’Herpéton m’a enlevé tous mes moyens, gémit le vaincu.

— Her... quoi ? demanda l’heureux Chickenfood, une lueur inquiète au fond de ses gros yeux de faïence.

Marshall se contenta de secouer la tête et avala sans la savourer la mousseuse ale de Cavendish.

Rentré chez lui, son repas hâtivement achevé, l’image sinieuse du mystérieux reptile persistait suffisamment en sa mémoire pour qu’il se munît d’une lampe et grimpât au galetas où étaient remisées ses malles bourrées de livres.

Il ressentit un léger pincement au cœur en retrouvant, dans la clarté fumeuse, ces amis délaissés.

Le souffle de cuir moisi et de papier humide, montant des tomes soigneusement empilés, lui fut un muet reproche.

La lampe baissait, comme son doigt, agité d’un peu de fièvre, suivait les lignes d’un mémoire du Dr Bitzius.

— Ouf ! fit-il, en laissant retomber le livre dans la malle.

Le naturaliste allemand n’avait laissé aucune place au mystère ni à

la légende, et l'Herpéton, dépouillé de la gloire de l'inconnu, sortait à peine des rangs de ses frères ophidiens, par son goût de l'ombre et de la solitude.

— Fluppy est fou... *Quod erat demonstrandum !* La solution est trouvée, conclut Grove, et il laissa retomber le couvercle de la malle dans un brouillard de poussière.

Quelque part dans les ténèbres de la maison endormie, une horloge compta les douze coups de minuit.

La lampe, vidée de son huile, baissait brusquement et la flamme se mit à courir par petits bonds bleus au long de la mèche ; un courant d'air la souffla quand Grove ouvrit la porte.

Il lui fallait descendre un escalier quasi inconnu, dans des ténèbres à peine diminuées par le badigeon lunaire des fenêtres.

— Qui est là ? demanda-t-il soudain d'une voix apeurée.

Quelqu'un marchait dans l'ombre, à quelques coudées de lui, sur le palier vaste comme un hall.

Personne ne répondit à son appel, mais il lui sembla qu'une des nombreuses portes qui donnaient sur ce palier venait d'être ouverte et refermée précautionneusement.

Grove se trouvait au dernier étage de la maison et il se souvenait à peine d'en avoir parcouru les chambres, depuis le jour où il en avait fait un hâtif tour de propriétaire.

Les pièces étaient vides pour la plupart, ou servaient de débarras, car le vieux Tulkes, de nature conservatrice, ne s'était jamais dessaisi d'un meuble ou d'un objet hors d'usage.

Marshall n'était pas un foudre de guerre mais, à ses heures, il ne manquait pas de courage.

« Le bruit s'élevait à ma droite », se dit-il en étendant la main et en faisant deux pas dans cette direction.

Ses doigts frôlèrent la poignée d'une porte. Il la tourna.

À la sonorité de la pièce, il comprit qu'elle était vide.

La fenêtre donnait sur la cour, et la lune n'y paraissait pas.

Tout à coup, Grove se rejeta en arrière, un hoquet de peur lui tordant la bouche.

Devant lui, à la hauteur de son visage, deux énormes yeux verts étoilaient l'ombre, lui jetant un regard de tigre.

Pourquoi, à cette minute, songea-t-il aux yeux du Dr Collis, pourquoi même son nom monta-t-il à ses lèvres, dans un murmure de terreur et de supplication ?

La double luciole se figeait dans une immobilité effroyable, ses yeux fixés sur Grove.

Avec un cri farouche, celui-ci leva la lampe éteinte qu'il étreignait et la lança dans leur direction.

Le singulier projectile s'écrasa avec un fracas de verre brisé contre

le mur d'en face, et les insolites clartés s'évanouirent.

Les yeux de Grove s'habituèrent à présent à la nuit d'alentour ; une clarté confuse venait même de la haute fenêtre.

Il ne releva aucune présence dans la chambre, en effet complètement vide, et quand il se mit à la parcourir, les poings fermés et brandis en avant, il ne rencontra rien d'autre que les débris crissants de la lampe brisée.

— Ce diable d'Herpéton m'a raboté les nerfs, grommela-t-il comme il regagnait sa chambre. Ce sera bien le dernier tour que me jouera cette sale bête, après m'avoir fait perdre aux dames !

Il pensa alors qu'il avait laissé ouverte la porte de la chambre vide, et qu'un intrus aurait parfaitement pu s'en évader à la faveur de l'ombre, pendant qu'il faisait son tour d'inspection.

Mais il rejeta cette idée avec colère, et décida même de ne pas en parler à Parker, ni de se livrer, à la clarté du jour, à une nouvelle enquête et à une exploration plus attentive des lieux.

Le lendemain le réinstalla dans sa quiétude coutumière ; le soir, il battit Chickenfood, lui donna sa revanche et gagna également cette partie.

Le Révérend Parmington vint souper et souleva une question de théologie, à laquelle Grove prit un réel intérêt.

Il se rendait compte que les ombres et les visions n'avaient droit à aucune place dans sa vie.

*

* *

Ici, je donne un brusque coup de frein à ce récit.

À vrai dire, il me semble que le scribant personnage, qui s'est complu à raconter l'histoire de Marshall Grove, versa dans d'inutiles longueurs. Tout ce qui précède prend l'allure du premier chapitre d'un roman biographique.

Pour ma part, je me serais contenté de cueillir dans ce petit jardin bourgeois, image de la vie de mon simple héros, les fleurs rares de l'insolite.

Mais l'apprenti biographe a protesté, en affirmant que le tournant de cette vie fut tellement brutal que ce long prélude s'imposait. L'amour des antithèses a fait le reste.

À tort ou à raison, je l'ai déchargé de sa tâche et l'ai prise à mon propre compte, désirant arriver rapidement aux seules choses qui m'intéressent dans le hideux bouleversement de cette existence à petit feu.

Pourtant, mon collaborateur se montra bon enfant en me passant les notes qu'il rassembla en vue d'un plus long travail de rédaction.

Quelques-unes me paraissent pleines d'intérêt pourtant.

Je les transcris sans plus et les abandonne au lecteur.

S'il lui plaît de les commenter, de les mettre en valeur au long des pages qui vont suivre, ou de les laisser en place et bâtir un vague petit roman noir, là où je ne voudrais voir qu'un document – aussi terrible qu'il puisse

être – il est bien libre de le faire.

Pourtant, je le mets en garde contre des erreurs plus que certaines. La logique est un corollaire de la raison humaine, et nous avons bien tort de la demander aux puissances inconnues qui, parfois, s'immiscent dans nos destinées. Les Corybantes l'ont dit bien avant nous.

Voici l'une de ces notes :

« Dans les papiers de famille de Grove se trouve un portrait de Jeremiah Tulkes. Il n'est en rien remarquable ; c'est celui d'un bonhomme replet, satisfait de lui et des autres. Sur son gilet brodé de fleurettes s'étale une large chaîne de montre portant breloque. En examinant cette dernière, à l'aide d'une forte loupe, on constate quelle représente un petit serpent curieusement lové : un *Herpétion tentacule*. »

Suit une autre note :

« Dans sa jeunesse, Parker fut teck-master dans la forêt siamoise. Il épousa, à Bangkok, une jeune Eurasienne, à peine âgée de quinze ans, du nom d'Elisabeth Brooker, fille d'un naturaliste de fâcheuse réputation. Peu après le mariage, il retourna à Londres, emmenant sa jeune femme. La raison de ce brusque départ est restée inconnue, mais Parker détruisit à jamais une très belle carrière. »

Vient une troisième note :

« Tout un temps, le Révérend Parmington paraît avoir été inquiet au sujet des relations de Marshall Grove et de Lizzie Parker. Il semble qu'il s'en soit ouvert franchement à Grove. Tout en serait resté là. »

Et cette dernière :

« Au cours de cette amitié, trop prononcée au goût du clergyman, Grove se serait adonné à des travaux de chimie, pendant lesquels il traitait des plantes exotiques et des venins ophidiens par assation. Lizzie Parker l'aurait assisté, avec beaucoup de connaissance, au cours de ces expériences. »

Certes, ces brèves lignes sont de nature à jeter un certain trouble dans l'évolution de cette histoire, mais je ne désire guère m'y attarder, pour la bonne raison que je ne suis jamais parvenu à les rattacher tangiblement à des faits.

Il est fort probable que, si j'avais laissé mon ami le biographe achever son ouvrage, selon le plan qu'il s'était tracé, j'aurais pu présenter un récit répondant aux exigences de la norme littéraire, avec ses claires et « logiques » conclusions.

Mais l'erreur dont je viens de parler m'effrayait : les forces occultes ne veulent pas être ramenées au diapason des raisons humaines, et elles s'entendent à tirer vengeance de nos vaniteux mépris.

*

* *

Et l'histoire de Marshall Grove continue, mais elle va passer, comme on s'en apercevra, par un brusque virage, pour finir tout aussi

brutalement.

*
* *

Aux *Armes de Chatham*, le tavernier Cavendish, jouant au trictrac avec M. Slattersby, amena un coup de beset qui décida de sa victoire. Le perdant, bon prince, offrit une tournée générale, même aux joueurs de dames.

À ce moment, un capitaine marin entra dans l'établissement et commanda un verre d'arak.

Cavendish posait un verre de dog's-nose devant Grove quand celui-ci demanda :

— Comment, vous avez de l'arak ?

— Il m'en reste un quart de bouteille, répondit le tavernier. Mais comme cela se trouve ! Votre brave homme d'oncle me l'avait fait acheter jadis et en prenait parfois un verre.

— Je boirai donc de l'arak, dit Grove.

Cavendish s'exécuta, et Marshall flaira pendant quelques instants la roide liqueur avec un peu de méfiance. On le vit alors tirer de la poche de son gilet un petit flacon en verre taillé et verser quelques gouttes d'un liquide sombre dans son verre.

— Prendriez-vous médecine ? s'enquit moqueusement Slattersby.

— Rarement, mais j'ai parfois quelques lourdeurs d'estomac, fut la réponse qui n'étonna personne, car Grove passait pour un gros mangeur. Ses amis constatèrent qu'il avala d'un coup la liqueur et qu'il fut pris d'un violent hoquet, ce qui les fit rire.

La soirée fut écourtée pour on ne sait quelle raison précise, peut-être parce que Grove refusa brusquement de continuer à jouer aux dames.

— Il avait l'air malade, raconta plus tard Cavendish, mais il se peut bien que, peu habitué qu'il était à une boisson aussi violente que l'arak, la tête lui eût tourné.

Il quitta les *Armes de Chatham* en compagnie de M. Higgins, de la Compagnie du Gaz de Bermondsey.

En cours de route, Grove appela plusieurs fois son ami du nom de Health.

« Décidément, ce brave garçon a son compte de boisson », se dit M. Higgins.

Mais Marshall Grove était loin d'être ivre. Au contraire, il lui semblait qu'une effrayante lucidité était devenue sienne.

Il voyait le doux et paternel Higgins marcher à ses côtés, mais ce n'était qu'une sorte de falote silhouette, tandis qu'une autre plus distincte et plus réelle le doublait : celle de son ancien professeur Health.

Au coin de Friar Street, le directeur de la Compagnie du Gaz prit

congé et s'éloigna dans l'ombre, mais Health resta.

Or, Grove se souvenait fort bien de la mort de Health qui, cinq ans auparavant, avait perdu la vie dans un accident de chemin de fer.

Et Health parlait :

— Connaître la nature de la mort est une raison d'impérieuse recherche.

Grove le regarda. Il ne ressentait aucune crainte. À peine un vague étonnement. Pourtant il eut l'impression de se trouver en face d'une incommensurable hideur.

— La connaissiez-vous ? demanda-t-il au spectre.

— Elle est en vous, fut la réponse.

Ils se tenaient à l'angle de Lancaster Street, à dix pas d'une vieille borne de pierre auprès de laquelle s'affairait un obscur finenteron. Health lui désigna le miséreux du geste.

Grove s'en approcha ; il sentit une singulière souplesse animer ses membres gourds et, tout à coup, il entourra l'homme de ses bras.

Celui-ci fit à peine un mouvement de défense. Il râla, ses os craquèrent comme du bois sec et il s'écroula.

— Il est vrai, dit Health, que l'on ignore que l'Herpéton tentacule, soumis à un régime particulier, peut acquérir la force, sinon la taille d'un python géant, avec le venin en plus.

Il y eut comme un vif crépitement d'étincelles, et le spectre disparut.

Grove enjamba nonchalamment le cadavre du vagabond et fit encore quelques pas dans Lancaster Street.

Mais, à peu de distance de sa demeure, il fit demi-tour et se mit à marcher avec une incroyable vélocité.

Il y a loin de Borough à Shad Thames, et pourtant Marshall y fut en peu de temps.

Il se trouvait à présent adossé à un réverbère à gaz, à la flamme dansottante, et regardant fixement la haute grille de l'asile d'aliénés. Mais, plus encore que les rigides hallebardes de fonte, il regardait un homme en redingote et en chapeau montant, blotti frileusement dans la guérite de pierre où, jadis, s'abritait un factionnaire.

L'homme tremblait et, comme Grove s'approchait de lui, il fit un geste désespéré comme pour lui barrer le chemin.

— Docteur Minter, dit Marshall.

— Je n'ai jamais volé un Herpéton, gémit le deuxième spectre. À peine ai-je su ce que c'était, et je n'ai pas mérité la mort.

De cette ombre implorante n'émanait aucune horreur et Grove l'en méprisa quelque peu. Aussi l'ignora-t-il.

Il lui fut étrangement aisé de passer entre les barreaux de la grille, et une chatière bâillant au bas d'une porte lui parut suffire à ses obscurs desseins.

Il passa comme un éclair par de longs couloirs dallés constellés d'avares lumignons et, sans qu'il lui semblât avoir perdu une seconde, il se trouva au chevet du professeur Collis.

Le rouquin ne dormait pas ; il avait les yeux grands ouverts, luisant dans la pénombre comme une double luciole.

Il éclata d'un rire saccadé.

— Enfin te voilà, mon fils, ricana-t-il. Minter a pris du temps à te rendre à moi, mais je suis content, très content.

Grove le mordit à la joue, et le dément eut quelques vilains soubresauts, puis il mourut.

Marshall quitta l'asile comme il était venu. Rien ne l'étonnait et un curieux intermède de route lui procura un bizarre mais incroyable plaisir.

Un moment égaré dans le brouillard, il se retrouva sur les bords d'une immense eau noire qu'il ne reconnut pas. Il ne chercha ni pont ni passage mais se glissa dans l'eau et atteignit, dans une douce glissade, l'autre rive.

Comme il prenait pied sur la berge, un gros chat gris tavelé de rouge s'enfuit en soufflant. Grove se jeta sur lui.

Où donc était passée la bête ? Il ne le sut pas, mais il l'entendit crier de rage et de peur.

À Lancaster Street, il y avait de la lumière dans le salon, bien qu'à cette heure tardive, personne ne veillât plus dans la maison.

Assis dans un fauteuil, les pieds au chaud sur les chenets, Jeremiah Tulkes le regardait venir.

Il était horrible à voir, mangé par la tombe, puant l'ultime pourriture et, d'une voix atroce, il lui jetait les plus hideuses injures au visage.

— Traître ! Polisson ! Charogne ! Tu as eu Lizzie... mais elle t'a à son tour !

*

* *

La disparition de Marshall Grove n'eut que les honneurs d'un bref et simple entrefilet. La police prit acte des déclarations de Cavendish et de M. Higgins ; elles n'apportaient aucune clarté à une affaire que personne ne chercha à approfondir.

*

* *

Pour une somme de quinze cents livres, le Zoo de Londres se rendit acquéreur d'un énorme Herpéton tentacule, pièce unique, que le monde lui envia. Alors que ce singulier reptile atteint rarement plus d'un yard et demi de taille, celui-là dépassait en dimensions et en vigueur un python géant.

Le vendeur, Parker, un ancien *teck-master* de la forêt siamoise,

déclara qu'il lui avait été envoyé par un parent de Bangkok et exhiba des papiers en règle.

Le terrible et mystérieux animal se montra pensionnaire docile, mais, pourtant, le Zoo fit une mauvaise affaire car, peu de mois plus tard, il mourut.

— Il est mort de chagrin, raconta son gardien. Je vous affirme que quelquefois je l'ai vu pleurer.

Il encourut un blâme de ce chef, les directeurs du Zoo de Londres, gens savants et fort sérieux, ne permettant pas à leurs subordonnés de conter des histoires aussi folles aux visiteurs.

LA VÉRITÉ SUR L'ONCLE TIMOTHEUS

Il y avait en lui si peu d'imprévu et de mystère que, tout en l'aimant et en le respectant, on le méprisait.

OSKAR PANIZZA.

(Visionen der Dämmerang.)

Mon oncle Timotheus Forceville tritura nerveusement le gland de sa calotte et, pour la sixième fois, au cours de la soirée, il s'écria :

— Pas d'accord ! Nous ne sommes pas d'accord, Monsieur Pertwee !

Les aiguilles du tricot de ma tante Sophronia dansaient un menuet de fer sous la lampe au capuchon vert pomme ; Sipp, le canari, interrompit ses trilles pour racler vigoureusement les barreaux argentés de sa cage ; au-dehors pleurait le vent de novembre.

— Dick, dit ma tante en me couvrant d'un regard sévère, Dick, mon cher garçon, j'espère que tu ne lis pas un mauvais livre.

— Les poèmes de Coleridge, répondis-je d'un ton maussade, car je m'ennuyais à mourir.

— C'est une honnête lecture, intervint mon oncle Tim. Dans ma jeunesse, j'ai déclamé *The Ancient Mariner* de cet auteur honorable, et cela m'a valu bien des succès.

— Timotheus, ne te laisse pas distraire de ton travail, dit ma tante.

— Vous avez raison, mon amie, admit le cher homme, ce travail est, en effet, d'importance. Savez-vous ce que le cruchon à barbe, qui a nom Samuel Pertwee, se propose de faire imprimer dans les annales touristiques de l'année ?

» ... *L'île Staff a se trouve par 57° de latitude nord, à seize milles de l'île de Mull ; elle appartient au groupe austral des Hébrides, et tire sa renommée de la célèbre grotte de Fingall, qui signifie « grotte qui chante... »*

» Jusque-là, je marque mon plein accord... ou plutôt j'apporte une objection : « grotte mélodieuse » serait un terme approprié, plus juste.

» *Jusqu'en l'année 1772, personne n'avait mis le pied sur cette île perdue et redoutée, et ce premier honneur revint à Josuah Banks, un des compagnons de Cook, qui en donna une description exacte, mais passablement effrayante.*

» Ah ! Monsieur Pertwee, voici où je m'insurge. En l'année 1768, un marin d'excellente réputation se fit débarquer à Staffa et y resta

trois journées entières, qu'il consacra à une exploration fort minutieuse. Cet homme de bien se nommait Edward-Huxam Forceville.

— Un pirate ! gronda ma tante.

— Permettez, mon amie, un corsaire, nanti d'une lettre de marque au cachet de Sa Majesté, et dont le navire, le *Red Sail*, battait pavillon du Roi. Mais, pirate ou corsaire, ce trisaïeul d'honorable mémoire fut un explorateur courageux, et l'honneur que ce nigaud de Pertwee décerne à Josuah Banks – au diable ce nom vulgaire – lui revient : il fut le premier à fouler le sol redoutable de l'île Staffa, je le démontrerai, preuves à l'appui, à qui veut m'entendre.

Le vent redoubla de vigueur et entreprit une bruyante offensive contre les volets ; Sipp cessa de gratter sa cage et se mit à vider rageusement sa mangeoire ; une pluie de millet inonda le tricot de ma tante.

— Oh ! le petit malpropre ! s'indigna la brave femme.

Bessie Barkis, notre bonne, poussa la porte, tenant à bras tendus un gros plateau de verre où fumaient deux bols de *bishop*.

Ma tante se leva et plia son tricot.

— Vous pouvez fumer vos pipes, dit-elle, mais ne restez pas à boire et à bavarder jusqu'à des heures indues.

Elle posa un baiser distrait sur le front de son époux, me tendit le bout des doigts et nous souhaita la bonne nuit.

L'horloge de Turnbull-Market compta dix coups, tandis qu'un marchand d'oublies, bravant le vent et l'averse, offrait au loin, d'une voix désespérée, ses fades douceurs aux ombres de la rue.

Mon oncle déposa sa plume, repoussa livres et cahiers, et d'une lèvres gourmande goûta le vin chaud copieusement sucré et additionné de cannelle et de gingembre.

Je suivis son exemple, puis bourrai silencieusement ma pipe de terre rouge. Mon oncle refusa du geste la blague en vessie de porc que je lui tendais et tourna une oreille attentive vers la porte.

— Je me demande si je trouverais encore plaisir à relire Coleridge, dit-il à haute voix ; à vrai dire je préfère Southey, car j'ai perdu le goût de l'emphase, et puis...

Il coupa brusquement la phrase commencée.

— C'est Bessie qui quitte la cuisine. Dans cinq minutes, elle ronflera comme une poupée mécanique. Ta tante est déjà montée dans sa chambre... As-tu fait le nécessaire avec le carafon ?

— De la fleur d'oranger et une double pincée de...

— Bien, tous les canons de la flotte ne la réveilleraient pas. Achève donc ta pipe et prends un peu de brandy, tu en trouveras derrière la pile de la *Contemporary Review*, de Straham, dans la bibliothèque. J'en ai encore pour quelques minutes.

D'une liasse de papiers, l'oncle Tim tira un mince agenda qu'il se mit à feuilleter avec attention.

— Cynanthropie, dit-il tout à coup, que sais-tu à ce sujet ?

— C'est le nom que l'on donne à la maladie des timbrés qui se croient changés en chiens.

— Et que font-ils, ces timbrés ?... comme tu le dis si bien.

— Ils aboient à la lune et quelquefois, quand ils sont de méchante humeur, ils mordent.

— Bon, achève ta pipe et bois.

— Est-il bien nécessaire... que je t'accompagne ? demandai-je en hésitant.

— Euh... oui, non... dans une demi-heure, il fera un temps d'enfer, car le vent vient des Seaws, et il n'y aura pas un chat dans la rue.

— Dans ce cas, ripostai-je, je pourrais rester ici à attendre.

Il haussa les épaules et un léger pli de sa bouche accusa à la fois l'ironie et le mépris.

— Il est vrai que tu ne m'es pas très utile, dit-il lentement, mais j'espérais qu'avec le temps...

Je secouai énergiquement la tête.

— Réellement, je manque d'entrain, grommelai-je.

L'oncle Tim remit son agenda en place et s'approcha à son tour de la bibliothèque, où il déplaça les énormes tomes de l'*Encyclopédie Britannique*. Quelques minutes plus tard, il se trouvait vêtu d'un long imperméable noir, coiffé d'une sorte de passe-montagne en cuir sombre et examinait d'un œil critique une petite lanterne sourde.

— Je me demande, dit-il pensivement, comment tu es arrivé à la connaissance, car tu n'es pas très, très intelligent, après tout.

— Soit, ricanai-je en avalant une gorgée d'excellent brandy ; mais en attendant je sais...

— Il se peut que telle fut mon intention, sinon mon bon plaisir, répondit doucement l'oncle Tim.

— Non, ripostai-je avec humeur, tu avais vraiment mauvaise mine le jour, ou plutôt le soir où...

— À bientôt, je serai de retour à deux heures sonnantes.

Je me mis à rire.

— Il faudrait moins de temps pour régler son compte au Grand Turc dans son palais de je ne sais où, au bout du monde. Et le vieux Hundringham ne gîte qu'à dix pas.

— Hundringham ? demanda l'oncle, une petite lueur dans les yeux.

— C'est le seul individu, à ma connaissance, qui soit atteint de cynanthropie aiguë, arrivée dans la phase finale.

— Je lui dois quelques égards, répondit l'oncle ; au temps où il ne se croyait pas un chien-loup, c'était vraiment un excellent homme et un fort honnête voisin.

Ceci dit, vous croirez certainement avoir découvert la vérité sur l'honorable Timotheus Forceville, juge assesseur à la Justice de paix de la bonne ville de Weston, auteur d'estimables brochures de propagande touristique et d'une étude sur les dendrites de la montagne Cumbrienne.

— Un cambrioleur nocturne, doublé, qui sait... d'un assassin ?

Ah ! mes chers ignorants, comme vous êtes loin de la vérité formidable !

*

* *

L'hôpital de Weston se trouve au fond de Caister Street ; ses grilles empiètent sur la prairie communale.

C'était une petite bâtisse de mauvais style Tudor, dont la façade s'orne – Dieu ! comme cette expression est ironique – de quelques figurines de pierre portant vasquine, sculptées aux douteuses ressemblances des quatre dames Bricklayer, fondatrices de cet asile de mort.

Je dis bien ; les gens de Weston sont de belle santé et manifestent d'ailleurs une répugnance marquée pour mourir ailleurs que dans leur lit de plumes et de toile royale ! Seuls, quelques pauvres diables se voient obligés de terminer leurs jours à Bricklayers-Asyl, sous peine de le faire en pleine rue ou sous les ponts de la Ribble.

Je terminais alors de fort brillantes études de médecine à Londres. Déjà, Harley Street me faisait des avances pleines de souriantes promesses et ce vieux tigre de Doves, dont le savoir et la science rayonnaient sur le monde de la médecine actuelle, grommelait dans sa barbe :

— Je ne dis pas... Richard Forceville pourrait me succéder lorsqu'il aura pris un peu d'âge...

Quand arriva la vilaine histoire.

Euh... deux ans à la prison de Pentonville... le *tred mill*... le chausson de lisière... le brouet maigre aux lentilles grises... le gros numéro planté à l'encre grasse sur la vareuse de treillis... pouah !

J'arrivai à Weston, un soir, trempé par l'averse, avec deux shillings en poche. La tante Sophronia se trouva mal, Bessie Barkis faillit rendre son tablier. L'oncle Tim plaida ma cause en tremblant.

— C'est un Forceville, il est homme à faire oublier le passé... J'ai quelques relations, quelques influences.

Je devins l'assistant du Dr Pully, le directeur du Bricklayers-Asyl, un vieil imbécile abruti par le mauvais whisky.

Bah ! le travail n'était pas bien difficile, les gens ne venaient à l'hôpital que pour y mourir plus ou moins vite.

*

* *

Ma thèse de doctorat, hélas restée inachevée, portait ce titre assez peu ordinaire : *La Vie orphique et la connaissance réelle de la Mort*. Doves, qui en avait lu les premières pages, m'avait lancé un regard menaçant en grondant de sa voix de vieux fauve :

— Par le diable, mon petit ami, vous risquez d'arriver aux portes de la vérité la plus dangereuse qui soit !

De son ongle bruni, durci par le calcaire, il avait rageusement souligné la dernière phrase écrite à la main : *La Mort est une manifestation matérielle et intelligente, douée de volonté et de personnalité*.

— J'espère, dit-il, que ce n'est là qu'une parole de prophète ou de voyant, sinon...

— Demain, je compte bien l'asseoir sur des preuves irréfragables, répondis-je.

Je me penchai vers lui et je parlai, donnant ces preuves.

— Forceville, damné garçon, hurla-t-il, je regrette fort que ceci ne se passe pas au XVI^e siècle, car alors j'aurais eu l'ineffable joie de vous traîner devant les juges de la Très Haute Cour et de vous voir écorché vif et ensuite brûlé à Tyburn, comme le plus affreux sorcier du monde !

Mais ma thèse ne fut jamais achevée ; la geôle de Pentonville se chargea de mettre un terme à mes études comme à mes plus formidables espérances.

*

* *

À Bricklayers-Asyl, je touchais dix-huit shillings par semaine pour voir les gens mourir et pour signer leur permis d'inhumation.

Leurs dernières souffrances et leur trépas me laissaient indifférent, et je ne m'intéressai spécialement à aucun malade, jusqu'au jour où la civière de la police nous apporta Jonathan Wakes.

C'était un étrange bonhomme au profil hallucinant d'ombrete.

On l'avait ramassé dans le quartier du port, blotti entre des balles de coton, comme une bête dans son refuge.

Nous ne lui découvrîmes aucun mal précis, mais il se mourait.

La vie s'en allait de son être, comme une eau fuyant par la fêlure d'un vase.

Pully qui, je dois bien l'avouer, n'était pas tout à fait bête quand il était à jeun, avait hoché sa vilaine tête et grommelé :

— Je voudrais tout de même bien savoir de quoi ce damné fils de chienne va claquer un de ces jours. À toi de le trouver, jeune Forceville ; pour moi, j'y renonce.

Et j'y renonçai à mon tour, à ma grande humiliation.

Vint le soir où Wakes entra en agonie. Je m'installai à son chevet et au long de ma veille, je murmurai en un leitmotiv d'impuissance :

— Tous ses organes sont intacts, aucune fonction vitale n'est

compromise ; pourtant, il se meurt... il se meurt.

Et, soudain, la dernière phrase de ma fameuse thèse chanta dans ma mémoire : *La Mort est une manifestation matérielle et intelligente, douée de volonté et de personnalité.*

Je poussai un cri de joie sauvage :

— Tudieu... c'est la Mort qui lui en veut !

Et, crispant les poings, je hurlai :

— À nous deux !

À ce moment, j'entendis un léger bruit.

La table de nuit qui se trouvait à la tête du lit venait d'être heurtée, je vis le verre et la carafe d'eau, qui y étaient posés, frémir, puis soudain le verre tomber et glisser sur les dalles, où il se brisa. Or, j'étais seul dans la chambre, à trois pas au moins du meuble, et le moribond n'avait fait aucun geste.

Je ne bougeai pas ; au contraire, je fis semblant de me désintéresser de la chose. Je bâillai et je me renversai dans mon fauteuil, de l'air d'un homme qui prend ses aises pour s'endormir.

Wakes, dans son lit, était immobile comme un gisant d'église.

J'avais à moitié fermé les yeux, mais je le couvais ardemment du regard.

Alors quelque chose bougea sur la couverture. On aurait dit qu'une grosse couleuvre invisible s'y mouvait, montant lentement vers la gorge de l'agonisant.

Je distinguais parfaitement une empreinte qui se déplaçait. Wakes ouvrit tout à coup des yeux immenses, remplis d'horreur.

C'est à ce moment que je bondis.

Avec la vélocité de l'éclair, ma main jaillit vers la forme invisible qui rampait et je saisis...

Oui, j'étreignis quelque chose de matériel, de vivant... une main, peut-être.

Aussitôt la lutte commença.

Des bras invisibles essayaient sur moi des prises de lutteur, un pied me frappa durement aux mollets, puis je fus furieusement griffé au visage.

Mais, avec une joie sauvage, je sentis que la force était pour moi : j'allais avoir raison de l'invisible.

Soudain, une voix plaintive souffla à mon oreille :

— Non... Dick... je ne peux pas... pas toi !

Je reconnus la voix et je crus défaillir.

— Oncle Tim ! criai-je.

J'entendis comme un lointain coup de tonnerre et l'oncle Timotheus Forceville se trouva devant moi, vêtu de noir et très pâle.

— Oncle Tim, murmurai-je, alors, tu serais...

— Je suis !

— La Mort ?

— Oui.

*

* *

Dire que mon oncle Timotheus Forceville m'a dévoilé tout le secret de son être, de son pouvoir, de sa mission, serait un gros mensonge. C'est à peine s'il a commencé et ce que je sais est fort peu de chose encore, bien que cela dépasse de loin la plus claire et la plus forte raison humaine.

S'il se dérange « personnellement », c'est que le cas l'exige, car il existe des hommes qu'il est fort difficile de faire mourir et qu'un rien sépare de l'immortalité. Heureusement, ils ne « le savent » pas, et tout est là.

Monstre polymorphe, dans l'ubiquité la plus absolue, Timotheus Forceville assiste en même temps au décès d'un coolie de Shangai et d'un Indien Crée du Grand Nord, tout en écoutant attentivement les plaintes de Mrs. Ruff que son mari bat et laisse dans la misère.

Quelles sont ses intentions en m'emmenant parfois aux lieux de ses nocturnes devoirs ?

Lentement et sans que je sache encore comment, « il m'initie ». Il insinue une étrange et effroyable puissance dans mon être.

Parfois, quand nous sommes seuls, et qu'il cesse pour un moment de travailler à ses prospectus de propagande touristique, il m'invite à boire un petit verre de brandy et m'appelle en riant :

— Monsieur l'adjoint-de-la-Mort.

Un jour, je lui ai dit brusquement :

— Et Dieu ?

Il a répondu doucement :

— Il faut dire les Dieux, car ils sont nombreux. Ils meurent, car ils ont le Temps contre eux.

— Mais le Temps ?

— Quand tu en auras la connaissance, il n'y aura plus aucun mystère pour toi dans la Création. Mais bien avant, nous aurons à nous occuper de ces Dieux, quels qu'ils soient. Ils nous craignent beaucoup, car nous n'avons aucune espérance à leur donner.

Cet étrange pluriel qu'il emploie alors me remplit à la fois d'orgueil et de terreur.

Je voudrais lui poser de plus amples questions, mais il se plonge dans ses paperasses et pour la tantième fois il s'écrie :

— Cet âne de Pertwee !... Sa monographie de la bonne ville de Dumfries fourmille des plus insolentes erreurs !

RONDE DE NUIT À KÖENIGSTEIN

Il ne faut entreprendre la conjuration du jeudi qu'avec une extrême prudence. Les esprits de Jupiter sont, en effet, vindicatifs et capricieux ; aussi, quand ils s'approchent du cercle magique, les évocateurs se sentent comme dévorés par les lions. Bien des téméraires ont trouvé la mort en essayant d'entrer en commerce avec eux.

(Le Livre des Sorciers.)

Si vous parcourez les livres de classe allemands d'il y a plus d'un siècle, vous verrez qu'on y donne, en sujet de méditation aux écoliers, le cas de la commune de Königsfeld, située dans la partie badoise de la Forêt-Noire.

Depuis plus d'un demi-siècle, il n'y eut dans cette bourgade de quatre cents âmes, ni crime, ni délit, ni vente judiciaire, ni divorce, ni procès, ni naissance illégitime. Jamais on n'y avait vu ivrognes ou mendiants. Ce qui, selon d'autres écrits, n'empêchait pas les Hernutes, ou Frères moraves, dont cette commune modèle était entièrement peuplée, d'être gratteleurs, avares et croyant au Diable, à tel point qu'ils préféraient composer avec lui que lui faire une sainte guerre.

À peu de distance de Königsfeld, la forêt faisant une grande évasure, jaillit une colline ronde mal boisée, le Katzenbüchel, ce qui signifie le dos du chat, et qui sert d'assises à un Schloss, le Königstein, que les Français de Napoléon traitèrent sans égards.

La grogne partie, les Hernutes de la vallée jugèrent le château défloré, déshonoré, souillé, chargé de basse flétrissure et l'abandonnèrent aux choucas et aux effraies, sans compter les lézards et les grosses couleuvres jaunes.

Aussi les Hernutes furent-ils passablement étonnés de voir s'y installer, vers l'année 1840, un certain Herr Dunkelwitz.

Toutefois, comme ils espéraient en tirer argent et profit, ils ne lui firent pas grise mine.

Que dire de Herr Christian Dunkelwitz, sinon qu'il était un bon et gros homme jovial, ayant, par usure et obscure flibuste, appauvri en thalers, shillings et couronnes, le pauvre Mecklembourg et d'autres petits États encore ?

Cela ne modifie en rien le cours de cette histoire, affreusement véridique, mais explique le luxe inouï qui, depuis la venue de Herr

Dunkelwitz, régna à Koenigstein.

Pendant dix-huit mois, tout marcha à souhait au château et dans les environs ; chaque jour, les Hernutes gravissaient allègrement le Katzenbüchel, apportant à l'office du Schloss : volailles, poissons, gibiers, bonnes pièces de boucherie, vins du Rhin et du Neckar.

Herr Dunkelwitz, qui était d'humeur liante, vidait avec eux d'énormes chopes de bière pâle, les laissait goûter aux blonds cigares qu'il faisait venir de Hambourg et leur racontait de bonnes histoires. Comme il ouvrait largement sa bourse au chapelain de la communauté morave, il passa bientôt pour homme de grand mérite aux regards du Seigneur.

Ce chapelain, du nom de Brunn, n'était pas le premier venu d'ailleurs. Bon grammairien, il avait commenté les brillantes polémiques de Komensky, établi de curieux parallèles entre les différents dogmes ecclésiastiques et la Réforme de Luther et, chose moins orthodoxe, en une brochure fort audacieuse, chargé Lucifer de moins de forfaitures que ne lui prête la sainte tradition.

Brusquement, l'humeur de Herr Dunkelwitz changea.

À la stupeur indignée de son chef de cuisine, un réel virtuose de la grande table, il toucha à peine aux savants ragoûts, laissa sans éloges les plus onctueuses galantines de gibier, bouda aux desserts émaillés de friands croquembouches et ne prêta guère plus d'attention aux vins centenaires qu'à l'eau de la fontaine.

Un jour, il fit venir le chapelain Brunn et, sans autre préambule, lui posa cette question :

— Qui est Maguth ?

— Maguth ? s'étonna le prêtre. Que voulez-vous dire ?

— Rien. Je vous répète : qui est Maguth ?

Brunn dut avouer son ignorance ; pourtant, au bout de quelques moments de réflexion, il admit que ce nom, tout en ne lui étant pas familier, ne lui était pas inconnu. Il demanda un peu de temps pour consulter ses livres et descendit la colline, perplexe et pensif.

Mais, le même jour, il revint, fort excité.

— C'est vraiment par hasard, Herr Dunkelwitz, dit-il, que j'ai ouvert le livre interdit qui a nom l'*Heptaméron magique* et dont la lecture est redoutable aux esprits non avertis.

» Maguth s'y trouve mentionné parmi les anges de la conjuration du jeudi, dits « anges de l'air », qui ne se trouvent pas au-delà du cinquième ciel. Des démonographes, et non des moindres, entre autres Stein, tout en ne le rangeant pas parmi les esprits déchus, le disent terrible et aussi bien familier de l'Enfer, et de la Terre que des premiers jours célestes.

— Par conséquent un démon, dit Herr Dunkelwitz.

Brunn nia d'un lent et hésitant mouvement du chef.

— Cela, on ne pourrait l'affirmer sans verser dans une erreur dangereuse, mais je me hâte d'ajouter qu'il est peut-être plus terrible qu'un pur esprit infernal.

— Continuez, invita le châtelain.

— Même l'*Heptaméron* se montre discret à son égard. Voici d'ailleurs les quelques lignes qu'il lui consacre : *Maguth, ange du jeudi, ange de l'air, habitant du feu, se complaît à de longs et parfois effrayants séjours terrestres. Il apparaît alors sous un corps sanguin et bilieux, d'une taille moyenne, aux mouvements horribles et épouvantables. Ses desseins, à l'encontre de ceux des autres esprits du jeudi, sont toujours inconnus. Une de ses autres formes particulières est un habit couleur d'azur.*

— Ah ! fit Dunkelwitz. Voyez donc, Monsieur le chapelain.

Il montra, d'un doigt tremblant, un étrange habit à bouffettes, d'une mode indéfinie, fait de gros drap bleu à violents reflets, et accroché à la diable à un clou perdu de la muraille.

— Il était là, il y a huit jours. J'ai voulu le décrocher, et il me glissa hors des mains, comme un serpent. Le soir même, il était étalé sur mon lit ; je voulus l'écarter, et il sauta au plafond.

» Le lendemain, en me promenant dans le parc, au pied de la colline, je le vis entre les arbres, se tenant à l'affût comme un homme. Un lapin surgit hors du fourré ; cette chose se jeta sur la bestiole comme un loup-cervier. J'entendis crier le lapin et je me suis enfui, plein d'épouvante.

» Je le revis un ou deux jours plus tard, tout en haut de la tour sud du château et, dans un lent mouvement tournant, inspectant l'horizon. Hier, comme j'entraais dans mon cabinet de travail, il était installé dans mon fauteuil et, d'une main invisible, il traçait sur une feuille de papier ce nom : *Maguth*.

» Pris de soudaine colère, je voulus le saisir, mais il se jeta sur moi, me souffleta de ses manches vides, puis me jeta sur le plancher avec une force horrible.

» Je vous en supplie, mon Père, chassez cette affreuse chose d'ici. Il vous serait possible de l'exorciser...

Brunn hocha tristement la tête.

— Les exorcismes ne peuvent rien contre lui. N'oubliez pas que ce n'est pas un démon proprement dit.

À ce moment, l'habit bleu sembla s'enfoncer dans la muraille et disparut aux yeux des hommes.

— En général, et à en croire l'*Heptaméron*, ces esprits sont rarement dangereux à la lumière du jour. Souvent même ils se montrent extrêmement bienveillants envers les hommes, mais tout en eux est caprice.

— À la lumière du jour, répéta Herr Dunkelwitz, est-ce dire qu'ils changent d'attitude la nuit ?

Le chapelain haussa les épaules avec désespoir.

— Je connais des démonographes qui parlent avec autant d'assurance d'Astaroth, grand esprit des ténèbres, qu'un magister d'Heidelberg de Pline ou d'Hérodote. Mais comme ils sont prudents quand il s'agit de ces amphibies de l'au-delà !

— Alors, que faire ? s'impatienta le châtelain.

— Il m'en coûte de vous donner ce pénible conseil, Herr Dunkelwitz : Quittez Koenigstein, cédez la place à Maguth, peut-être vous en saura-t-il gré un jour. Que ce conseil soit plus que désintéressé, vous le comprendrez aisément ; les Hernutes aiment les biens de la terre, mais ils ont le mensonge et l'hypocrisie en horreur. Votre départ fera un large trou à leur bourse ; pardonnez-moi ma rude franchise.

Herr Dunkelwitz se rendit à ces excellentes raisons et quitta le pays peu de jours après cet entretien.

Il s'établit en Hollande, où sa fortune s'accrut d'une manière aussi inattendue que stupéfiante. Cela n'a rien à voir avec l'histoire de Koenigstein, mais on peut en conclure que l'esprit du jeudi lui fut réellement reconnaissant de son obéissance.

*

* *

Le chapelain Brunn mourut en 1855 et la communauté des Frères moraves persista intacte jusqu'en 1882, époque où d'autres éléments s'infiltrèrent dans le village, et où la Forêt-Noire s'ouvrit largement au tourisme. En 1885, des spéculateurs bavares achetèrent Koenigstein, qui n'était plus qu'une ruine, pour un morceau de pain et le transformèrent en hôtel.

La saison d'été fut prospère grâce à une habile propagande et, jusqu'au début de l'automne, les touristes anglais et français y furent nombreux.

Vinrent les premiers froids d'octobre. Les pluies enflèrent les torrents, la grande forêt, fouaillée par d'âpres vents du nord-est, montra une mine revêche. L'hôtel ferma ses portes.

L'hôtelier, un certain Ehrenberg, clouait déjà les volets quand un char à bancs pansu fit une bruyante entrée dans Koenigsfeld.

Il amenait une douzaine de jeunes gens d'Angleterre, chargés de toiles, de pinceaux et de cahiers de dessin, et nantis de copieux bagages de belle humeur et de joie de vivre.

Ils n'eurent aucune peine à obtenir qu'Ehrenberg, assisté d'un personnel restreint, gardât son établissement ouvert.

— Nous voulons peindre des paysages d'automne, déclarèrent les nouveaux clients de Koenigstein.

Les volets furent décrochés, les meubles remis en place, les chandeliers et les lustres regarnis de bougies et les quinquets refournis

d'huile lampante. Du village, on monta par hottées des fagots et des bûches, et de beaux feux clairs furent allumés dans les vastes âtres multicentenaires.

Ils étaient douze joyeux convives, et ceux qui veulent se donner la peine de consulter les revues et les magazines de jeunesse de l'époque, y retrouveront leurs noms, parmi les peintres, les aquarellistes, les graveurs, les poètes, les romancières et les artistes lyriques.

Aux dames d'abord :

Maud Tracy, des théâtres de Drury Lane.

Evelyn Masterman, qui signa deux romans d'audacieuse tendance.

Miriam Gask, l'aquarelliste.

Erna Holger, dite la Danoise, l'élève de Grieg.

Au tour des hommes :

Mordaunt Sedgewick, peintre de paysages hantés rappelant ceux de Böcklin et de Holbein.

Herbert Evans, de Dumfries, arrière-petit-neveu de Burns.

John-Morton Stanbroke, graveur et sculpteur de camées, qui serait lord un jour.

Arthur Flowerdale, poète sans plus, mais de bien joli talent.

Eustace-W. Mackley qui, confiné encore en des rôles obscurs, rêvait à la gloire de Garrick.

Sam Bright, éditeur de magazines d'avant-garde, par la grâce de Dieu et de son père, le richissime maître de forges de Birmingham.

Phil Yates, qui écrivait une vie inconnue de Shakespeare.

Et enfin Cape Selbrough, le géant de la troupe, champion de boxe, de cricket, de nage et excellent alpiniste, vainqueur, en 1833, du Wetterhorn.

Ces jeunes espérances de la vieille Angleterre étaient munies de bourses confortablement garnies de souverains d'or, et par conséquent d'excellente clientèle pour un hôtel qui allait fermer ses portes au souffle de l'hiver.

Pourtant, leur séjour se prolongeant, Ehrenberg manifesta quelque ennui. Il s'en ouvrit à Mordaunt Sedgewick, qui semblait être le chef de file de la joyeuse troupe.

— Le personnel est obligé de me quitter, bien à regret, confessa-t-il. Des engagements formels appellent ses membres sur la Côte d'Azur ; moi-même, je devrais retourner, au moins pour une quinzaine, à Munich.

— Qu'à cela ne tienne ! répondit Sedgewick, après un temps de réflexion. Vous nous connaissez à présent et savez que nous offrons toutes les garanties désirables. Laissez-nous l'hôtel et nous payerons tout ce qu'il y aura à payer.

L'accord fut conclu à la satisfaction de tous et, le personnel et l'hôtelier partis, les dames prirent place à l'office et les messieurs se

rendirent utiles comme ils le purent.

Ce fut une ère de joie et de liberté qui s'ouvrait pour cette saine et belle jeunesse. Maud Tracy et Erna Holger se révélèrent habiles cuisinières. Le poète Flowerdale, un fourrier de première force et Cape Selbrough, le géant, le plus habile laveur de vaisselle du monde.

Mais, vers la fin d'octobre, la Forêt-Noire se dépouilla brutalement de ses dernières prévenances. Des tourmentes féroces mirent les arbres en bûchettes, des pluies rageuses noyèrent le paysage déjà bien morose et les brouillards ouatèrent les horizons.

Les douze se voyaient confinés dans Kœnigstein, trois jours sur quatre, et ils ressentirent les premières approches de l'ennui.

Nul pourtant ne songeait encore au départ : des soirées artistiques des plus variées furent organisées, mais elles commençaient déjà fort tôt et s'achevaient en des heures tardives.

Ce fut au cours de l'une d'elles qu'Herbert Evans proclama qu'il réservait une surprise à ses amis : un poème inédit et absolument inconnu de son célèbre arrière-grand-oncle Burns.

— Il appartenait à ma vieille tante Myrtle Evans, déclara-t-il. Elle le gardait si jalousement qu'elle l'enferma dans un coffre de la banque d'Edimbourg. Tante Myrtle est morte en mai dernier, trop inopinément par bonheur pour le léguer à un club littéraire ou à un musée.

On s'installa dans le grand salon de réception de Kœnigstein et, pour la circonstance et aussi pour honorer la mémoire de Burns, on tripla le nombre de bougies et de lampes.

D'une main tremblante, Evans tira de son portefeuille un mince papier jauni couvert d'une écriture heurtée, et d'une voix émue lança le titre :

La Ronde de nuit de Dumfries.

Puis, il fit une pause et expliqua :

— Il faut ajouter que ce poème est ou paraît inachevé.

— Ne nous faites pas languir, supplia-t-on autour de lui.

Et Evans, qui déclamait très agréablement, s'exécuta :

*Ils étaient douze au vieux manoir de Dumfries
Quatre fleurs de tendre et jeune beauté,
Et deux fois quatre chênes de virile jeunesse.
Ils vouaient leurs journées aux chants et aux couleurs
Et leurs nuits aux rêves de gloire et de fortune.*

*Une nuit, entre toutes radieuse,
Ils chantèrent la noire beauté des deux morts.
Ils répandirent le vin des offrandes.
Puis, quand ils firent l'appel de leurs noms,
Ils surent qu'ils étaient treize.*

*Qui donc est le treizième convive
Qui transformait par son insolite présence
Le solide nombre de douze, aimé des gens posés,
En un nombre maudit par l'Écriture ?
Allons, parlez, qui est le treizième ?*

*Ronde de nuit au vieux manoir de Dumfries.
Ronde de nuit où coule le vin parmi les chansons.
Ronde de nuit où l'on est douze et treize pourtant,
Sans que l'on sache qui est le treizième ?
Allons, parlez, qui est-il ?*

Herbert Evans se tut ; il s'attendait à une tempête d'applaudissements, mais il n'en fut rien ; un silence de plomb régnait dans le salon et il vit des visages inquiets levés vers lui.

— Que signifie, Evans ? murmura enfin avec effort Mordaunt Sedgewick.

— Comment ? Mais je vous l'assure, c'est un poème de Burns...

— Soit, intervint presque violemment Flowerdale. S'il est apocryphe et que vous l'ayez composé, pour faire *joke*, vous êtes diantrement plus fort que je ne l'ai jamais cru. Mais si vous changez Dumfries en Koenigstein, Evans, ne voyez-vous pas que cela semble être écrit pour nous et rien que pour nous ?

— Mon Dieu ! s'exclama Evans, et dire que je ne m'en étais pas aperçu !

— En effet, murmura Maud Tracy, nous sommes douze, comme ceux de Dumfries et dans un manoir pareil, et quatre femmes et deux fois quatre hommes. Et ces jours qui se vouent aux chants et aux couleurs : des artistes et des peintres. Mon Dieu et...

Elle se tut et se voila le visage.

Ce fut Cape Selbrough qui trancha le litige.

— Il est, si j'ai bien entendu, question d'une nuit radieuse. Hum, Burns n'avait pas entendu hurler le vent et rugir la pluie comme nous le faisons en ce moment, mais on parle de vin... eh bien, on en boira et comment ! Et puis d'une ronde de nuit ! Vive la ronde de nuit ! En avant pour la ronde de nuit ! Pour être mort depuis près de cent ans, Burns ne nous donne pas moins une merveilleuse idée de distraction. Une ronde de nuit ! Quant à ce damné treizième, *by Jove*, qu'il vienne. Plus on est de fous, plus on rit, affirme un proverbe qui n'est pas sot.

Peut-être la fruste joie du géant fût-elle tombée à plat, s'il n'avait joint le geste à la parole et débouché les flacons.

Le vin coula : les vieux vins du Rhin et du Neckar s'entendent à mettre le feu aux cœurs et aux esprits.

Vers la minuit, John Stanbroke, fourrageant dans l'office, dénicha un panier de Sekt allemand.

Le Sekt allemand ne peut rivaliser en rien avec le champagne de France, mais il n'a pas son pareil pour vous tirer la dernière lueur de raison hors du crâne.

Les bouchons dorés mitraillèrent les plafonds et les lustres, et Cape Selbrough hurla :

— La Ronde ! La Ronde de Nuit !

On s'empara au hasard de flambeaux, de chandeliers et de candélabres et un monôme hurlant, brandissant de folles étoiles, s'engagea dans les immenses couloirs du Schloss.

— N'oubliez pas les bouteilles ! cria Cape.

Evans, complètement ivre, et songeant encore au poème de son arrière-grand-oncle, entama une rengaine que les autres reprirent aussitôt en chœur :

— Le treizième ! Qui est le treizième parmi nous ?

Le monôme défila, criant, chantant, sautant, à travers les chambres, faisant parfois de brèves haltes pour boire goulûment à la régálade ; enfin Cape, chef de file, poussa une haute porte sombre.

Devant eux s'ouvrait une immense salle nue et vide, où luisaient faiblement quelques vieilles armures : la salle d'armes de Kœnigstein, respectée par les nouveaux propriétaires.

La pluie avait cessé et le vent murmurait à peine ; un clair de lune trouble coulait à travers les vitraux ternis des hautes fenêtres.

Un silence soudain, inexplicable, tomba. Rires, chants et cris s'étaient tus comme sur un ordre. Seules, quelques flammes vacillaient encore, à fin de course, dans les chandeliers.

Cape promenait des regards lourds sur la troupe brusquement immobilisée.

— Je vois mal, hoqueta-t-il. Avec ce seul clair de lune...

Ses yeux allaient de l'un à l'autre et, tout à coup, il lança un juron.

— Je compte treize ! hurla-t-il.

— Non ! cria Sedgewick, et ses regards firent aussi le tour de la salle.

— Treize !

Et Stanbroke, qui avait fait comme lui, gémit :

— Treize !

Ce fut la débandade.

*

* *

Ils partirent à l'aube, dans tout ce qu'ils avaient pu réquisitionner comme véhicules dans Kœnigsfeld.

Dans la cahotante tapissière où ils se trouvaient côte à côte, Cape Selbrough murmura à l'oreille de Mordaunt :

— Et ce treizième, l'avez-vous vu ou reconnu au moins ?

Sedgewick hocha la tête et son front se creusa.

— Non. Il faisait trop sombre et la tête me tournait, mais il me semble toutefois avoir entrevu quelqu'un portant un singulier habit bleu, comme je n'en avais jamais vu.

*

* *

Ce n'est pas dans les magazines de jeunesse de l'époque qu'on doit rechercher les noms de la joyeuse douzaine après les journées d'octobre de Koenigstein, mais dans les journaux de la métropole anglaise, de 1885 à 1887. En ce court laps de temps, nous y lisons :

Maud Tracy, emportée par une phtisie galopante.

Evelyn Masterman, morte empoisonnée par ingestion de crustacés suspects.

Miriam Gask, périe dans le naufrage du SS Camperdown.

Erna Holger, assassinée par un amoureux évincé.

Mordaunt Sedgewick, fiancé de Miriam Gask, figurant également parmi les victimes de ce sinistre maritime.

Herbert Evans, suicidé dans un accès de fièvre chaude.

John-Morton Stanbroke, mort aux colonies.

Arthur Flowerdale, décédé des suites d'une chute malencontreuse.

Eustace-W. Mackley, assassiné par des rôdeurs dans les quartiers mal famés du port de Londres.

Sam Bright, mort du choléra à Bombay, où son père l'avait envoyé en mission.

Phil Yates, tué dans un duel en France.

Cape Selbrough, décédé des suites d'un coup défendu, reçu dans un match de boxe à Bromley.

*

* *

Quelques années plus tard, Herr Ehrenberg, se trouvant de passage à Londres, entra dans un petit magasin de soldes de Cheapside pour y faire quelques emplettes.

Le boutiquier, un petit homme trapu, sanguin et bilieux, le reçut sans grande politesse.

— Je n'ai rien de bien intéressant à vendre, bougonna-t-il, allez donc chez le voisin.

— Eh ! dit l'Allemand, en avisant un curieux habit à bouffettes d'une éclatante couleur bleue, voilà qui pourrait convenir pour les bals masqués que je désire donner au cours de la saison prochaine.

— Cela n'est pas à vendre, riposta le regrattier. Allez-vous-en !

« Quel ours et quel drôle de commerçant ! se dit Ehrenberg en partant. Je veux connaître le nom de ce phénomène. »

Et il lut, sur la vitrine, en larges lettres bleues : *Maguth.*

Le soir même, un télégramme le rappelait en Allemagne : l'hôtel de Koenigstein venait d'être complètement détruit par un incendie.

LE COUSIN PASSEROUX

La crainte est dans mon cœur, le trouble dans mon esprit. Partout en traits de sang mon forfait est inscrit.

GILBERT.

Le dimanche de la Quadragésime, Jo Gellert se leva de moins triste humeur que de coutume. Le carême s'allongeait devant lui, quarantaine de cauchemar, hanté de terrines maigres et de daubes fades.

Or, que pouvait faire ce gros garçon, dans cette petite ville de l'Ouest, venteuse et humide, secouée de cloches de matines à complies, sinon s'adonner aux épais plaisirs de la table ?

Ordinairement, à son réveil, la lointaine chanson du coquemar s'accompagnait de l'affriolante odeur des œufs frits, mais en ces jours de sainte abstinence, il savait que sur la rude nappe bise ne l'attendait qu'un bol de lait aigre, une tranche de pain gris et une compote acide.

Aujourd'hui, dimanche, la dure norme se relâcherait quelque peu, car, la veille au soir, il avait entrevu, dans la noirceur de l'office, la tragique silhouette d'un lapin fraîchement étripé, les membres sanglants écartés par des tempes de bois blanc.

Il fit une hâtive toilette à l'aide d'une eau de pluie suiffeuse et d'un savon mou à la rebutante senteur, descendit des marches de bois échardeux, en monta d'autres, longea des couloirs et se retrouva plus à l'aise dans l'énorme salle à manger du rez-de-chaussée.

Une unique fois, il y avait bien des années, il avait fait un bref voyage à Paris, où un mentor en soutane l'avait conduit de musées en églises. Au Louvre, il s'était arrêté devant la toile de Rembrandt, *Le Philosophe en méditation*, en s'écriant :

— Mais il a peint notre salle à manger !

C'était le seul souvenir que Paris lui eût laissé, et il se complaisait à l'évoquer en regardant cette vaste pièce familière.

L'avant-plan était tout en ombre et pénombre ; seule au fond, sur le front de la rue, une fenêtre baignée de clarté violente entaillait les puissantes ténèbres du lieu.

Un escalier en spirale, celui qu'il venait de descendre, montait en spires résolues vers une insondable hauteur ; un couloir bouché par un portillon s'ouvrait en retrait, d'inutiles poussards y contrebutant de

vagues charpentes surgies on ne sait d'où, le tout sans raison d'architecture.

Sur la splendide table de chêne lustré, un déjeuner moins frugal que de coutume l'égayait : du café au lait, des crevettes grises, de fines tartines de méteil parcimonieusement beurrées, un soupçon de gelée de coings.

N'épargnant aucune miette, il imagina mentalement sa journée dominicale : messe à l'église Saint-Jacques, visite d'amitié et de politesse à M. Plas, le marguillier, qui, malgré le carême, lui offrirait un peu de vin ; dîner composé d'un lapin aux échalotes, d'un soufflé au citron. Vêpres : goûter aux brioches sèches, par licence spéciale du diocèse. Salut : un whist à un sou le pli chez la tante Mathilde, puis souper, dont l'ordonnance dépendait de nouveau du caprice ancillaire. Et telle la journée fut.

Jo gagna quinze sous au whist, à la grande peine d'une certaine dame Corneéis qui se rattrapa de la perte sur des gimblettes à l'anis et de l'eau de noix ; et, par de vagues gestes d'assentiment, il donna raison à tante Mathilde qui lui conseillait de se marier dans le plus bref délai à une jeune fille d'excellente famille, brave, soigneuse, pécunieuse, pieuse à souhait et apte à d'amples maternités.

Catherine, sans aucun doute d'humeur charmante, et singulièrement oublieuse de la norme maigre, lui avait, au souper, servi un pâté d'anguilles et une petite volaille tendre comme un sourire.

Jo, la pipe bourrée de bon tabac de Hollande aux lèvres, se reprenait à croire la vie belle, quand la sonnette se mit en branle dans la lourde obscurité du vestibule.

C'était une véritable cloche à la voix de tocsin, fondue aux siècles défunts par des moines servites venus d'Italie.

Elle grondait encore quand le visiteur, introduit par le vieux domestique Barnabé, émergea des ombres et se présenta dans la zone de clarté de la lampe à double mèche.

— Jo, c'est moi, le cousin Passeroux !

Il s'en fallut de peu que la longue pipe de Gouda n'échappât aux lèvres du fumeur.

— Le cousin Pacôme Passeroux !

La mère de Jo Gellert était française, une Passeroux de Nantes. Vous savez, les armateurs Passeroux, dont les intérêts maritimes furent, dans le temps, liés à ceux des nordiques Gellert.

— Mon Dieu, balbutia Jo, quand il retrouva l'usage de la parole, assieds-toi donc, tu es chez toi. Veux-tu souper ?

— Merci. L'immonde ratatouille qu'on m'a servie à midi, pendant qu'on allait chercher une locomotive au diable vauvert pour m'amener ici, suffira pour la journée et peut-être pour demain. Qu'y a-t-il dans ta

cave à liqueurs ?

Jo Gellert détailla avec un peu d'orgueil :

— Schiedam, anisette de Bordeaux, amer à l'orange, kummel de Finlande, rhum des îles Curaçao...

— Naturellement, le whisky sert à garnir les crassets, et même la plus petite fine de France est rare comme le veau à six pattes. Va donc pour le rhum, à condition d'y mettre la mesure.

— Il y a longtemps que je n'ai plus eu de tes nouvelles, dit Jo Gellert en remplissant de liqueur ambrée une haute tulipe de cristal.

— Douze ans aux primevères, ricana le cousin, en tendant la main. Ce faisant, il se pencha et la lumière de la lampe donna en plein sur son visage.

Gellert eut un recul dont l'autre s'aperçut.

— Je ne suis pas ce qu'on peut appeler beau, n'est-ce pas ? ricana-t-il. C'est la faute à la verruga, un mal dégoûtant qu'on attrape parfois aux tropiques et qui vous mange la face comme des rats ne pourraient le faire ; en attendant, il faudra me supporter tel que je suis, cousin Jo !

Il était hideux, avec ce crâne nu, niellé de brun et de pourpre, des yeux brûlés par une blépharite chassieuse, une bouche immense, édentée, et le menton en galoche qui rejoignait un nez pustuleux. Jo remarqua que l'oreille gauche manquait.

— Les affaires vont bien ? demanda Jo, qui vraiment ne savait plus que dire.

— Si tu entends par là la question d'argent, rassure-toi ; j'en ai suffisamment pour acheter le tiers de ta damnée petite ville et toutes les consciences de ses habitants. Quant aux autres...

Il se tut pour vider son verre ; puis, d'un geste impérieux, il donna l'ordre à son cousin de le remplir.

Jo ne le questionnait pas sur « les autres affaires », car il ne pouvait en imaginer d'étrangères à des questions d'argent ; toutefois, cette parole le rassura : il avait craint vaguement de troubles histoires de prêts, aux problématiques remboursements.

— *In médias res*, continua le cousin Pacôme. Je suppose, Jo, que tu n'as pas complètement oublié le latin de cuisine que t'ont enseigné les bons Pères. Cela signifie que je ne perdrai pas mon temps à composer des discours.

» Tu habites une petite ville de rien du tout qu'à peine les cartes mentionnent et c'est ce qui me plaît.

— Je vois, répondit Gellert, qui ne voyait ni ne comprenait rien du tout.

— Qui viendrait m'y chercher ? Et qui me trouverait dans cette maison noire comme le refuge d'une taupe, dis ?

— Tu ne veux pas dire que tu te caches ? s'alarma Jo.

— Si, je le dis, et merci d'avoir compris si vite. Quand tu étais petit, tu n'étais pas très éveillé, tu as gagné à prendre de l'âge, mon cher.

— La police..., commença Gellert.

— Au diable la police, je n'ai rien à faire avec elle ; au contraire, elle mettrait une armée d'argousins à ma disposition si j'en exprimais le désir. Euh... tes portes ferment bien au moins ?

Gellert sourit en pensant aux lourdes chaînes de sûreté, aux triples verrous, aux portes bardées de fer qui protégeaient ses biens et sa personne, mais l'instant d'après il se retrouva inquiet et craintif.

— Il est vrai, continua Passeroux, que tout cela servirait peu, sans doute. Le tout est de savoir s'il me trouverait ici.

— Il ? demanda Jo.

— Un Duck ! répondit son cousin.

— En anglais, cela veut dire un canard.

— Eh bien ! oui, c'est ainsi qu'on les nomme. As-tu une carte d'Océanie sous la main ?

Gellert possédait un dictionnaire de géographie qui fit l'affaire.

Passeroux posa le doigt sur le pointillé du Capricorne et remonta lentement vers le nord.

— Passons les îles de la Société. Voici les îles Dangereuses et, plus haut, les Marquises. Faisons halte entre les deux.

— Je ne vois que des points de mouche, dit Gellert.

— Ce sont de sales petits pitons, des îlots qu'on traverse au pas de course en un quart d'heure ; la plupart sont inhabités, car ils ne produisent pas de quoi nourrir une nichée de chiots pendant huit jours. Mais cette île-ci, à moins que ce ne soit celle-là, est habitée, et par de singuliers lascars, j'ose le dire. Imagine-toi des nabots, hauts comme trois pommes, des sortes de pygmées, quoi, laids à faire frémir le diable, et qui ont les mains et les pieds palmés comme les canards, d'où leur nom de Ducks.

— C'est en effet singulier, acquiesça Gellert.

— Si j'ai risqué l'existence marine de mon brick, *La Belle Nantaise*, dans leur maudit atoll, c'est que je savais ces cirons d'excellents plongeurs, et les plus habiles pêcheurs de perles du monde entier... Il faut dire qu'ils me reçurent très bien.

Sur cette parole, lancée avec quelque brusquerie, Passeroux reprit du rhum et manifesta quelque humeur.

Il retourna à son récit :

— L'un d'eux – il se nommait Uga-Hoo, ce qui signifie l'homme juste – possédait des perles grosses comme des billes et d'un orient sans pareil ; il en avait trois noix de coco remplies à ras : une fortune incroyable, quoi, mais il refusait obstinément de s'en défaire. Il les réservait, disait-il, pour des offrandes à je ne sais quels chenapans de

dieux marins. Je lui offris des tonnes de bonne pacotille, mais il persista dans son refus, tout en murmurant des paroles polies de regret.

» — Je ne partirai pas d'ici sans les perles, jurai-je, dussé-je exterminer les Ducks jusqu'au dernier. Heureusement, je ne fus pas obligé d'en venir là.

» Uga-Hoo était l'heureux père d'une fille, un peu moins laide que les autres, euh... en somme, elle n'était pas mal, la friponne.

» Il m'en coûta quelques rouleaux de cotonnade, un réveille-matin et quelques colifichets pour l'attirer à mon bord.

» Aussitôt, je l'enfermai à triple tour dans une cabine, et je fis savoir à son père que je gardais sa fille en otage et ne la rendrais que contre sa moisson de perles.

» C'est alors que le drame stupide eut lieu.

» La mâtime, qui ne se sentait aucun goût pour la réclusion, même dans une cabine pourvue du confort moderne, dévissa un hublot et se jeta résolument à la mer.

» Nous la vîmes filer comme un poisson vers le rivage et elle n'était éloignée que de quelques encablures quand un énorme aileron surgit à ses côtés. Le requin n'en fit qu'une bouchée, je crois... Le lendemain, Uga-Hoo monta à mon bord, accoutré d'une étrange façon qui le faisait ressembler à un tatou. C'était, paraît-il, le costume de gala des grands prêtres de l'île, des sorciers.

» Il me maudit et me dit, en anglais pidgin, les plus vilaines choses du monde.

» Il tombait mal. Dans ma colère d'avoir raté une si merveilleuse affaire, j'avais bu outre mesure. À un certain moment, Uga-Hoo me cracha au visage. C'était un peu fort ; je saisis la première arme qui se trouva à portée de ma main.

» C'était, par hasard, un de ces terribles coupe-coupe, un genre de machette, tranchant comme un rasoir, dont on se sert pour se frayer une route à travers la broussaille des îles.

» Je le fis tourner en l'air et en frappai Uga-Hoo.

» Euh... ces Ducks sont de tout petits hommes, je viens de le dire, et ils ont une mince taille de danseuse.

» C'est là que je l'atteignis et il fut promptement scindé en deux : le tronc par ici, les jambes par là !

» Nous l'envoyâmes aux requins qui en firent leurs choux gras et nous mîmes aussitôt les voiles, car après tout, ces marmousets étaient vaguement sujets anglais.

— Coupé en deux et dévoré par les requins, dit Jo Gellert, je suppose que ce n'est pas devant lui que tu fuis, Pacôme.

— Si, c'est lui-même, gronda le marin, et son visage se tordit hideusement.

Puis, après avoir vidé coup sur coup deux autres verres de rhum, il continua d'une voix sourde et rauque :

— C'était à Frisco, un soir. J'étais descendu au « Californian » et je faisais un bout de toilette avant de me rendre au restaurant. Voilà que j'entends un drôle de bruit dans la salle de bains : clap... clap !... comme si un gros canard y prenait ses ébats.

» Je vais voir... Ah ! bien, mon sang se tourna en eau : un effroyable petit cul-de-jatte barbotait dans la baignoire dont l'eau était rouge de sang.

» Je reconnus Uga-Hoo, mais tourné à un état d'horreur sans nom, devenu une tripe de musée d'anatomie gardant de vagues formes d'humanité. Seuls, dans sa tête déchiquetée, luisaient d'énormes yeux d'émail blanc et ricanait une bouche de tigre.

» D'une voix atroce, il m'appela par mon nom et puis je sentis sa pourriture... Pouah !

» Je m'enfuis, mais je l'entendis glapir dans son affreux pidgin :

» — Comme moi... Comme moi... Coupé en deux, mangé, pourri !

— Pacôme, intervint Gellert, ce ne fut là en somme qu'une vision, certes bien désagréable.

— Une vision, malheureux ! hurla le marin. Attends donc la suite.

» Nous faisons route vers l'Europe quand, au grand large de l'Atlantique, mes hommes, penauds et mécontents, vinrent me dire que les vergues et les cordages du brick étaient tout poissés de sang et sentaient abominablement mauvais ; ils se refusaient à la manœuvre si cet état de choses persistait ; je dus recourir aux menaces et aux promesses pour éviter une émeute en règle. Mais par deux fois, au clair de lune, je vis la hideuse charogne se prélasser dans la misaine. Elle me regardait de ses yeux blancs et, à travers le rauquement du vent et le ronflement des voiles, me parvint sa sempiternelle rengaine d'horreur :

» — Comme moi... Comme moi... Coupé en deux, mangé, pourri.

— Cela encore pourrait s'expliquer par une vision, un trouble aigu de tes sens, crut devoir dire Gellert.

Passeroux haussa des épaules méprisantes et ne répondit pas.

— C'était à Lisbonne ; l'innommable chose nous avait laissés en paix depuis, et je recommençais à espérer.

» Je revenais d'une petite soirée d'amis quand, au détour d'une rue, dans la clarté d'un lampadaire, je vis le cul-de-jatte installé sur le trottoir.

» Je l'avais à peine entrevu que son odeur épouvantable me parvint et me donna la nausée.

» Je voulus faire demi-tour, mais n'en eus pas le temps ; il me sauta à la figure comme un chat, d'un bond prodigieux.

» Je sentis des ongles aigus déchirer mes joues et mes lèvres, et

d'ignobles liquides s'épandre sur moi.

» Cela a commencé dès le lendemain, hurla Passeroux, j'avais la tête enflée comme une citrouille, d'énormes furoncles soulevaient ma peau, je criais de folle souffrance.

» — C'est le verruga, déclara le médecin de la marine ; et l'on mit mon navire en quarantaine et, moi-même, je fis un atroce séjour dans le quartier des isolés de l'hôpital.

— Et depuis ? demanda anxieusement Gellert.

— Je l'ai revu, de loin, à Nantes, sur le quai, mais il ne s'approcha pas de moi. Quelques jours plus tard, à la maison, je sentis brusquement sa pestilence, mais il ne parut pas. Alors je me suis enfui comme un voleur, espérant qu'ici, dans ce trou perdu, il ne me trouverait pas.

— À te croire, dit lentement Gellert, ce... hum !... cette chose serait... hé ! il m'en coûte de devoir user d'un tel mot : un fantôme !

Passeroux ne répondit pas.

— Je ne crois pas aux fantômes, déclara sentencieusement Jo Gellert ; d'ailleurs, notre religion ne peut admettre pareilles existences.

Passeroux eut alors une parole du plus profond désespoir.

— Et si Dieu se détournait de moi, s'il me vouait d'ores et déjà aux affres de l'enfer ?

Jo Gellert baissa la tête, et il ressentit une grande peur en lui.

*

* *

La petite ville admit la présence de Pacôme Passeroux malgré sa rebutante apparence, le sachant riche.

Il fut reçu chez la tante Mathilde qui se promit mentalement de lui chercher une digne épouse aux yeux fermés à la laideur. Il fit la connaissance du marguillier Plas dont il but le vin, et Catherine, séduite par de fastueux pourboires, oublia les règles du carême pour le régaler de petits plats fins, fort à son goût.

Les semaines passèrent dans une paix parfaite ; le monstrueux petit fantôme semblait ignorer la retraite de sa victime.

Pourtant, par un des premiers jours d'avril, Jo Gellert fit une découverte qui le troubla.

Au fond du jardin se trouvait une petite pièce d'eau au milieu de laquelle une fontaine ubérale trônait sur un socle de rocaille.

En allant jeter un coup d'œil sur les massifs de lilas qui promettaient une précoce floraison, Jo perçut un étrange clapotement.

Toutefois, il ne vit rien d'insolite, à part quelques macules sur la vieille statue aquatique, qui lui parurent des traces de sang coagulé. Il n'en souffla mot à son cousin.

Quelques jours plus tard, en descendant à l'heure du petit

déjeuner, un violent courant d'air le surprit dans l'escalier.

Il trouva Catherine se démenant dans une salle à manger aux portes et fenêtres larges ouvertes, malgré l'âpre vent qui soufflait au-dehors.

— Quelle peste ! cria-t-elle, mécontente. J'ai cru que j'allais m'évanouir en entrant ici.

Jo ne dit rien, mais ses yeux se fixèrent avec horreur sur le napperon blanc d'une desserte, où il venait d'apercevoir une marque nette et singulière entre toutes : celle d'une petite main aux doigts spatules, palmée comme une patte de canard.

Il la fit prestement disparaître avant que la servante ne la vît, mais, histoire de ne pas troubler la quiétude revenue au cœur de Passeroux, il n'en parla pas non plus.

D'ailleurs, le marin ne devait plus perdre la paix, du moins sur cette terre ; la destinée s'en chargea.

C'était en mai ; les premières roses naissaient, et la petite ville, chauffée par une brise du sud, se prit à sourire.

Pacôme Passeroux, qui s'adaptait mieux de jour en jour à ce milieu de puérile vertu, se complaisait aux pâles félicités de la cité paisible. Il prenait plaisir au thé des vieilles pimpesouées, s'intéressait aux œuvres des Dames zélatrices, fumait dans de longues pipes de Gouda, lisait les *sermons* de Gorter et trinquait au cabaret avec les gens du port.

Et, le mois des lilas et des roses venu, il aurait volontiers emboîté, avec la jeunesse, le cantique : *C'est le mois de Marie, c'est le mois le plus beau !...*

Jo Gellert s'était attaché, plus qu'il n'aurait pu l'imaginer, à cet homme pourchassé par l'épouvante, au point de ne plus voir sa laideur. Un matin, tout à la jeune ardeur du soleil et à la folle joie des hirondelles, il invita son cousin à délaissier ses sévères bouquins pour une promenade dans les champs.

— Deux lieues à travers une lande fleurie comme une mariée, avec une excellente petite hostellerie au bout, proposa-t-il.

Le ciel avait des transparences d'aventurine ; l'archet des abeilles vibrail dans l'air tiède ; loin, au fond de l'horizon, chantait la basse grave de la mer.

— Tout le bonheur est dans la paix, dit Gellert qui se souvenait vaguement d'avoir lu cet aphorisme sucré.

— C'est vrai, répondit gravement Passeroux, et je suis bien peiné de ne l'avoir compris que si tard.

Ils évitaient, comme toujours, de parler de l'atroce aventure.

Ils longeaient le chemin de fer à voie unique joignant deux médiocres cités portuaires et desservi par un petit tortillard aux allures de jouet mécanique.

Ni Gellert ni Passeroux ne virent s'approcher le train qui, d'ailleurs, circulait dans une tranchée sur la plus grande partie de son trajet. Tout à coup, Jo poussa un cri d'alarme.

— Attention, Pacôme... Attention !

Le convoi arrivait sur eux, lancé à une vitesse inaccoutumée, crachant vapeur, fumée et escarbilles brûlantes.

— Attention !

L'avertissement avait été donné à temps, et Passeroux aurait pu se mettre encore à l'abri. Il ne le fit pas.

Gellert le vit, debout entre les rails, les bras levés au ciel, le visage tendu vers la masse grondante qui faisait trembler le sol. Il vit le geste désespéré du mécanicien penché sur la rambarde et lançant des cris inaudibles, mais il vit également quelque chose d'informe et pourtant d'affreusement humain, tenant à pleins bras la cheminée en tromblon de la locomotive.

Des freins rugirent, la vapeur renversée siffla éperdument ; des hommes en cotte bleue couraient le long de la voie, et Gellert entendit clamer des voix horrifiées :

— Pour l'amour de Dieu, qu'on le couvre... Il a été coupé en deux !

Le tronc par-ci, les jambes par-là, telle fut la dernière image que Gellert conserva de son cousin.

On transporta le cadavre dans une hutte de berger de la lande ; à la fin de la journée, il était dans un état de décomposition tel et répandait une si terrible odeur, qu'il fallut le couvrir de chaux vive.

*

* *

Jo Gellert fut bien étonné quand il apprit, quelque temps après l'inhumation, que Pacôme Passe-roux l'avait institué son légataire universel. Son chagrin, qui était réel, n'en fut pas amoindri, au contraire, car il s'y ajouta une gratitude émue.

Après la lecture du testament, il lui fallut des heures pour se remettre, tant l'héritage était énorme, et longtemps encore, l'énoncé des chiffres fabuleux battait la chamade à ses oreilles incrédules.

— Des millions... Encore des millions.

Le temps passa. Gellert ne changea rien à son ordinaire train de vie. Sa nouvelle fortune l'effrayait quelque peu, et il craignait pour la belle paix de son âme, que rien ne troublait naguère.

La reconnaissance aidant, il avait voué une sorte de culte au généreux défunt, gardant pieusement ses livres préférés, enfermant ses pipes dans une petite armoire vitrée qu'il aurait volontiers fleurie comme une tombe.

Une année s'était écoulée.

Le dimanche de la Quadragèsime, sa première pensée, à son réveil, fut pour Passeroux.

« Il y a un an qu'il vint me demander asile », se dit-il en essuyant une larme furtive.

Il poussa le respect du souvenir jusqu'à commander à Catherine la même ordonnance de la journée que l'an dernier : même dîner composé d'un lapin sauté et d'un soufflé au citron, même souper avec son pâté d'anguilles et sa petite volaille bien tendre.

Mentalement, il enregistra les similitudes des deux journées : le goût du vin parcimonieux du marguillier Plas, et celui des brioches sèches qu'on lui servit au thé de quatre heures, les quinze sous qu'il gagna de nouveau au whist de tante Mathilde et la consommation effrénée que la dame Corneéis fit de gimblette à l'anis et d'eau de noix.

Le soir venu, il s'installa devant la lampe à double mèche et alluma une pipe chevelue de tabac de Hollande.

— C'était un soir identique à celui-ci, murmura-t-il ; je crois bien qu'un peu de pluie griffait la fenêtre. À cette heure, le carillon sonna...

Il sonna. Il sonna comme une volée de bronze, brassant l'air alourdi de ténèbres de la vieille maison.

Jo Gellert se leva avec un cri de terreur... S'il allait paraître tout à coup dans la clarté de la lampe, *lui*, le cousin Passeroux, avec son hideux visage, pour lui demander du rhum et raconter une incroyable histoire ?

Mais ce fut le vieux Barnabé qui entra, très en colère.

— Excusez-moi, maître. Ce sont certainement de méchants garnements qui s'amusent à tirer les sonnettes. Je m'en plaindrai auprès de M. le maire. C'est intolérable.

Jo Gellert respira et intercéda généreusement pour les méchants garçons.

— Bah ! ils sont jeunes et ne font pas grand mal, en somme.

Un gros poids venait de tomber de son cœur, et comme s'il voulait consacrer cette heureuse détente, il ouvrit la cave à liqueurs, s'empara d'un carafon et se versa un plein verre.

C'était du rhum.

Il n'en buvait jamais et ce nouveau fait similaire le troubla quelque peu. Néanmoins, et sans doute le souvenir de Passeroux aidant, il vida le verre, trouva un goût plaisant à la liqueur et en reprit.

Mal accoutumé aux puissants alcools, il sentit un léger vertige lui monter au cerveau. Il laissa éteindre sa pipe et, s'enfonçant davantage dans le profond fauteuil de velours, s'endormit.

Sommeil léger, car ce fut un faible bruit qui l'en tira, celui des feuilles froissées d'un livre.

Jo lisait peu et rarement les tomes quittaient sa bibliothèque ; or – et il n'en crut guère ses yeux – sur la table nette, où ne se trouvaient précédemment que, la lampe et le cendrier, un livre ouvert était posé.

Gellert le reconnut aussitôt ; c'étaient les *Sermons* de Gorter.

— Impossible ! murmura-t-il, et il se crut encore aux lisières du sommeil ; mais une surprise tout aussi inquiétante se greffa aussitôt sur la première.

Sa pipe était éteinte ; pourtant, de fines volutes de fumée bleue évoluaient autour de la lampe.

— Impossible ! répéta-t-il, et il ajouta : Je ne fume pas et ma pipe est froide.

À ce moment, ses yeux tombèrent sur la petite armoire vitrée, et il reçut comme un choc au cœur : elle était ouverte.

Machinalement, il compta les pipes de terre blanche ; il y en avait six... L'une d'elles manquait.

Devant lui, de l'autre côté de la table, se trouvait le fauteuil que le cousin Pacôme occupait tous les soirs, et qu'il avait défendu d'enlever.

D'abord, parce que la lampe laissait le fauteuil dans la pénombre, il crut y voir une forme blottie ; mais il n'en était rien, Dieu merci.

« Cela m'apprendra à boire du rhum », se dit-il enfin.

Ce fut une dernière parole rassurante, mais combien vaine.

Une effroyable pestilence venait à lui du fond de la salle, un atroce mascaret de pourriture qui épaississait l'air, devenu irrespirable, et bourrait sa gorge de poison.

Il eut la force de se lever, de courir vers l'escalier en retenant son souffle comme un plongeur, de gagner sa chambre en courant et de s'y enfermer à triple tour.

Puis, haletant, il écouta.

D'abord le silence régna, énorme, dans la maison endormie ; puis un bruit naquit, lointain, d'indiscernable nature.

Il prit du temps à devenir plus distinct, mais ensuite se précisa. C'était, le long des marches, la montée pénible d'une chose flasque, avançant par chocs mous, comme si une monstrueuse éponge s'était mise à vivre et à marcher.

Elle heurta avec un bruit écoeurant la porte close et, soudain, un filet d'air puant siffla par le trou de la serrure et devint voix :

— Comme moi... Coupé en deux... Mangé... Pourri.

Ah ! cette voix !

Jo Gellert eût donné sa vie pour l'entendre glapir en un sabir des îles, mais non... Ah ! mon Dieu ! Non !...

C'était la voix de Pacôme Passeroux.

*

* *

Le lendemain, dès potron-minet, Barnabé vint le réveiller.

— Maître, regardez donc ce que je viens de trouver sur le seuil de la porte. Nous supposons, Catherine et moi, que ce pourrait être le tireur de sonnette d'hier qui les aurait déposées là, mais il faisait trop

sombre pour le voir.

C'étaient trois grosses noix de coco, remplies jusqu'aux bords d'énormes perles.

*

* *

Le mal qui devait emporter Jo Gellert se déclara sans symptômes avant-coureurs. Il s'éveilla, par un matin du mois de mai, le visage soulevé de cloques qui, même avant l'arrivée du médecin, se mirent à suppurer. Une heure plus tard, il baignait littéralement dans le pus et dans la sanie. À la fin de la première semaine, une oreille tomba et son crâne dénudé se tavela de brun et de pourpre.

Il était hideux à voir, et même ses fidèles domestiques ne purent l'approcher à cause de l'affreuse odeur qui se dégageait de son corps. Les spécialistes de Leyde et d'Amsterdam, après avoir quitté le rebutant chevet, se réunirent en consultation.

— Avez-vous remarqué l'étrange déformation des mains ? Avez-vous vu les membranes qui lui poussent entre les doigts, que l'on dirait palmés comme des pattes de canard ?

— Et que penser de la singulière coloration café au lait que prend la peau ? Ma parole, on dirait un métis ou un Malais !

Tante Mathilde, qui eut le courage d'aller voir son neveu, s'écria :

— Mais ce n'est pas lui ! C'est un nègre !

Il mourut au bout de trois semaines et, aux dires des médecins, pourri comme un cadavre ayant plusieurs mois de tombe. Quand on le souleva pour le mettre en bière, le corps se scinda en deux à la hauteur des reins.

RUES

Je ne suis pas superstitieux ; néanmoins, je n'ose nier la valeur des pressentiments et, quand ils ne viennent pas, je les crée moi-même.

Heinrich ZSCHOKKE.

(Die Nacht in Brczwezmisl.)

(Document)

Il est des rues où je ne puis passer sans frémir.

Pourtant rien dans leur aspect ne choque, ni n'effraye ; elles sont quelconques, sans visage, et même parfois attrayantes.

Vous pourriez croire que des malheurs ou des crimes anciens y ont laissé leur relent et influencé mes nerfs, puisque chaque maison, chaque rue « possède son squelette », comme l'a dit Dickens. Il n'en est rien ; la raison doit se situer au-delà des souvenirs et des faits, se passer de notre humaine horreur des larmes et du sang répandus.

Je ne ressentirais, à cause de mes réactions nerveuses, qu'une curiosité de lecteur de faits divers, en passant par la rue de l'Arbre-Bénit, à Ixelles, où un policier félon assassina une vieille rentière ; que répulsion, en m'arrêtant aux confins du terrain vague qu'ensanglanta Tropmann ; qu'un peu d'horreur à reculons en visitant les impasses de Whitechapel, où Jack-the-Ripper saigna ses victimes.

Mais je sais des rues où jamais rien ne se passa de pareil, qui jamais ne se sont départies de calme et de vertu, et qui ont pour moi le visage vert de la peur.

Mes nerfs n'y sont pour rien ; c'est mon subconscient qui est entré en jeu ; c'est l'autre plan, le terrible plan hypergéométrique, quadri-dimensionnel, qui est en cause.

C'est ce que j'appellerai le potentiel de la rue qui, en partie, crée mon épouvante. Enfant, je suppliais mes parents de ne pas me faire passer, au cours de nos promenades, par une certaine rue, proche de la cathédrale Saint-Bavon de Gand.

Une petite rue provinciale aux maisons basses et paisibles, sentant l'encens et les aigres parfums des pieux carêmes.

Mes parents haussaient les épaules et, comme ils n'encourageaient guère mes caprices, me giflaient et me faisaient marcher devant eux par la rue abhorrée. J'en étais littéralement malade.

Plus tard, cette crainte se dissipa ; mais néanmoins j'évitais la rue. Un jour, j'avais quelque vingt ans à cette époque, entre chien et loup, en longeant le vieux séminaire, une furieuse averse me surprit. C'était, je crois, par une soirée de fête et j'avais hâte de rentrer chez moi, où bien des plaisirs m'attendaient. Je pris au plus court : par ladite rue.

Or, voici qu'une des petites maisons bourgeoises avait été transformée en une pâtisserie de bonne mine. Ah ! quel amour d'officine sucrée !

Un lustre à pendeloques de cristal jetait l'arc-en-ciel par poignées sur un comptoir blanc où trônaient les vastes pièces montées d'antan, aux remblais de nougat brun. Sur les étagères s'alignaient les théories des bocaux en casque à mèche, bourrés de croquignoles, de darioles au beurre, de meringues amandines. Une pyramide de petits fours au massepain m'attira. Je poussai la porte et un carillon japonais aux notes sautillantes annonça le client. Personne ne vint.

J'appelai : « Quelqu'un ? » Mais mon appel resta sans réponse.

Une draperie de peluche grenat séparait le magasin de l'arrière-boutique. Je la soulevai et découvris un petit salon de consommation très coquet, un véritable nid de blancheurs irisées. La fenêtre était obturée par de beaux vitraux de couleur ; ils étaient éclairés de derrière par le reflet de ce que je crus être un grand feu fort agité.

Je lançai un deuxième et vain appel.

Une porte latérale devait donner sur un couloir intérieur : elle était fermée et je ne pus l'ouvrir.

Au-dehors la pluie faisait toujours rage et l'obscurité s'épaississait. Je pris une soudaine résolution devant tant d'indifférence.

Je raflai la pyramide et en bourrai deux grands sacs de papier, en disant : « Je reviendrai payer cela demain. »

Les petits fours furent déclarés excellents ; tous ceux qui en goûtèrent durent avouer n'en avoir jamais mangé de meilleurs, et c'était vrai.

Je ne retournai pas le lendemain à la pâtisserie, mais quelques jours plus tard.

Elle n'y était pas ou plus, mais je me trouvai devant la petite maison bourgeoise que j'y avais toujours vue !

J'allai aux informations chez un coiffeur voisin.

— Une pâtisserie ? Il n'y en a jamais eu, s'écria le brave homme, et il y a plus de vingt ans que je suis établi ici.

Or, un triple témoignage prouve que je n'ai pas été victime d'une vision : au moment où l'averse me surprit sur le parvis de l'église Saint-Bavon, j'étais en compagnie de mon compagnon d'études Félix Windey et, en sortant de la rue, à l'angle de la rue du Miroir, je me heurtai à ma voisine, Mme Boone qui me dit :

— Vos sacs de papier vont se mouiller et crever. Donnez, je les

mettrai dans mon cabas.

Ce qu'elle fit, et nous fîmes également route ensemble.

Et les petits fours, nous les avons mangés et nous avons été huit ou dix à les trouver délicieux !

*

* *

Au temps où j'étais à bord du *Fulmar*, je fis la connaissance d'un marchand de fruits de Goole, un certain M. Fetter.

C'était un gros garçon jovial qui n'avait rien de l'Anglais tel que le voit la tradition.

Quand je lui demandai s'il connaissait une *haunted house* en Angleterre, il comprit à peine ce que je voulais dire.

Mais, en réfléchissant, il finit par déclarer :

— À tout prendre, ce qui arriva à John Beetle, de Bermondsey, est peut-être quelque chose d'approchant.

— Qui est-ce M. Beetle ?

— Un pensionnaire de ma mère, du temps où elle tenait une *family house* dans Long Lane. Un garçon sérieux, j'ose le dire, qui était dans les assurances maritimes, même que je traite encore avec lui.

John Beetle, qui allait se marier, avait loué un appartement dans Tanner Street. Quand celui-ci fut meublé, quelques jours avant le mariage, John s'y fixa. La maison où se trouvait son appartement avait une sortie par-derrière, dans la ruelle où donnaient de vieilles remises désaffectées. L'une d'elles, pourtant, lui sembla encore d'apparence convenable. Il en fit part à son futur beau-père, un maraîcher qui cherchait précisément dans le voisinage un endroit où remiser sa voiture et son cheval.

Beetle s'en alla frapper à la porte de ladite remise et après une longue attente, on vint lui ouvrir.

Brr... Mon John faillit tomber à la renverse en se trouvant devant un gaillard haut de six pieds, d'une laideur effroyable, un véritable gorille ! Il surmonta toutefois son dégoût et parvint à s'entendre avec l'affreux bonhomme qui accepta deux shillings d'arrhes, et lui remit une clef qui pesait plus d'une demi-livre.

Or, jugez de l'effarement de Beetle quand il revint le lendemain dans la ruelle et ne trouva ni remises, ni portes, mais un grand mur nu. Il s'en ouvrit à sa propriétaire qui, le croyant ivre sans doute, le regarda avec méfiance et lui répondit sans aménité :

— Il n'y a pas de remises dans la ruelle, et je crois bien qu'il n'y en eut jamais ; j'ai vieilli dans le quartier et je crois le savoir !

Mais Beetle possède toujours la clef !

*

* *

Voici quelques exemples de rues ayant exercé sur d'aucuns une

maléfique influence.

En 1863, un certain M. Jonas Pritchard, professeur de danse et de maintien, ne pouvait passer par une rue de Hambury, je crois que c'était Booth Street, sans s'évanouir. En général c'était devant l'échoppe d'un cordier ou devant la maison voisine, mais surtout devant la première.

Son médecin l'accompagnant un jour sur ses instances, celui-ci dut constater que son client s'affaissait soudain, que son pouls ralentissait d'une manière inquiétante et qu'il donnait tous les signes d'un homme succombant à une trop vive émotion. Il lui défendit de passer encore par la rue, tout en avouant ignorer les raisons de l'étrange malaise de son patient.

Et voici où intervient ce que j'ai nommé « le potentiel de certaines rues ». Cinq ans plus tard, un des élèves préférés du professeur Pritchard, convaincu d'homicide, fut condamné à mort et pendu.

Or, c'était le cordier, devant la maison duquel Pritchard tombait en pâmoison, qui avait livré la corde qui servit au supplice du condamné. En général, pourtant, ces rues mystérieuses ne livrent pas aussi facilement leur mystère.

*

* *

Le cas relaté, sans profonds commentaires, par le Dr Dupasquier, est du domaine du subconscient, mais de quelle complexe manière !

De passage à Angers, en l'année 1855, il fut appelé auprès d'un garçonnet de six ans dont la santé alarmait vivement les parents.

L'apparition de la gibbosité chez le jeune patient ne laissa aucun doute au médecin qui détecta un mal de Pott, négligé à sa première période. L'enfant était irrémédiablement perdu.

Apitoyé et surtout fortement attiré par la précoce intelligence du gamin, Dupasquier prolongea son séjour à Angers et soumit le petit malade à une attentive observation.

Il constata chez lui un amour immodéré des images, surtout de celles en taille douce, aux tons pénombreux, et c'est alors qu'il fit une étrange découverte.

Toutes les images étaient les bienvenues à son jeune ami, à l'exception d'une très ordinaire illustration de magazine représentant la rue Pirouette, à Paris.

Je crois que cette sombre et étroite ruelle du quartier des Halles n'existe plus aujourd'hui. Dans son curieux petit livre publié en 1727, *Séjour à Paris*, Nemetz en parle en ces termes : « En sortant, le soir, on doit toujours faire marcher devant soi un valet, le flambeau à la main », et il conseille même au voyageur d'observer une grande prudence en y circulant pendant le jour.

Interrogé par le docteur sur les causes de sa répulsion, l'enfant, en

donnant des signes de grande crainte, déclara :

— Une très vilaine chose court dans cette rue.

Dupasquier ne vit rien et l'avoua.

— Oh ! si, répliqua le gamin. La voilà qui entre dans cette maison.

— Bon, puisque je ne la vois pas, il faut me dire comment elle est.

— Elle a une vilaine tête toute blanche avec des trous noirs à la place des yeux, de longues dents et des mains comme des râteaux.

Le docteur frissonna ; sans aucun doute l'enfant n'avait jamais vu de squelette, ni même en image, mais il venait d'en donner la description. L'enfant mourut trois ou quatre ans plus tard, malgré les soins dévoués du Dr Dupasquier et de ses confrères.

Le médecin resta en relations avec les parents qui, en 1862, furent consolés de la lugubre perte par la naissance d'un beau et solide garçon.

Le médecin a raconté que, jouant, plus tard, avec les images de son frère défunt, le nouveau venu ne manifesta aucune émotion devant la sombre gravure.

À vingt ans, le jeune homme s'établit à Paris comme voyageur de commerce et fut reçu chez les Dupasquier comme un enfant de la maison.

En 1885 ou 1886, quand on ouvrit la rue Rambuteau, une partie de la rue Pirouette fut démolie. Un jour qu'il passait par le quartier des Halles, le jeune voyageur de commerce s'engagea sur les chantiers de démolitions, au mépris de la défense de circuler, bien visiblement affichée.

Un moellon, se détachant des hauteurs d'une branlante façade, l'atteignit à la tête et l'étendit raide mort.

Et le Dr Dupasquier de conclure :

« Des années avant la naissance de son frère qu'il ne connut jamais, mon petit malade avait été saisi d'une grande terreur à la vue de l'endroit où son cadet devait trouver la mort, trente ans plus tard. Immédiatement, l'idée du pressentiment s'impose à l'esprit ; le mot me semble vague et impropre, mais je n'en trouve pas d'autre.

« Je n'oserais nier que des forces inconnues y entrèrent en jeu, mais qui les découvrira, qui les connaîtra jamais ? »

Nous remplacerons « pressentiment » par « action du subconscient dans l'espace et dans le temps ». Sommes-nous plus avancés ?

Si, dans les lignes qui vont suivre, j'observe une certaine discrétion quant au nom de la ville où se situèrent les événements et à celui de l'intéressé, c'est qu'il est possible que ce dernier soit encore en vie. Je ne les désignerai que par des initiales, quelconques d'ailleurs.

Mon défunt ami Freyman, au sortir de l'Université, habita pendant quelques années la petite ville de N... dans la partie flamande de la Belgique.

Au café, unique distraction de ce coin de province, il fit la connaissance d'un certain M. B..., homme d'excellente culture et de bonne compagnie.

B... habitait une rue proche des remparts, à dix minutes de marche du café, où il venait, trois fois par semaine, retrouver ses amis.

Or, Freyman avait remarqué qu'à dix heures trente, B... se levait, parfois au milieu d'une partie de cartes ou d'échecs, réglait rapidement sa dépense et s'éloignait à vive allure.

L'homme était célibataire, et aucune obligation conjugale ne pouvait justifier une aussi rigoureuse exactitude.

Les autres habitués du café, gens assez frustrés, n'y prêtaient pas grande attention et respectaient sans idée de recherche cette vespérale habitude.

Il n'en était pas de même de Freyman, docteur en sciences physiques et mathématiques, à l'esprit porté aux hypothèses et aux déductions. Ce fut de fil en aiguille qu'il découvrit l'hallucinante raison : une fois passé onze heures, B... ne retrouvait pas sa rue.

B... mit bien du temps avant de passer aux confidences ; encore ces dernières furent-elles lourdes de réticences, et très longtemps il déploya des ruses de Peau-Rouge pour empêcher Freyman de l'accompagner à sa sortie du café ; il paraît même qu'il y mit de la méchante humeur. Mais, un soir, mon ami réussit à convaincre B... de se laisser soumettre à une expérience.

Ils déambulèrent par les rues silencieuses de la ville, jusqu'au moment où le beffroi sonna onze heures.

— Et maintenant, vous allez voir ! dit B... presque avec désespoir.

Dix minutes plus tard, ils se trouvaient devant la rue des Remparts.

— Nous y sommes, dit Freyman.

Il entendit un gémissement et vit B... livide, immobile, figé comme une statue.

— N'insistez pas. Je ne puis plus avancer ! Je suis comme devant un mur !

À sa vaste stupeur, disons même à son effroi, Freyman s'aperçut que B... disait la vérité.

En vain, mon ami, un robuste gaillard s'il en fut, essaya de l'attirer dans la rue : il aurait tout aussi bien pu tenter de faire bouger une tour de cathédrale !

— Un mur... un mur, vous dis-je, sanglotait B... Je m'écraserais contre lui si je tentais de faire un pas de plus !

Et Freyman répétait en racontant la chose :

— Il pesait dix mille... cent mille kilos à ce moment, telle était mon impression !

Pour B... entre onze heures du soir et l'aube, la rue des Remparts s'enfonçait dans un espace hyper-géométrique, quadri-dimensionnel,

dont l'accès lui était sévèrement interdit.

Il est vrai que les médecins, qui sont généralement de mauvais mathématiciens, se contenteraient, en matière d'explication, d'invoquer un phénomène inhabituel de névrose.

*

* *

Les rues où je sens passer le souffle mystérieux de l'inconnu sont, Dieu en soit loué, rares, bien rares, mais elles sont. Je serai, peut-être, depuis longtemps retourné à la poussière, quand soudain leur malice éclatera au grand jour.

Il se peut même que le pic et la pioche les aient couchées par terre et que d'autres soient nées à leur place, mais « dans l'espace et dans le temps », ce n'est là qu'un fait négligeable. Il vous suffira d'être un familier du calcul intégral pour le comprendre.

Car c'est dans cet espace riche d'une dimension inconnue, mais néanmoins entrevu par notre intelligence, que se situe *la peur*, cette formidable gardienne que s'est attachée l'Être Immense et dont, par humaine sottise, nous voulons nier l'essence tutélaire.

APRÈS

- *Monsieur l'abbé, vous ne croyez pas aux fantômes ?*
— *L'Église nous met en garde contre la superstition.*
— *Nie-t-elle les fantômes ?*
— *Non. Mais elle est prudente et ne peut admettre les manifestations de l'Au-delà, de quelque nature qu'elles soient, qu'après examen sévère.*

*

* *

Il y a des fantômes qui appartiennent à l'Histoire.

Celui, entre tous terrible, qui apparut à Jules César ; celui, grave et beau, qui laissa voir à George Washington une réconfortante échappée sur l'avenir.

Les annales de la Tour de Londres relatent froidement l'apparition des spectres d'Anne Boleyn et du comte d'Essex, et il existe de troublants témoignages sur celle de Marie-Antoinette à Trianon.

L'on ne peut, sans sentir le souffle de l'épouvante passer sur tout son être, songer à l'affreuse garde spectrale que les ombres sanglantes des Greasers gantois montèrent autour du lit de mort de l'empereur Charles Quint, au monastère de Yuste.

Goethe vit un fantôme surgir devant lui sur la route de Weimar, et n'en ressentit aucun effroi ; quant aux terrifiantes apparitions qui peuplèrent les derniers jours d'Hoffmann, elles sont probablement du domaine de la pathologie.

Poe vit-il le sinistre corbeau, jetant au vent du désespoir son impitoyable Never more ? Ses familiers l'affirmèrent ; ses biographes l'ont nié.

Il n'y a pas mal de gens de par le monde qui, en certains moments de leur existence, se sont trouvés face à face avec les ombres blanches du monde inconnu, mais qui se sont tus, de peur du ridicule.

D'autres ont ignoré la nature de ces rencontres insolites et n'ont jamais su qu'un fantôme croisa leur route terrestre.

Car le fantôme se passe du suaire blanc, des chaînes et des coups de cloche de minuit que lui prête la tradition.

L'épagneul fantôme, le spectral puma des Rockies, la crépusculaire baleine qu'une flottille pourchassa pendant des mois, ne sont pas du domaine de la fiction et démontrent que l'Au-delà n'a pas uniquement adopté la forme humaine dans ses manifestations.

... Et le fantôme, envoyé de l'Être voilé, viendrait à nous pour consacrer un souvenir que cette Intelligence désire garder vivant au cœur des hommes.

SAINT-JUDAS-DE-LA-NUIT

Roman

EN MATIERE DE DÉDICACE

J'étais en train de dédier l'histoire de Saint-Judas-de-la-Nuit à mon grand ami Henri Vernes, quand il arrêta ma plume pour dire :

— Jean Ray, tu as, dit-on, remplacé ton imagination par une sorte de super-logique dont justement les mathématiciens, tes confrères, affirment qu'elle n'est pas loin de l'imagination... Qu'importe, d'ailleurs !... Mais l'histoire de Saint-Judas-de-la-Nuit me semble parsemée de réalités aussi nombreuses que déroutantes. Ajoute à ce sujet deux ou trois mots à ton affectueuse dédicace.

Et Jean Ray de répondre :

— Le grimoire Stein existe, mais une garde autant religieuse que séculière le soustrait aux vaines curiosités.

« Judas Stein von Ziegenfelzen n'est pas un magicien ou un sorcier imaginaire. Il est l'auteur, du moins en grande partie, du grimoire qui porte son nom. Poritzky, l'auteur des célèbres *Gespensstergeschichte*, le cite souvent.

« L'enfer (le mal nommé) possède ses élus ou ses saints, bien qu'ils soient rares, comme le font supposer les paroles du docteur séraphique.

« La célèbre chasse de saint Sébald, à Nuremberg, se trouve souvent citée parmi les sortilèges des siècles passés.

« Le « Signe » du jeune Huguenin est pareil aux nombreux stigmates paraissant sur le front des « possédés », mais également des « initiés ». Dans ce cas, ils conféreraient à ces derniers des pouvoirs temporaires, étranges mais surtout redoutables. »

C'est donc à Henri Vernes que j'offre cette histoire, pleine d'une terrible lumière, en gage de mon indestructible amitié.

JEAN RAY.

AVERTISSEMENT

Il est des histoires habillées de fiction qui ont dû s'en dépouiller à mesure qu'elles furent contées, quitte à atteindre alors une déconcertante réalité.

Celles qui ont fait une place, même passagère, au fameux grimoire Stein, sont entrées d'elles-mêmes dans la ronde infernale.

Il est à peu près certain que ce formulaire maudit est conservé dans la bibliothèque Bodley, à Oxford.

Mais il ne se trouve, en Angleterre, savant, bibliophile ou haute personnalité universitaire pour l'affirmer ; au contraire, ils vont jusqu'à nier son existence.

Il en va autrement en France, en Allemagne et dans les Pays-Bas voisins de la mer.

On sait pourtant, par des indiscretions, qu'il fut volé deux ou trois fois au cours des derniers siècles, entre autres par un imbécile qui, après l'avoir employé à de mauvaises fins, ne sut vraiment plus qu'en faire².

Mais, après chacune de ces malhonnêtes éclipses, le grimoire se retrouva à sa place dans son safe de la bibliothèque Bodley. Comment se firent ces mystérieuses réintégrations ?... Après tout, un grimoire, œuvre de magie noire, enclôt d'autres pouvoirs que ceux attribués aux lingots d'or et aux gemmes précieuses.

Ceci serait déjà une raison d'être de cet avertissement au lecteur, mais la marche des événements s'épanouit sur un plan plus avancé, et il ne nous vient pas à l'esprit de faire du document et rien que du document.

Le grimoire Stein daterait du début du XV^e siècle – attirons l'attention sur le doute qui dort dans ces mots, un doute qui s'attache même à l'époque où l'auteur de ces sombres parchemins aurait vécu.

Jude Stein von Ziegenfelzen, leur auteur présumé, ne serait jamais, selon le pape Saint Pie V, qu'un « intermédiaire, un valet, ou un mercenaire ».

Mais on se demande de qui ?

Sa Sainteté n'en avait pas dit davantage lors de la Réforme de l'ordre des Citeaux, au XVI^e siècle, où il accusa le grimoire d'être « une menace noire qui resterait, pendant des siècles encore, suspendue sur la tête des hommes ».

Jude Stein von Ziegenfelzen, originaire du Palatinat, ne semble pas avoir été pris au sérieux par les docteurs ès sciences occultes de son temps, bien qu'il se prétendît la réincarnation de saint Jude, donc cousin de Jésus.

Dans les procès de sorcellerie, nombreux à cette époque, son nom ne figure qu'une seule fois, juste aux moments où les autorités ecclésiastiques

se préparaient à passer leur pouvoir répressif à la juridiction laïque :

« En certains jours son front était marqué d'un signe diabolique, lui donnant vastes et horribles pouvoirs. »

Mais il disparut avant qu'un procès pût avoir lieu, « et une partie de son œuvre avec lui, tandis que le restant, en feuilles de parchemin de belle et rare qualité, fut remis à... .. » Le nom a été gratté, avec tant de volonté à le faire disparaître, que le parchemin est troué à cet endroit.

D'ailleurs, pour l'intelligence dans la suite de ce récit, il faut attirer l'attention sur quelques lignes hâtivement notées par un de ses principaux personnages, en religion le Père Tranquillin, sur un parchemin qu'il a pu détenir pendant quelques minutes et qui, n'en doutons pas, était le célèbre grimoire Stein :

« ... On y voit l'image illuminée d'un trésor d'or et d'argent, glissant du Levant au Couchant sur d'énormes escargots brillants comme le feu, et chargé de figures d'enfants entourés de chiens sauvages et tourmentant des insectes ailés et rampants. Et les statues des douze apôtres aux visages rêveurs ou menaçants.

« Il s'en dégage plus de terreur que de piété, car il est certain que des forces impures ont inspiré les figures faites à l'image de la vie... »

Or, ceci ne semble-t-il pas correspondre avec la description de la célèbre châsse de saint Sébald, conservée dans l'église de ce nom à Nuremberg, et œuvre d'une famille de sculpteurs, ciseleurs et fondeurs nurembergeois : Pierre Vischer, dit l'Ancien (1455-1529), et de ses fils Hermann, Hans et Pierre, dit le Jeune ?

Description qu'on peut trouver – du moins en partie – dans une vague et incomplète étude de la vie de Charles Quint par Hurtado de Mendoza, dans des ouvrages de l'époque et, dans la première moitié du XIX^e siècle, dans l'Art de la Vieille Allemagne, de la main d'un savant français, J.B. Fortoul. Et, surtout, comparons :

« La châsse de saint Sébald à Nuremberg, dite « Monument Saint-Sébald » est placée au milieu du chœur de la petite église qui porte son nom. Elle est toute couverte de lames d'or et d'argent. Sa base est soutenue par d'énormes escargots et chargée de figures d'enfants qui jouent avec des insectes et s'entourent de chiens.

« Mais les douze statues d'apôtres, qui sont adossées aux colonnes, à l'entablement de la châsse, sont figures effrayées ou menaçantes, probablement parce que les candélabres sont soutenus, aux quatre angles, par des figures nues de sirènes, aux formes allongées et fuyantes, évoquant des pensées de tentation... »

I

MISE EN PLACE SUR L'ECHIQUIER

Nous avons, sur le rivage de l'inconnu, trouvé l'empreinte d'un pied étrange. Nous avons, à ce sujet, édifié de savantes théories. Enfin, nous avons réussi à reconstituer la créature qui a laissé cette empreinte ; et voilà que nous reconnaissons que c'est l'empreinte de notre propre pied !

J. A. EDDINGTON.

J'offre ce livre à ceux qui ont mis leur foi dans les rêves comme dans les seules réalités.

Edgar Allan POE.

DESBROCHES (examinant la campagne avec ses lunettes). – Eh ! mais, autant que je puis en juger avec ma vue courte, voilà un assez joli endroit.

DELLILE. – Ne te l'avais-je pas dit ? Regarde cette petite ville située à mi-côte...

DESBROCHES. – On la dirait peinte sur le penchant de la colline.

DELLILE. – Et cette rivière qui baigne ses murs !

DESBROCHES. – Et qui coule ensuite dans cette belle prairie.

« La petite ville », aimait répéter Mgr Ducroire. Il est heureux que Benoît Picard, l'auteur de cette comédie pleine de charmante gaieté, ait échappé aux horreurs de l'an Quatre-vingt-treize, sinon cette œuvrette n'aurait pas été écrite. Et c'est ainsi que la ville m'est apparue quand je la vis, la première fois, du haut de cette colline. Depuis... »

Ce souvenir s'achevait à chaque fois en un soupir.

Depuis, la petite ville avait perdu de son charme ; la colline n'était plus qu'une affreuse butte en proie aux avoines folles ; et le palais épiscopal, où Mgr Ducroire achevait sa sainte carrière, finissait la sienne en une ruine mangée par toutes les pluies et les vents de l'espace.

Bien avant que le bon Benoît Picard eût décrit sa douce vision, la petite ville s'appelait La-Roche-sur-Orgette, en raison d'un pan de rocher et du nom de la rivière caressant ses remparts. Elle était devenue plus tard La-Ruche-sur-Orgette, à cause d'un fragment de blason ornant le coin d'une de ses portes, et où un archéologue local

avait cru découvrir une ruche entourée d'un essaim de mouches à miel. C'était d'ailleurs sans importance ; Mgr Ducroire continuait à l'appeler « la-petite-ville » et, le plus souvent « ma-petite-ville », au mépris de quelques vilains noms qu'elle devait à ses habitants.

L'abbé Capade, le secrétaire de Monseigneur, la nommait pour sa part « nichet du diable », sans qu'on pût savoir pourquoi.

Un nichet est un œuf factice que l'on met dans un nid pour que les poules y aillent pondre. Alors ?...

Il y avait bien des choses auxquelles l'abbé Capade aurait pu fournir de rationnelles explications, mais il se taisait à ce sujet. Personne d'ailleurs ne lui en demandait.

Ce jour de fin mars, donc jour printanier, une pluie mêlée de petits grêlons battait les vitres, et un vent aux sautes capricieuses apportait de brusques vagues de froid.

— C'est un vent mauvais, dit l'abbé Capade. Nos amis des Six-Tourelles le nomment « goule de mer » et ce n'est pas mal trouvé.

— Ah ! les Six-Tourelles... murmura Mgr Ducroire.

Ils se tenaient dans la sombre mais chaude cuisine du palais, car on gelait dans les autres pièces du vaste bâtiment, et l'heure du dîner était proche.

Frère Adelin, le cuisinier, activait le feu à grands coups de tisonnier et, de temps à autre, faisait basculer la porte du four d'où s'envolait une bonne odeur de rôti.

— Ce n'est pas une odeur de carême, fit observer l'abbé Capade.

— Profiteroles, grommela Adelin.

— Et leurs béatilles ? demanda, non sans un peu d'anxiété, Mgr Ducroire.

— Sarcelles, répondit le frère cuisinier. Un dernier présent des Six-Tourelles.

— Chair maigre, approuva l'abbé Capade.

Les profiteroles sont des petits pains sans mie, cuits au four gai et garnis de béatilles, qui sont de viandes fines richement épicées, ou de poisson aux jours maigres.

— Un dernier présent des Six-Tourelles, soupira l'évêque. Frère Adelin a raison en ce disant.

Son secrétaire haussa les épaules.

— L'abbaye des Six-Tourelles, bien digne aux siècles derniers, s'en allait pierre par pierre. En grande partie sur vos instances, Monseigneur, Rome a autorisé le Révérendissime Père Abbé Baguet, son prélat, et ses derniers conventuels, à la quitter et à laisser cette dangereuse ruine à l'abandon.

Frère Adelin approuva d'un énergique geste de tête.

— Les Six-Tourelles ! Les mal-nommées ! gloussa-t-il. Je me suis laissé dire qu'à la Chandeleur il n'en restait plus que deux, et je ne

serais pas étonné si, par ce vent d'enfer, la dernière n'ait rejoint les autres.

Devant une des fenêtres s'ouvrant au ras du pavé de la rue, parut un visage hilare, une large trogne de pochard passée au rouge.

Moi j'le dis pas tout bas,

En Carême, évêque mange gras !

claironna une voix de rogomme.

— Clermuseau, va te faire !... hurla frère Adelin en se ruant vers la fenêtre.

Mgr Ducroire hocha doucement la tête, réprimant un geste de colère de son secrétaire.

— Dire que Clermuseau faillit être homme d'Église, soupira-t-il.

L'ivrogne s'éloignait déjà, donnant de bruyants signes de belle humeur en riant et en chantant.

— La faute en est aux patrons de cabaret qui lui donnent à boire sans le faire payer, tant leur clientèle le trouve plaisant, gronda frère Adelin.

— Il n'y paie guère, en effet, ce qu'il boit, dit l'abbé Capade, de peur, prétend-il, de manquer à la règle de je ne sais combien de saints et de bienheureux.

— Si les taverniers acceptent ce prétexte, c'est qu'ils ne sont pas entièrement perdus pour notre enseignement, dit Monseigneur, mis en bonne humeur par l'ample plat de profiteroles sortant du four, dorées et fumantes.

— À propos des Six-Tourelles... commença l'abbé.

— Nous en reparlerons, dit l'évêque en tendant son assiette.

Les jaquemarts du beffroi annonçaient bruyamment l'heure de midi.

— *Post-meridiem* les affaires sérieuses, ricana Capade.

L'affaire de l'abbaye condamnée était sérieuse, en effet, et bien plus qu'il ne pouvait le penser.

*

* *

Les premières clartés de l'aube de cette journée naissaient au-dessus de la mer, quand une lumière de chandelle palpita derrière les fenêtres basses de l'abbaye des Six-Tourelles et que la grande porte s'ouvrit pour livrer passage à une grinçante tapisserie.

— Je me demande s'il vaut encore la peine de la refermer, dit le frère Sébastien en poussant du pied un grand gond rouillé qui venait de se détacher du battant.

— Pour ce qui en reste ! s'esclaffa le frère Irénée, le cocher. Non seulement de la porte, mais de l'abbaye elle-même... Ce matin, j'ai partagé mon pain et la dernière pomme avec le cheval...

L'abbaye des Six-Tourelles, après quatre ou cinq siècles de

changeantes fortunes, fermait à jamais ses portes ou, plutôt, les laissait ouvertes aux vents, aux pluies et à la vie rudérale des ivraies.

— On est fin prêts ! hurla Sébastien.

Dom Bonaventure, le prieur, et deux frères lais prirent place dans le véhicule, parmi sacs et paniers.

— Nous retrouverons le Révérendissime Père Abbé Baguet à l'abbaye de Morcourt, dit le prieur en faisant une ombre de révérence au prélat absent.

— À Morcourt, ils font de la bonne bière et élèvent des cochons, jubila frère Irénée. Adieu les Six-Tourelles, dont il n'en reste plus une depuis la dernière heure de minuit !

La tapissière s'ébranla et prit un peu d'allure grâce au vent qui se plaisait à l'aider.

Et, ici, les quatre conventuels et leur voiture vont à jamais quitter l'horizon des autres mortels, car au moment de grimper la digue, à deux lieues de Morcourt, le cheval quitte surnoisement les brancards, et le véhicule, après avoir dévalé la côte, plonge dans la mer.

Il est vrai que le frère Irénée, dans ses moments de mauvaise humeur, appelait son cheval le Diable, ou Satan en personne, ce qui explique peut-être le salut de l'animal et la fin des hommes... Mais des heures devaient se passer encore, et sans doute la journée entière, avant que cette nouvelle ne parvînt à la petite ville et aux oreilles de Mgr Ducroire...

*

* *

Devant les assiettes vides, frère Adelin déposa une carafe de gros vin rouge.

Monseigneur en but une gorgée, et un énorme hoquet le secoua ; l'abbé Capade trempa à peine ses lèvres dans son verre et ne put retenir une grimace. Frère Adelin leur tourna le dos pour qu'ils ne le vissent pas sourire ! Carême ou non, ce n'était pas lui qui aurait bu une goutte de l'affreux verdagon servi aux jours de pénitence.

Il aimait boire bon et frais et, dans la cave, l'attendait un cruchon de beaujolais de réjouissante mine.

— Puisqu'il nous faut revenir sur la fin des Six-Tourelles, reprit l'abbé Capade, les dernières nouvelles de l'archevêché nous ont appris que le chanoine Sorbe, en religion Père Tranquillin, n'ira pas rejoindre les autres à l'abbaye de Morcourt. Je ne sais s'il est question de l'intégrer ici dans le Chapitre.

Mgr Ducroire secoua la tête.

— Non, cette question ayant été posée à Son Excellence, cette dernière a répondu brièvement que le Chanoine Sorbe était chargé de mission.

— Il gardera donc ses biens, qui sont, paraît-il, considérables, et il

aura une grande liberté de mouvements, dit l'abbé, une lueur de jalousie dans le regard. Je n'ose prétendre qu'il y ait avec le ciel des accommodements, mais bien qu'il y en a avec Rome.

Mgr Ducroire n'aimait pas s'aventurer sur un pareil terrain, et il dit qu'il allait se retirer pour quelques heures dans le Salon des Angelots. C'était une petite salle aux murs ornés de peintures paradisiaques, où la salamandre consentait à brûler sans trop fumer, et où une cachette gardait fidèlement des flacons de vieille eau de coing et de liqueur de verveine.

Quand l'évêque eut quitté la cuisine, frère Adelin prit le chemin de la cave et l'abbé Capade s'engagea dans un véritable labyrinthe d'escaliers en spirale, de passages étroits aux étranges coudes angulaires.

Au temps des anciens rois, un archiprêtre de la cathédrale, fabuleusement riche et aux trois quarts fou, avait fait construire ce palais episcopal démesuré, d'une hideur architecturale sans pareille.

L'abbé Capade avait mis beaucoup de volonté, de patience et de temps, pour arriver à se reconnaître dans ses dédales, et il avait fini par y découvrir une bizarre petite chambre ronde, prenant jour par un œil-de-bœuf, dont il avait fait un observatoire qu'il se croyait seul à connaître.

La ronde fenêtre, guère plus grande qu'un hublot de navire, donnait sur un fouillis d'arrière-courettes, dont une seule intéressait l'abbé. Elle s'étendait, noire et humide, derrière une façade étroite trouée d'une unique et large fenêtre, qui ne faisait aucun mystère de la chambre qu'elle éclairait.

Bien que cette chambre appartînt à une habitation de pauvre mine, elle était spacieuse et meublée avec un confort inattendu, toute en teintes tendres de pastel, ce qui faisait dire à l'abbé – parlant pour lui seul – qu'elle semblait être au cœur d'une immense fleur inconnue, dont la beauté s'alliait à quelque mystérieux péril.

— Ah !

Un frisson agita l'abbé au moment où il s'approchait du hublot.

Là-bas, sur un immense lit d'une blancheur polaire, une forme souple et comme ondoyante s'étirait.

— Mon Dieu, pourquoi lui laissez-vous vie et liberté ?

À grand effort de volonté, Capade détourna les yeux de la merveilleuse créature qui, à présent, se levait lentement, à peine voilée d'une vaporeuse écharpe et de la somptueuse chevelure rousse qui coulait sur sa nudité.

— Judith, fille de l'enfer !

Lorsque le regard de l'abbé replongea dans la chambre, la femme avait disparu.

Dans une courette voisine naquit un peu de vie, celle d'une lucarne

qui s'ouvrait pour laisser passer une tête et une jumelle marine.

— Nom de Dieu, gronda l'apothicaire Paumelle, elle s'est débinée, par la faute de ce vilain espion de ratichon !

*

* *

Un homme était seul, au milieu d'un paysage marin.

Une cague hollandaise nageait sur la bande de l'horizon rougie par l'aube ; des oiseaux de mer se livraient à un vain et furieux combat. Dans la nuit, qui quittait à regret la mer assombrie, avait dû marcher la chose effrayante dont parle la Bible.

Un fou de Bassan, criant à la sardine absente, fendait l'air du couperet de son aile.

Son bec affamé béait dans le vide et ses yeux sombres accusaient la cruauté de la faim.

L'homme cria, et jamais écho n'imita cri d'une voix aussi déchirante.

Proche des brisants, un énorme stercoraire attaqua, du bec et des ongles, le fou de Bassan aux yeux sombres.

L'homme étendit la main, et le pirate de l'air et des eaux tomba, comme frappé par le plomb d'un chasseur.

— Frère pirate, pourquoi t'en prendre à cette créature ailée comme toi et demandant, comme toi, subsistance aux eaux de la mer ? demanda l'homme à la dépouille que les vagues emportaient.

— Henni – ahan – henni – ahan ! lança un cheval paru soudain au détour d'une dune.

Il vit l'homme et esquissa un geste de ruade, mais il aperçut alors une touffe de cristes-marines, dont il se mit à brouter avidement les succulentes feuilles.

— Frère cheval, dit l'homme, en tuant tes maîtres, tu as tué la faim pour bon nombre de tes frères.

Car, au creux de la houle, roulaient des cadavres drapés de bure.

L'homme posa la main sur son front et retint difficilement une grimace de souffrance.

— On dirait que la mer et le vent sont de feu, gémit-il.

*

* *

À cette heure matinale, que l'énorme horloge construite par les frères Visscher de Nuremberg et volée à l'église Saint-Sébal, annonçait par une sonnerie argentine, le Reverendissime Père Abbé Baguet, ancien prélat de l'abbaye des Six-Tourelles, prenait congé du chanoine Sorbe.

— Père Tranquillin, dit-il, puis il se reprit et glapit presque : Monsieur Sorbe... Monsieur Sorbe, Son Excellence vous a confié une mission dont il ne m'appartient pas de vous demander la nature, mais

qui ne peut qu'être importante. Je vous souhaite pleine et entière réussite et vous donne ma paternelle bénédiction.

Le prêtre ne fit aucune attention au bruit de l'énorme porte qu'un frère tourier fermait derrière lui, comme il l'aurait fait pour le moins désirable des visiteurs.

Un élégant cabriolet à capote bleue l'attendait...

*

* *

Le docteur Séraphique ne parle-t-il pas d'un magicien qui déversa sur un échiquier, fait de bois rare, des figurines pétries de cire vierge, qui se mirent à s'agiter comme des hommes ?

À chacune, le sorcier assigna une place, et il observa la croissance de leurs péchés et étudia leurs crimes.

INTERFERENCE

*Il était trois petits enfants,
Qui s'en allaient glaner aux champs*

Il était trois étudiants qui, à bout de ressources, en l'année où ils achevaient leurs études, empruntaient aux bibliothèques savantes des livres et des manuscrits pour lesquels certains amateurs leur donnaient toujours un peu d'argent.

— Empruntaient !... Volaient !...

— Bah ! bien des mots sont, dans les langages des hommes, d'égale valeur.

Un soir, comme ces étudiants examinaient, sous la lampe, le butin de la journée, une soudaine tourmente s'acharna sur la maison et le manuscrit que l'un d'eux feuilletait d'une main encore distraite, se roula en cylindre, se déroula, se gonfla et se dégonfla comme composé d'autant de peaux vivantes.

— Mon Dieu ! s'écria l'étudiant, bientôt docteur en théologie.

Le crucifix fixé à l'un des murs se détacha et, tout en se brisant en d'innombrables éclats, mit un tabouret en échardes.

— C'est le mot qu'il ne fallait pas dire, murmura un bon gros, étudiant en médecine. Je rapporterai ces feuilles d'où elles sont venues ; elles ne me disent rien qui vaille.

— Pas sans les avoir déchiffrées, déclara le théologien. C'est un grimoire et dans ces formulaires maudits...

— ... on découvre des choses utiles, ricana le troisième étudiant.

Au-dehors, la tourmente se calmait lentement et, sur la table, les feuilles de parchemin se tenaient tranquilles sous le regard de leur examinateur.

— Utiles... peut-être...

— Si tu veux tout lire, tu en auras pour la nuit entière !

— La lecture m'en paraît assez aisée, et ce qui me frappe, dans les écrits de ce genre, c'est l'absence de vains et tortueux préambules...

— *In médias res* ! gloussa le gros.

— Cela commence par une étrange promesse, faite aux ravisateurs du grimoire.

— Donc à nous...

— Donc à nous, en effet. Malgré nous, un jour, nous connaissons *le Signe*, ainsi que les insolites pouvoirs qu'il confère.

— Le Signe ?

— C'est écrit en énormes caractères. Mais je n'en apprendrai davantage qu'au fil de la lecture, si toutefois je l'achève, car je la prévois dangereuse.

Bien que la brève tempête eût brusquement pris fin, un souffle glacé, passant sous la porte, fit frissonner les feuillets épars et, brusquement, la lampe s'éteignit.

Elle fut promptement rallumée et, alors, les trois amis se rendirent compte que le grimoire avait disparu.

— Il me semble, dit le théologien, que nous voilà tous trois embarqués dans une singulière aventure.

Tous trois...

Daniel Sorbe – Paulin Tescaret – Justin Paumelle.

II

BONJOUR, MONSIEUR PAUMELLE !

Le Père Tranquillin confia son cabriolet au personnel de l'auberge du *Pot d'Étain*, traversa le mail sous la pluie et poussa la porte de l'herboristerie Paumelle dont l'enseigne, *À la Douce-Amère*, grinçait dans le vent.

— Cocu ! hurla une voix rocailleuse, et le prêtre faillit heurter une grande cage de cuivre dans laquelle un perroquet se dandinait stupidement.

— Il s'est trompé d'une voyelle. Il faut l'excuser !

Ainsi, l'herboriste accueillit son ancien compagnon d'études.

— Quelle injure en matière de bonjour ! Il est vrai qu'elle ne pourrait enclore une vérité à ton égard, mon cher Daniel, à moins que tu ne préfères ton solennel nom d'église. J'ignorais que les moines chantaient plus tôt matines que les nonnes, néanmoins je t'attendais dès potron-minet et le café est prêt !

— Paumelle, murmura le prêtre, après avoir trempé les lèvres dans sa tasse, je te sais habile homme et depuis longtemps, j'étais certain que cela devait aboutir chez toi. Mais enfin, le hasard...

— Foutaises ! s'écria l'apothicaire. Le mot est facile et trop vite lâché. Il aurait été certainement en tête du vocabulaire de notre gros Tescaret, s'il était encore de ce monde...

— Pauvre gros... soupira Tranquillin.

— Gros ? Il ne l'était plus dans les derniers temps, l'alcool lui ayant dissous la graisse ! Et maintenant te voici, collègue et...

— ... Complice !

— Il ne peut en être autrement, surtout depuis qu'un très haut personnage d'Église semble t'avoir fait confidence et chargé d'une mission. Mais que la singulière aventure de jadis – tu t'en souviens ? – ait fini par aboutir ici, chez un petit bout d'homme de rien du tout !

— Ainsi, tu l'as connu ? demanda Tranquillin.

— Mais oui... sans toutefois prévoir que... Chaque fois qu'il passait devant mon officine, il me lançait : « Bonjour, Monsieur Paumelle ! » – et je suis certain qu'il ne souhaitait jamais de si bon cœur la bonne journée à quelqu'un. Je le répète : aurais-je pu prévoir qu'il entrerait un jour, hm... dans la ronde ?... À en juger par le peu de temps que tu as mis pour venir me voir, ma lettre a dû te causer un certain émoi.

— De l'émoi ! s'écria le Père Tranquillin. Voilà un euphémisme à

retenir ! Tu m'as mis aux portes de cet enfer d'angoisse dont le livre d'Enoch est seul à parler. Les quelques pages que tu m'as envoyées sont terriblement incomplètes et si, dans les derniers temps, le monde des serviteurs de Dieu n'avait été grandement troublé par les plus bouleversantes choses, je n'y aurais prêté attention ni crédit, tant grande peut être la fantaisie de ceux qui écrivent.

— Des choses bouleversantes ? demanda narquoisement Paumelle. Le petit Judas aurait-il damé le pion au grand Judas ?

— Trêve de railleries, Justin ! Comment es-tu entré en possession de ces maudits feuillets, et le jeune Pierre-Judas Huguenin, qui est-il ?

— Voilà deux questions qui demandent deux réponses distinctes et leur développement. Reprenons du café et allumons nos pipes. La pluie fait rage au-dehors et le vent tourne au nord-ouest, ce qui rend la compagnie d'une bonne salamandre fort réjouissante.

Ranimons le feu, ranimons le feu

En causant un peu...

comme chantait la jolie Mirette Gallante, reine du cabaret au temps de notre studieuse jeunesse.

« Adoncques, j'étais ici dans mon officine à composer, selon les règles du Codex, le liniment savonneux de Jadelot : huile de pavots, savon blanc, sulfure de potasse, huile volatile de thym, remède souverain contre la gale, j'ose le dire – quand une dame poussa la porte en s'ébrouant, tant la pluie l'avait trempée.

« — Qu'y a-t-il donc à votre service ? lui demandai-je tout en lui jetant un regard plein d'admiration, car elle était belle.

« — Je désire vous remettre quelque chose, répondit-elle. Je me nomme Hilda Randt et suis attachée au cirque Pfefferkorn, qui se trouve en ce moment dans cette ville. Il y a des années, vous avez connu un jeune garçon qui vous aimait beaucoup, paraît-il, Judd Huguenin...

« — Bonjour, monsieur Paumelle ! m'écriai-je en riant.

« — Il m'a raconté, en effet, que c'étaient les uniques paroles qu'il vous ait jamais adressées, bien que maintes fois par jour. Eh bien ! il m'a chargée de vous remettre un cahier où il avait écrit quelque chose...

« Malheureusement, peu de temps après, le cirque Pfefferkorn a brûlé, et c'est à peine si j'ai pu sauver, avec une partie de mes hardes, quelques pages de ce cahier. Je vous les apporte, fidèle à ma promesse...

« À ce moment, le Dr Kranz, qui a repris le cabinet de Tescaret, entra en mugissant telle une vache marine.

« — Paumelle, du rhum, du cognac ou de l'alcool pur !... Tant d'eau de pluie ne vaut rien pour mon ventre... et que je t'y reprenne à conseiller un lavement au miel de mercuriale aux gens durs de

boyaux ! Cela les guérit trop vite et aminci ma clientèle !...

« Quand il eut avalé sa demi-pinte de rhum, Hilda Randt était partie et, seuls, quelques feuillets, roussis par la flamme, frissonnaient sur le comptoir.

« Je les glissai dans un tiroir et ne les y retrouvai que trois ou quatre jours plus tard. Même alors j'en remis la lecture au lendemain. »

— Hélas ! gémit le Père Tranquillin. Que de temps perdu !

— Toutefois, reprit l'herboriste, à peine en eus-je pris connaissance que je courus à l'esplanade du Musée, où le cirque Pfefferkorn avait dressé ses chapiteaux.

« Les gens de la route pliaient bagage, et j'errai un temps infini, entre des roulottes et des cages où grondaient des bêtes sauvages, avant de trouver le directeur, qui expliqua :

« — Hilda Randt nous a quittés, et c'est moi-même qui présente désormais les bêtes au public : deux lions, deux tigres et un puma. Le numéro n'y a rien perdu car, dans les derniers temps, Hilda baissait visiblement. Où elle est allée ? Je n'en sais rien ; ici, on vient et on part sans qu'on pose des questions auxquelles, d'ailleurs, il est aisé de répondre par des mensonges. Et puis, elle est encore belle fille, et pareilles personnes trouvent facilement chaussure à leur pied.

« Le même jour, Tranquillin, je t'ai envoyé ce qui restait du cahier. »

— Veux-tu me parler du jeune Huguenin ? demanda le prêtre.

— Ce nom a été francisé, je ne sais quand ni pourquoi. En réalité les Huguenin portaient un nom patricien hollandais ou allemand : Hügenholz, ou quelque chose du genre. Ils habitaient le quartier portuaire de la ville, une grande et vilaine maison, et étaient, je crois, passablement riches. Le père, Calixte Huguenin, courait les mers, à la fois contrebandier, pirate, naufrageur et expert en baraterie.

« La mère, une jolie créole, passait ses journées à se bichonner, ou bien, étendue sur un divan, à jouer avec un macaque et un corbeau apprivoisés, tout en consommant de l'anisette et un tas de drogues. Elle attendait famille quand Calixte Huguenin partit pour ne jamais revenir.

« À ce dernier, une diseuse de bonne aventure avait prédit la venue d'un fils et, avant de s'en aller vers je ne sais quelle destinée, il avait décidé que ce fils se nommerait... Judas. Cela concordait avec le naturel maléfique du bonhomme.

« Ce fut, en effet, un fils que la créole mit au monde, et une heure après un frère lui vint : l'extra-lucide n'avait pas prévu des jumeaux et n'avait annoncé que la moitié de la vérité.

« J'eus alors l'occasion de servir la volonté du père. Le clerc de l'état civil refusa d'inscrire le nom de Judas dans ses registres, malgré

la colère du Dr Tescaret qui avait accepté d'être le parrain du nouveau-né. Tescaret m'appela à la rescousse et, armé du Nouveau Testament, je fis savoir au scribe qu'il existait un saint Judas, frère de saint Jacques. Néanmoins, le petit Huguenin figura sur le livre des naissances comme Pierre-Judas Huguenin.

« — Les deux noms s'accordent, avait admis Tescaret en ricanant, Judas vendit son maître et Pierre le renia : l'un ne valait pas mieux que l'autre.

« Le second enfant reçut le nom du saint de la journée, Aldebert ; quant à la belle créole, elle se désintéressa complètement de ses fils.

« On la vit souvent en ville, passant des heures à siroter des liqueurs douces à la terrasse des cafés, se détournant avec mépris des hommes qui essayaient de lui faire du plat, et laissant ses jumeaux aux soins d'une vague cousine que les enfants nommèrent plus tard « tante Pharaïlde ».

« Une belle et plantureuse jeune femme, comme évadée d'une toile de Rubens, garce courant le guilledou, mais au demeurant bonne fille. La créole fut la première à quitter la ville, pour aller on ne sait où, bien que les gens les mieux disposés à son égard, et ils n'étaient pas nombreux, prétendaient qu'elle était allée rejoindre son chenapan de mari.

« Tante Pharaïlde continua à s'occuper des enfants.

« Les années passèrent. Un jour, la maison fut mise en vente et, à cette époque, les garçons devaient avoir atteint l'âge de vingt ans.

« Auparavant, il y avait eu un petit scandale.

« On disait Pierre-Judas fiancé à une jeune institutrice, Perrine Genêt. Or, un matin, ses élèves et son fiancé l'attendirent vainement.

« Elle était partie avec Aldebert.

« Chose bizarre pour la marche des événements, en ces jours un cirque avait dressé la tente sur un terrain des faubourgs. Quand il plia ses toiles et décloua ses planches pour aller chercher fortune ailleurs, tante Pharaïlde et Pierre-Judas quittèrent la ville.

« C'est tout ce que je puis dire au sujet des Huguenin, mon cher ami, et cela ne jette, à mon avis, aucune clarté sur le texte de ces pages qui m'ont été remises par cette Hilda Randt, et que je t'ai fait parvenir. »

— Je vais te les relire, dit le prêtre. Peut-être te remettront-elles encore l'une ou l'autre chose à la mémoire.

« Bien que le facteur temps ne paraisse pas être de bien grande importance sur le plan des événements, j'aimerais savoir quel âge le jeune Huguenin pouvait avoir à l'époque où il fréquentait l'école de Sidoine Kuch, et où se situe... euh... euh... la chose de la rue des Remparts ? »

— Bonjour, monsieur Paumelle ! s'écria l'herboriste. C'était au

temps de son salut quotidien, et si je dis treize ans, je ne me tromperai pas de beaucoup.

— Ce qui concorde avec l'idée que je m'en suis faite, approuva Tranquillin. À présent, on pourrait laisser la parole à Pierre-Judas !

III

CE QUE LE FEU EPARGNA...

Alors qu'Aldebert attendait avec une impatience joyeuse l'heure d'aller en classe, qu'il soignait ses devoirs, exagérait la parfaite connaissance des leçons, je manifestais une indicible répugnance à tout ce qui avait trait à l'école.

J'étais un mauvais élève, un cancre dans la plus complète acception du mot. Mes devoirs se constellaient de pâtés d'encre et de graisseuses empreintes, et ma mémoire refusait d'enregistrer le plus facile distique, d'énoncer les règles et les lois connues de la gent écolière.

Le maître d'école, Sidoine Kuch, n'aimait ni mon frère ni moi ; je l'ai même souvent surpris nous couvant d'un regard d'ogre.

Ne racontait-on pas sous l'orme que ce silène chauve et gras avait, au temps de sa jeunesse, été follement amoureux de notre mère ?

Certes, il souffrait d'être obligé, aux jours de gloire scolaire, de poser une couronne de faux laurier sur la filasse d'Aldebert, car rien ne prévalait contre l'application et la valeur de mon frère. Aussi se rabattait-il avec une joie féroce sur mes innombrables défauts, vus du tableau noir.

Vaguement polyglotte, Sidoine Kuch m'injuriait en diverses langues : Tête-de-lard, Schafskopf, Rindvien, Oruga, Monkey. Je devenais ainsi, tour à tour en allemand, en espagnol et en anglais, un cochon, une pièce de bétail bovin, un limaçon, un singe...

Il m'aurait battu si je ne l'avais menacé un jour de lui planter un compas dans le ventre ; mais, rusé, il s'ingéniait à me rendre les heures de classes tellement insupportables qu'elles frisaient le martyre.

Le costaud de l'école était un certain Glass, un garçon trapu et borné, véritable bloc d'os et de muscles.

Sa tenue et ses aptitudes valaient les miennes ; au contraire, le hasard aidant, j'arrivais parfois à résoudre un problème, à trouver la juste réponse à une question, alors que Glass se contentait de ricaner ou de hausser les épaules pour manifester son ignorance. Kuch eut tôt fait de se faire un allié de cette jeune brute en lui épargnant observations et pensums, et même en lui décochant de temps à autre un plat éloge.

Jamais Kuch ne leva la main sur moi, mais Glass me rossait impitoyablement pendant les récréations ou à la sortie des classes. Je me défendais avec désespoir, mais autant valait affronter une machine à vapeur que l'épais petit monstre.

J'adoptai alors le meilleur moyen pour échapper à la géhenne

quotidienne : je fis l'école buissonnière.

Elle était pourtant sans charmes, puisqu'en ces heures de liberté clandestine je devais me passer de compagnie et même me cacher. Je courais me blottir dans les massifs de fusains et de viornes du vieux jardin botanique et, par mauvais temps, dans une petite folie en ruine où, grâce à des miettes de pain et biscuit, j'apprivoisais des souris.

Mais Kuch veillait.

Moyennant une demi-velte de bière hebdomadaire, il lançait à mes troussees un certain Knops, un vaurien vivant d'aumônes et de rapines. Knops eut tôt fait de connaître mes repaires ; il y surgissait à l'improviste, m'agrippait par le collet et me reconduisait à l'école en ne ménageant ni injures, ni coups, ni pinçons.

Un autre enfant aurait sombré dans la plus noire désespérance, mais je n'éprouvai jamais rien de pareil.

Certes, je détestais Kuch, Glass et Knops, mais sans ressentir de véritable haine à leur endroit.

Dieu merci, si jamais ce sentiment avait dû naître en moi, j'aurais pu être, à chaque heure d'horloge, un effroyable semeur d'épouvante. Et, si je l'ai été, ce fut bien plus malgré moi, par une soumission servile au destin, que par ma volonté expresse.

Je dirai même, au risque d'étonner ceux qui apparurent sur mes chemins, que j'éprouvais pour mes bourreaux une vague pitié, comme si j'avais la prescience du prix qu'il leur faudrait, un jour, payer leur malice et mes tourments.

Et rien n'annonça cette journée aux immenses événements.

Elle était radieuse ; l'avril mettait une bourre blanche aux arbres ; les frelons chantonnaient, ivres de soleil, parmi les avoines folles des terrains vagues ; et l'azur vibrait d'un chant têtu d'alouettes. Je quittai Aldebert au coin de la rue des Blanchisseurs.

— Naturellement, tu ne vas pas en classe, dit-il.

— Naturellement...

— Il ne se passera pas une heure sans que Knops t'ait découvert.

Je ne sais pourquoi je répondis :

— Tant pis pour lui !

Je pris un chemin qui ne m'était pas coutumier et qui m'éloignait du vieux jardin. Je traversai un chantier de tonnelier, puis une série de lopins de terre gazonnés où des lavandières étendaient leur linge, et je débouchai dans un quartier connu sous le nom de Vieux-Rempart.

Une rue aux chétives maisons la traversait de part en part. Elle était totalement déserte.

*

* *

Le Père Tranquillin déposa les pages racornies.

— Ici, dit-il, une page entière doit manquer. Je suppose qu'elle a

pu être consacrée à la description d'une petite maison abandonnée.

— C'est, ma foi, fort possible, répondit Paumelle ; disons tout de suite qu'elle n'existe plus depuis des années. Une grande partie de la rue des Remparts, où elle se trouvait, est tombée sous le pic des démolisseurs, pour employer ce terme d'usage.

— Rendons la parole à Pierre-Judas, reprit le prêtre en lissant soigneusement un feuillet cendrex et fripé.

*

* *

Je ne suis pas d'une nature curieuse ; on me reprochait même de ne m'intéresser à rien, et pourtant je regardai à travers ce carré de verre alourdi par la crasse et obscurci par les toiles d'araignées. Il y avait quelqu'un à l'intérieur de la maison.

Quelqu'un ? Peut-on décrire de la sorte un visage ?...

Rien qu'un visage se détachant en blanc sur un fond s'apparentant à la pénombre d'un crépuscule ? Il se balançait doucement, comme au souffle léger d'une brise, mais avec une expression glacée comme celle d'un masque de marbre où seuls vivaient des yeux d'une beauté insoutenable, lumineux et pourtant terribles.

Ces yeux étaient fixés sur moi et je crus y lire de la joie, de la pitié et, en même temps – qu'on me pardonne l'absurde contraste – une colère désespérée.

Soudain, le visage s'approcha de la fenêtre, devint énorme, immense – et je ne vis plus que sa bouche.

Elle était rouge comme une flamme de Bengale.

La vitre vola en éclats et les lèvres se collèrent à mon front.

Je ressentis une brûlure qui, après un court instant de souffrance, eut la douceur d'une caresse.

Le visage avait disparu, la chambre redevint obscure et sale.

Je tournai le dos à la maison et quittai le Vieux-Rempart.

*

* *

Je repris le même chemin qu'à l'aller, par le terrain des lavandières et le chantier du tonnelier.

Tout à coup, au détour d'une vaste pyramide de futailles, Knops surgit. Il poussa un rugissement de joie en m'apercevant, conscient d'avoir bien gagné sa demi-velte de bière, et il s'élança, la griffe haute. Au même instant la pyramide chancela, ses contours se défirent, un gros fût en cœur de chêne traça dans l'air une courbe de boulet et fondit sur Knops.

Le loqueteux poussa un cri, et je vis ses longues jambes s'agiter drôlement parmi les éclats de bois suiffeux.

Le tonnelier et ses aides accoururent et je m'en allai sans être vu, mais sans y mettre de hâte. J'entendis leurs exclamations s'éteindre au loin.

— Il a le crâne en bouillie !

— Il n'avait rien à faire ici ! Il venait voler, c'est certain !

— C'est bien fait et la perte n'est pas grande !

J'approuvai mentalement : la perte n'était pas grande.

Puis, tout en cheminant, je pris grand intérêt à deux chiots qui se battaient.

Une horloge sonna quelque part.

Je fus fort étonné : c'était l'heure de la classe et, pourtant, il me semblait qu'un temps passablement long s'était écoulé depuis que j'avais quitté mon frère.

— Ding ! Dong ! Ding !

La cloche de l'école sonnait. Je me trouvais à vingt pas de l'établissement dont les tuiles tricosines luisaient au soleil, et les derniers élèves franchissaient le seuil.

Aldebert, qui était parmi eux, me jeta un regard narquois mais approuvateur et Kuch, qui vidait sa pipe à petits coups sur le rebord d'une fenêtre, s'écria :

— Monsieur Huguenin !... Il ne s'est donc pas laissé tenter par cette belle journée ! Je parie qu'il a appris ses leçons ! Aha !

En ses mauvais jours, le maître d'école m'appelait pompeusement Huguenin II, et je savais avoir alors à bien me tenir.

Pourtant, ce jour-là, il prit son temps, se pouléchant les lèvres, savourant d'avance les moments d'épreuve qu'il me ferait passer.

Il me laissa en paix jusqu'à l'heure de la récréation.

Tranquille et comme toujours inattentif à tout, je réfléchissais à ce qui s'était passé le matin : le visage de la vieille rue du Vieux-Rempart, la mort de Knops ; mais j'y pensais sans ombre d'émotion et ne ressentais qu'un peu d'étonnement devant l'incompréhensible manière dont s'était comporté le temps dans la suite des événements.

La cloche sonna pour le quart d'heure de détente scolaire.

J'avais à peine fait quelques pas dans la cour de récréation que je fus saisi brutalement aux épaules et jeté par terre.

Se dandinant sur ses courtes jambes comme un jeune ours, Glass me ricanait au visage.

— Encore un petit plongeon, vermisseau ?

Je lui lançai une ruade qu'il évita avec adresse, tout en me baillant une maîtresse taloche.

— Huguenin II, vous me conjuguerez deux fois : maltraiter mes condisciples ! intervint maître Kuch ; et, pour le restant du quart d'heure, je fus envoyé au piquet.

Un bref coup de sifflet me délivra : on rentrait, en classe pour la leçon de déclamation.

Du haut de sa chaire, Kuch fixait sur moi un regard de fauve.

— Monsieur Huguenin II, au tableau, je vous prie, et voyons si vous êtes aussi fort en récitation qu'au pugilat.

Sous les sourdes moqueries des autres élèves et le ricanement de Glass, j'obéis.

— Vous allez déclamer *L'Âne*, dit maître Kuch. Voilà un sujet qui ne doit pas vous être étranger.

La classe s'esclaffa bruyamment.

Je lançai d'une voix blanche : « *L'Âne...* »

— Très bien, susurra Kuch. Continuez... Vous dites cela très bien !

Et, tout à coup, d'un trait, je m'entendis déclamer les ineptes vers du bon abbé Delille :

Moins vif, moins valeureux, moins beau que le cheval,

L'âne est son suppléant, et non pas son rival.

Il laisse au fier coursier sa superbe encolure

Et son riche harnais et sa brillante allure...

Une stupeur plana ; je vis Aldebert me fixer avec une incrédulité sans bornes, et les autres élèves me regardaient eux aussi avec de gros yeux ronds.

Mais je continuais à réciter avec une vélocité prodigieuse, les alexandrins bondissant comme s'ils étaient, eux, de jeunes âmes sauvages, et non une suite de platitudes :

Il sert de bucéphale à la beauté peureuse

Et sa compagne, enfin, va dans chaque cité,

Porter aux teints flétris les fleurs de la beauté...

— Halte ! s'écria maître Kuch.

Son visage avait pris une teinte de brique et il respirait avec peine.

— Je ne sais si je rêve ou si je veille, finit-il par dire. Vous connaissez votre leçon... Une fois n'est pas coutume... À présent, dites-moi ce que vous entendez par le mot « bucéphale » que vous venez de lancer avec emphase.

Je répondis posément :

— C'était le nom du cheval d'Alexandre. Il est composé de deux mots grecs qui signifient « tête de bœuf ».

— Hein ? cria Kuch. Où diable avez-vous ?...

Son teint était passé au violet et les yeux lui sortaient de la tête.

— Vous voulez que je continue ? demandai-je doucement.

Il marche sans broncher au bord du précipice...

— Taisez-vous ! rugit-il. Au bord du précipice !... Je crois que c'est moi qui y marche !

Il se radoucit pourtant, respira longuement et finit par dire :

— C'est vraiment remarquable, mais nous ne nous tiendrons pas uniquement à la leçon de déclamation ; voyons si vous êtes aussi calé en arithmétique...

Il savait parfaitement, le monstre, que je n'étais pas capable de réciter, sans fautes, la table de multiplication.

Il prit son temps avant de clamer :

— Dites-moi, jeune savant, ce que vous entendez par : parties aliquotes d'un nombre ?

— Monsieur, répondis-je, nous ne l'avons pas appris et je pense qu'en dehors de vous et de moi, personne ici ne le sait. Toutefois je puis vous le dire, les parties aliquotes...

Et de mes lèvres coula claire et nette, comme si je lisais à haute voix des pages d'un livre, la définition demandée.

Cette fois, ce fut le silence : la classe était peuplée de statues de sel, figées par une épouvante sacrée ; même Glass se tenait immobile, le cou gonflé de grosses veines bleues.

Maître Kuch ne soufflait mot. La couleur coula de son visage comme d'une aquarelle trop lavée, et ses joues prirent une vilaine teinte terreuse.

Il tremblait mais, pourtant, une lueur de défi naissait dans ses yeux glauques.

— Aha, pendant que vous faites le prodige, parlez-moi donc des trigonomiques !

Je plantai mon regard dans le sien, relevant le défi.

— Si cela peut vous faire plaisir, Monsieur, je vous dirai que cette expression s'emploie rarement et même qu'elle est impropre. Mieux vaut dire « Les lignes trigonométriques » qui sont, comme vous le savez, ou devriez le savoir, des fonctions de l'angle. Ce sont : le sinus, le cosinus, la tangente, la cotangente, la sécante, la cosécante...

— Huguenin, souffla Kuch, allez-vous-en, sinon je deviendrai fou !

Il était affreux à voir et une sueur gluante coulait à lourdes gouttes sur son visage.

— La classe est terminée, dit-il en faisant un grand effort, et l'école restera fermée pour le reste de la journée. Je ne me sens... réellement... pas bien.

Les élèves quittèrent l'école sans un cri, sans un appel, dans un silence angoissant.

— Glass ! appelai-je, comme les garçons se séparaient en me lançant des regards effrayés.

Il se tourna vers moi, la face livide.

— Mettez-vous à genoux et demandez-moi pardon !

Il se laissa tomber si lourdement que ses genoux, écorchés aux pavés de la rue, se mirent à saigner.

— ... mande pardon ! hoqueta-t-il.

— Jetez votre casquette dans le ruisseau et ne la ramassez pas !

Cette casquette, en grosse laine à carreaux écossais, était pour lui un objet d'orgueil quotidien. Il obéit dans un sanglot et, tout à coup, hurla :

— Ne me battez pas... Non, ne me faites pas de mal !

Je ne lui en fis pas.

Aldebert ne me posa aucune question, ni en ce jour, ni jamais, même quand la terrible nouvelle fut connue et donna matière à jaser dans la ville.

Maître Kuch mourut dans la soirée ; du moins, c'est alors que sa servante, la vieille Truda, le découvrit, blotti dans un coin de sa chambre, la bave au menton, horrible à voir.

— On dirait qu'il est mort d'avoir aperçu quelque chose de très effrayant, dit-elle.

Ce fut l'avis du médecin qui vint constater le décès.

Le remplaçant de maître Kuch était un jeune instituteur, fraîchement sorti de Normale.

Il était doux, distrait et écrivait des vers pendant les heures de classe.

Il ne s'intéressa pas plus à moi qu'aux autres et je redevins le bon cancre de jadis ; seulement, je me trouvais si bien en classe que je ne songeai plus à faire l'école buissonnière.

Glass ne revint plus ; une méningite aiguë le cloua au lit.

Il en réchappa pourtant, mais atteint d'imbécillité incurable, et on l'interna dans un asile pour enfants arriérés.

Je ne ressentais aucune curiosité à l'endroit de la petite maison de la rue du Vieux-Rempart. Pourtant, j'y retournai.

Elle était vide et sans mystère, et des chats errants y avaient élu domicile.

*

* *

Ce fut une femme qui découvrit le signe.

C'était une Allemande, à la mine grave, à l'accent du Mecklembourg. Elle présidait aux destinées d'un petit cirque forain qui, par une venteuse journée de mars, dressa son maigre chapiteau sur un terrain vague de la ville.

Le tintamarre des limonaires et le rugissement des mégaphones faisaient un décor sonore à notre brève entrevue.

De la voix et du geste, l'Allemande essayait d'intéresser une foule indifférente aux promesses de son antre de planches et de toiles.

Au bout d'une heure d'efforts, elle décida de rendre l'argent à une douzaine de spectateurs impatients.

Je sortais le dernier, quand elle posa sur mon épaule une main blanche et un peu grasse.

— Un moment, murmura-t-elle en me retenant.

Malgré ses muscles trop lourds, elle était jolie, et je ressentis quelque orgueil d'avoir été ainsi remarqué.

Elle m'avait entraîné dans une roulotte garée entre des cloisons de bâches peintes ; c'était un endroit agréable, par la grâce de quelques fauteuils en peluche et d'un poêle poussé au rouge.

— Qui... qui êtes-vous ? balbutia-t-elle.

La question me déplut au point de me faire garder le silence, et un pli de colère barra mon front.

C'était sur ce front, envahi d'une ombre méchante, quelle attachait des

yeux éperdus

— Das Zeichen... *Le Signe ! rauqua-t-elle.*

Je faisais face à un miroir et, ainsi, il me fut possible de suivre son regard.

Une ligne sinueuse, rose comme une cicatrice mal guérie, dessinait sur mon front une sorte de branche d'arbre dont, en y regardant avec plus d'attention, je vis jaillir comme une fine ramure.

— *Le Signe ! répéta-t-elle.*

Une voix d'homme l'interpella du dehors.

— *Holà, Frau Pfefferkorn, on n'attend plus que vous !*

Elle soupira et, à regret, détourna les yeux.

— *Voulez-vous revenir ce soir ?... Je vous en supplie...*

En quittant la maison roulante, je me heurtai au clown bonisseur, une sorte de brute d'agressive mine.

Il grommela une injure, mais me laissa passer.

Je revins, huit jours plus tard seulement.

La place était vide ; le cirque Pfefferkorn était parti.

*

* *

Ici le fragment du manuscrit n'est qu'un bout de papier dentelé par le feu et noirci par la cendre.

Il parle d'une certaine Hilda et nous apprend que le clown s'appelait Hagen.

Il y est également question de l'Innerste, une petite rivière hanovrienne, passant par Hildesheim, la vieille et admirable cité.

*

* *

Hilda m'attendait, visiblement inquiète.

— *Hagen ? demanda-t-elle.*

Et je répondis simplement :

— *Je me promenais au bord de l'Innerste et je regardais les flèches d'argent des barbeaux filer entre deux eaux. Hagen tenait dans sa main une espèce de massue qu'il leva. Alors l'eau a bouillonné...*

— *L'eau a bouillonné, répéta Hilda, la gorge serrée.*

— *Quelque chose a jailli de l'eau... Je ne saurais dire quoi... Cela ressemblait pourtant à un bras et à une main, mais c'était léger et indistinct comme des formes dans le brouillard. Cela a happé Hagen... Il n'a pas crié, ne s'est pas débattu ; il a coulé avec sa massue. Il n'est pas revenu à la surface, et il n'y eut pas une ride sur l'eau.*

— *Gott im Himmel ! gémit Hilda en fixant mon front d'un regard éperdu.*

Mon front brûlait légèrement, mais comme sous la caresse d'une bouche chaude et fervente.

*

Pour la première fois, le prêtre regarda longuement son ancien compagnon d'études.

— Paumelle, pour quelle raison Huguenin aurait-il voulu vous faire de pareilles confidences ?

— Je n'en vois pas, à moins qu'il en ait fourni une ou plusieurs dans une des pages perdues.

— Pourquoi m'avez-vous envoyé ces bribes écrites ?

Paumelle essaya de retrouver le sourire et ne réussit qu'à faire une pitoyable grimace.

— Cette raison, Père Tranquillin, pour ne pas dire Daniel Sorbe, comporte, comme aurait dit Turain, notre ancien professeur de philosophie, une pluralité...

Le prêtre lui coupa la parole d'un geste autoritaire.

— Turain était un sot qui ne parvenait qu'à débiter des paroles creuses : ne l'imites pas.

— Pas encore, murmura Paumelle, le moment n'est pas encore venu et, en matière de réponse, je ne pourrais que poser une question : Pierre-Judas, pour autant que nous en apprennent ses confidences, a-t-il joui d'une protection occulte et toujours vengeresse ? De quelle nature est... euh... l'être dont elle vient ?

— Avez-vous une raison de le craindre ou... de désirer le connaître ? demanda rudement le Père Tranquillin.

La sonnette de la porte tinta et un client vint s'accouder au comptoir, ce qui épargna à l'herboriste l'obligation d'une réponse. Sans un mot d'adieu, le chanoine quitta l'officine et s'éloigna à grands pas sous la pluie ; mais, au moment de quitter le mail, il se retourna et montra le point à l'enseigne *À la Douce-Amère*, en grondant :

— Aha !... Bonjour, Monsieur Paumelle... C'est ce que nous allons bien voir !

Il ignorait certes que celui à qui il adressait cette menace faisait, au même moment, un geste identique à son adresse, en l'accompagnant d'une triple injure :

— Tartuffe ! Faux jeton ! Frocard du diable !

IV

L'ABBE CAPADE DANS LA NUIT

— Je me demande, soupira l'abbé Capade, si, comme le bon Philopatris, je ne viens pas de dormir sur la Pierre Blanche, au milieu du peuple des songes, et si je n'en ai pas rapporté des images vaines et coupables.

En réalité, il s'était endormi dans un fauteuil, la tête sur la main, et des bruits, dont il essayait à présent d'établir la nature, avaient troublé son sommeil.

C'était chose aisée, car d'indiscrètes lois acoustiques, qui auraient fait la joie soupçonneuse du tyran de Syracuse, avaient presque libre jeu dans le palais épiscopal.

— Ton vin est bon et crâne, frère Adelin, et j'en reprendrai volontiers ! clama une voix joyeuse. Mais demain, à moins que ce soit un autre jour de la semaine, le digne patron du cabaret des *Sept Étoiles* mettra en perce une pièce de Vin du Roy.

— Je ne puis, quoi qu'il m'en coûte, mettre le pied dans une taverne aussi voisine, fut-il répondu sur un mode plaintif.

— Je t'en rapporterai dans un pot de grès des Flandres, où le vin se garde frais et moelleux à la fois, frère Adelin, car, en vérité, tu ne m'as jamais laissé sur ma soif !

— Frère Adelin et Clermuseau fraternisent sous le signe de Bacchus, et cela sous le toit de Mgr Ducroire, murmura Capade. Mais suis-je en droit de m'en étonner ? Bien plus encore : d'en ressentir de l'indignation ?

Un bruit plus lointain, argentin et même harmonieux, comme si l'on pinçait une corde de guitare, entailla le silence de la nuit.

— Ne fût-ce que pour cette raison...

Dans la tiède quiétude du Salon des Angelots, la main de Mgr Ducroire, devenue incertaine, faisait tinter, contre le verre épais d'une bouteille de vieille chartreuse, le cristal d'une magnifique tulipe givreuse.

— Le docteur séraphique n'a-t-il pas affirmé, avec véhémence, l'existence du peuple des songes, non en des formes d'ombres, mais comme des créatures de Dieu et participant à sa gloire ?

« Fétus, brindilles mortes, poussières, que les pauvres péchés que mon réveil me révéla !

« Mais que dire des créatures qui viennent de me quitter à la fuite

du sommeil ? N'étaient-elles que fumées et brouillards ? Étaient-elles formes du péché, ou tout au moins ses complices ?

« Comme si les seuls échos d'une confidence d'ivrognes et d'une intempérance d'évêque pouvaient évoquer, dans cette demeure, l'idée coupable du péché ?

« Billevesées ! Scrupules de chaisières ! Baguenauderies de sacristains !

« La flamme froide et dévorante d'une immense chevelure rousse...

« Le triomphe d'une chair nue livrée à l'amour...

« Ne pourraient-ils, par des voies mystérieuses de la nature, s'être mués en ondes audibles, assez fortes pour me tirer hors du silence et du repos, autrement puissantes que des rumeurs d'arrière-cuisine ?

« Ah ! Judith !... Fille des enfers !... »

Un jet de flamme lui blessa les yeux, et il s'aperçut qu'il s'était endormi dans la chambre du hublot et que la clarté lui venait du boudoir aux couleurs de pastel.

— Le péché ! Le véritable ! Le réel ! Celui qui enclôt toutes les abjections comme tous les délices ! Il ne sera pas dit pourtant qu'il se commettra sous le toit des évêques, à peine flétri par de bénignes fautes de gourmandise.

Dans la courette, Capade vit l'échelle, qui servait aux indiscrétions de l'apothicaire Paumelle, appuyée contre le mur d'en face.

— C'est la dernière fois qu'elle servira ! ricana-t-il. Après, j'en ferai des bûchettes !

Une écœurante sensation de vertige s'empara de lui comme il gravissait les échelons ; il lui sembla, tout à coup, que les dalles de la cour s'enfonçaient dans des profondeurs monstrueuses...

Mais, à mesure que la fenêtre éclairée se rapprochait, la fièvre féroce du désir le libérait d'anciennes contraintes, l'arrachait à des traditions qu'il avait jusqu'à cette heure respectées comme sacrées.

Il appuya enfin son visage brûlant contre la vitre qu'il s'apprêtait à défoncer.

De l'autre côté du verre, des formes inattendues s'avançaient vers lui...

*

* *

— Aha ! Ah ! Ah !

Des rires énormes remplissent la chambre.

— Aha ! Capade... Brave Capade !... Il faut espérer pour toi qu'il n'y ait plus de Dieu !

... La nuit est venue, épaisse et silencieuse ; Capade la trouve propice à ses pensées.

Et voilà que, lui aussi, il éclate d'un rire presque semblable à celui l'ayant accueilli au haut de l'échelle.

— Ce n'est pas seulement avec le diable que l'on peut conclure un pacte... Alla !

Si, à cet instant, Clermuseau était apparu, la trogne en feu, puant le verdagon et criant aux ombres qu'il était vicaire, sinon du pape, tout au moins de l'évêque, Capade l'aurait volontiers accompagné aux *Sept Étoiles*, pour y boire un pot.

Mais les volets de la taverne étaient clos et bardés de grosses chevilles de chêne, tandis que son enseigne, piquée des sept flammes du chariot de David, grinçait méchamment dans le vent de la nuit.

INTERFERENCE

Le Révérendissime Père Abbé Baguet, Prélat de Morcourt, aimait la vie tranquille, et la fin tragique des derniers conventuels des Six-Tourelles achevait à peine de troubler ses jours, et même ses nuits, quand un autre sujet de peine se plut à l'accabler. Il avait reçu l'ordre de « secouer » le Père Tranquillin, chargé d'une mission de haute importance.

Le Père Sorbe passait des jours paisibles à la confortable auberge du *Pot d'Étain*.

À heures fixes, des plats bien conditionnés lui étaient servis, et il ne daignait même plus traverser le mail pour retrouver son ancien compagnon, Paumelle, dans son officine.

Après la courte entrevue avec le Révérendissime Père Abbé Baguet, Tranquillin prit néanmoins son temps pour les dispositions nécessaires.

— Tôt ou tard, il m'aurait fallu me mettre en route sans toi, ma fidèle, et en te remplaçant par la vilaine bête de fer et de feu, qui mange les lieues à la vitesse du vent, dit-il un soir, en donnant une tape amicale à la robuste croupe de Dorothée, sa jument.

Il feuilleta un mince opuscule : *Conseils aux voyageurs* et en détacha un feuillet représentant une locomotive à haute cheminée crachant feu et fumée et remorquant, à travers un sombre paysage, une longue série de wagons, le tout servant d'illustration aux « Personnes qui voyagent en chemin de fer ».

« N'entrez jamais dans un wagon ou n'en sortez jamais pendant qu'il est en mouvement.

« Ne sortez que le moins possible des wagons.

« Ne mettez jamais la tête à la portière lorsque le train est lancé.

« Ne traversez pas, sans un besoin absolu, la voie ferrée ; prenez dans ce cas les plus grandes précautions.

« Les trains spéciaux présentent moins de sécurité que les trains ordinaires.

« Choisissez, autant que possible, un wagon placé vers le centre du train.

« Il vaut mieux voyager pendant le jour que pendant la nuit et par un beau temps que par un temps brumeux.

« Ne franchissez jamais, sans le consentement du gardien, une route qui traverse une voie ferrée et qui est de niveau avec elle³. »

« Je me demande, se dit Tranquillin, quel est l'esprit tutélaire qui

m'envoya ce sage opuscule, ou qui, plutôt, fit en sorte qu'il me tombât sous la main ? »

Le patron du *Pot d'Étain* ignorait, en effet, comment ce cahier était apparu sur la table de son client. Objet d'autant plus rare que le chemin de fer ignorait La Ruche-sur-Orgette et attendrait probablement encore des années avant de cracher feu et fumée sur les jolis paysages, chers à Mgr Ducroire.

V

HALTE À HEIDELBERG

— On met en vous, Père Tranquillin, de grandes espérances...

Le Révérendissime Abbé Baguet avait laissé peser l'accent sur le pronom indéfini, comme s'il avait voulu attirer l'attention sur la haute qualité des personnages qu'il représentait.

— ... De grandes espérances, Monsieur Sorbe, avait répété l'Abbé.

Et l'intention d'insister sur l'égalité séculière et religieuse était si évidente qu'elle frappa le chargé de mission, comme un reproche ou une ironie. Ces paroles, peu marquantes par leur simplicité et leur banalité, avaient pourtant suivi Tranquillin pendant son retour à l'auberge du *Pot d'Étain* et même dans le train qui l'emportait à travers une sombre région boisée d'Allemagne, et qu'il quitta à Mannheim au milieu d'un groupe d'émigrants suisses venus de Bâle et quittant l'Europe pour l'Australie. Il y apprit que les hôtels de Mannheim étaient affreusement sordides, qu'il fallait se méfier des changeurs et que rien n'était moins certains que les horaires des trains et des bateaux.

Tranquillin se dit que les *Conseils aux Voyageurs* étaient moins vains qu'un optimiste aurait été en droit de le supposer, car il apprit également que, depuis quelque temps, une période noire s'était ouverte pour les chemins de fer de Franconie.

Période qui lui valut une halte forcée, mais non désagréable, à Heidelberg.

Un éboulement de terrain, joint à plusieurs incendies forestiers, dont les ennemis du progrès ferroviaire accusaient le poids et la vitesse des convois et les escarbilles brûlantes crachées par les locomotives, barraient le chemin du voyage.

Les tavernes d'étudiants étaient accueillantes et, au *Golden Hecht*, on servait encore le merveilleux vin doré qui, jadis, fit la joie gourmande de Goethe et permit à Musaeus d'écrire ses *Volksmärchen*. Tranquillin aurait gardé le meilleur souvenir de son bref séjour en la vieille et savante cité, s'il n'y avait ressenti l'immixtion d'une force hostile, nettement opposée à son dessein.

Il avait quitté le *Golden Hecht*, tard dans la soirée, car une compagnie d'étudiants avait absolument tenu à le régaler en lui faisant comparer quelques crus fameux de vins du pays.

Des voyageurs, empêchés comme lui de continuer leur voyage,

avaient pris d'assaut les hôtels, d'ailleurs peu nombreux, et grâce à ses nouveaux amis étudiants, il avait pu trouver une chambre chez une mercière, dans le plus vieux quartier de la ville universitaire.

Son hôtesse, munie d'une chandelle de gros suif, l'attendait dans sa boutique, sentant le barège et le pyrèthre.

— La nuit sera profonde, Herr Pfarrer, dit-elle en lui tendant le chandelier. Il n'y aura pas de lune et les nuages sont déjà si bas dans le ciel qu'ils frôlent les têtes de collines.

Elle était très vieille et, comme il se levait de son escabeau, Tranquillin vit que c'était une naine difforme, aux bras étrangement simiesques.

— Je n'ose vous souhaiter la bonne nuit, Herr Pfarrer. Ce serait un souhait vain et inutile, car la nuit sera méchante. Pourquoi les balochards vous ont-ils envoyé la passer dans une maison dont on aime se détourner, connue de celle qui l'habite, votre humble servante, Herr Pfarrer ?

Une question normale s'imposait : « Pourquoi ? » Mais un violent coup de tonnerre empêcha Tranquillin de la poser. À la vitesse d'un rat en fuite, la nabote monta un escalier en spirale, poussa une porte, posa la chandelle sur le plancher et disparut dans les profondeurs d'un couloir.

La bruyante colère de l'orage ne prévalut pas sur la malice du vin du *Golden Hecht*, ni contre l'accueil d'un énorme lit chargé d'édredons : Tranquillin glissa dans un sommeil sans rêves.

Sans rêves ? À son réveil, au milieu de la nuit, il n'aurait pu dire s'il était plus proche du songe ou de la réalité.

La naine s'était trompée en affirmant qu'il n'y aurait pas de lune, car une clarté liquide, d'un jaune d'ambre, filtrait à travers une nue immobile.

La veille au soir, il avait semblé au prêtre qu'à l'endroit où la rue se perdait dans la nuit, il avait vu luire l'eau du Neckar, piquée du reflet de quelques lanternes. À présent, au contraire, il y discernait les contours d'un jardin public, d'une petite folie en ruine, et une étendue boueuse où s'empilaient des futailles et des pyramides de rondins.

— Cela me rappelle... Non, cela me fait penser à quelque chose, murmura-t-il.

Mais le vin du *Golden Hecht* n'avait pas encore tout à fait renoncé à son empire, et le sommeil revint au dormeur.

— Dans la journée, Herr Pfarrer, un train partira pour Rothemburg, et peut-être pour Nuremberg, bien que cela ne soit pas encore très certain.

Ces paroles prometteuses, lancées d'une voix claire et joyeuse, tirèrent Tranquillin d'un rêve absurde, et le trouvèrent plus frais et dispos que son intempérance de la veille aurait pu le faire espérer. Il

sentit l'odeur amicale du café, entendit le bruit des tasses remuées et s'attendit à voir sa vieille hôtesse lui servir à déjeuner.

Il faillit pousser un cri de surprise : au lieu d'une nabote noire et crochue, une splendide jeune fille blonde déposait, sur un guéridon, un plateau abondamment garni de friandes délicatesses.

— Les dieux sont avec vous, Herr Pfarrer, car voici la première *spickgans* de l'année ! On prétend, et non à tort, qu'il n'existe rien de meilleur dans le pays, sinon dans le monde entier, dit-elle en désignant de larges tranches ambrées d'oie fumée.

— Merci pour un si charmant réveil, que la mine un peu revêche de la vieille dame d'hier soir ne me faisait pas prévoir, répondit joyeusement Tranquillin.

Le visage de la jeune fille se rembrunit.

— Peste soit de la Regentrude, comme on l'appelle. Je parie qu'elle vous a prédit une nuit noire, sans lune et en proie à une tempête d'enfer.

— Mais il a fait de l'orage, Fräulein, et un fameux encore, car les coups de tonnerre faisaient trembler la maison.

— Non... la nuit était tranquille, au contraire, mais c'est là un des tours que la Regentrude se complaît à jouer aux gens qui ont trop fêté le vin du Neckar.

— Vraiment ? Et comment s'y prend-elle ? Car il faut avouer que c'est passablement surprenant.

La jeune fille haussa les épaules et répondit évasivement comme si le sujet ne lui plaisait guère.

— La Regentrude n'est pas méchante, mais tout de même un peu sorcière. Ses pareilles ne manquent pas dans le pays d'ailleurs. À présent, Herr Pfarrer, je vous souhaite bon appétit, et tout à l'heure, avant de partir, je vous chargerai, si vous le voulez bien, d'une commission pour ma sœur à Nuremberg.

— Mais volontiers !

— Un des étudiants qui vous a conduit ici, m'a dit que vous comptiez descendre à l'hôtel Saint-Sébald, en face de l'église du même nom...

— C'est en effet mon intention.

La jeune fille sourit.

— Cet hôtel est tenu par mon beau-frère, Heinrich Buchner, et ma sœur Marield. Ce n'est plus l'établissement de premier ordre qu'il fut jadis, mais vous y serez bien soigné, et Marield est une excellente cuisinière.

Quand Tranquillin eut fait honneur à la *spickgans* et aux succulentes tranches de saucisson de Gotha, il alla prendre congé de sa blonde hôtesse.

— Ce que je vais vous demander à l'intention de Marield, Herr

Pfarrer, dit-elle d'une voix légèrement angoissée, vous paraîtra peut-être bizarre, mais je vous assure que ce n'est pas une vaine prière. Demandez-lui *de ne pas nourrir les escargots d'or*. Je ne puis vous en dire davantage, mais elle comprendra... Et, comme c'est un prêtre qui...

Elle se détourna, pour ne pas laisser voir les larmes qui lui coulaient sur les joues.

Elle ne pouvait pourtant savoir que ces quelques mots avaient frappé Tranquillin, comme un coup de massue.

... *Les escargots d'or*...

Ces étranges petits monstres sur lesquels reposait la châsse de saint Sébald, mystérieuse entre toutes !

Il y vit un signe du destin, sans oser espérer qu'il fût favorable à sa mission.

Un carillon égrenait au loin ses notes de fer, et l'énorme horloge de l'Université compta lentement l'heure.

« Voyons si le jardin, la folie en ruine et les piles de futailles appartiennent au rêve ou à la réalité », se dit-il en pensant qu'il lui restait encore quelques heures à passer à Heidelberg.

Ce n'était pas un rêve : tout était là, au bout de la rue, là où, dans la nuit, il avait cru distinguer les flots lamés de la lune du Neckar.

*

* *

Le parc, sans mystères, ressemblait plutôt à une vaste poubelle où auraient pourri les restes d'anciennes défoliations et de végétations rudérales.

Mais, à quelques pas de la folie, s'ouvrait une impasse où Tranquillin s'arrêta malgré lui en face d'une vétuste petite maison aux fenêtres basses donnant sur des pièces vides feutrées d'ombres et de poussière.

Ce n'était pas tout à fait la maison en casque à mèche du jeune Huguenin, mais elle y faisait penser néanmoins, car la ressemblance suffisait pour troubler le prêtre et faire remonter, du fond de sa mémoire, le souvenir de l'angoissante et lointaine aventure de l'écolier.

Soudain, quelque chose bougea derrière les carreaux verdis d'une des fenêtres ; un visage blême sortait de la pénombre et s'apprêtait à se coller à la vitre.

Tranquillin croyait déjà voir le feu sombre de deux yeux fixes et méchants, quand il s'aperçut que ce n'était que le jeu d'un reflet dans le verre.

Il se retourna brusquement et vit, proche des siens, des yeux sombres, brûlant dans un masque jaune labouré de rides.

Sa terreur s'évanouit pourtant, pour basculer dans un grand rire.

Il fit le geste de quelqu'un chassant un chien ou un chat en leur jetant des pierres : la Regentrude s'enfuyait en glapissant des injures.

*

* *

Comme le train s'ébranlait, le *Schaffner* vint accrocher des quinquets allumés et annoncer que, la voie étant réparée, le train continuerait sa route au-delà de Rothenburg et arriverait tard dans la soirée à Nuremberg.

— Où vous attendra une réception un peu humide, Herr Pfarrer. La voici qui commence déjà !

En effet, une pluie furieuse se mit à battre les glaces des portières. Tranquillin s'approchait d'une des lampes pour lire son bréviaire, quand il sentit au front la douleur d'une véhémence morsure. Il y porta la main et rejeta avec dégoût un grand insecte rougeâtre qui disparut aussitôt dans une fente du plancher.

— Une scolopendre mordante !

Il avait reconnu un mille-pieds très venimeux, qu'on trouvait encore, bien que rarement, à l'ancienne abbaye des Six-Tourelles.

Pourquoi, quand l'immonde bête eut disparu, une phrase du manuscrit d'Huguenin lui revint-elle à la mémoire : *Une ligne sinueuse, rose comme une cicatrice mal guérie... ?*

Il aurait pu décrire ainsi la fuyante bestiole...

— Tout m'incite à faire le jeu du diable en me prêtant à celui des ressemblances, murmura-t-il avec humeur.

Enfin, les toits de Nuremberg parurent, rouges dans les ténèbres.

INTERFERENCE

Saint Sébald, patron de Nuremberg, originaire des environs de cette ville, vécut entre le VIII^e et le X^e siècle.

Aucune date précise ne peut être donnée et tout, à ce sujet, n'est que supposition ou mensonge.

Il est fêté au mois d'août alors que son véritable jour de faste est en réalité une nuit : la St-Sébaldusnacht se situe entre le mercredi des Cendres et la Sainte-Gertrude de l'Église romaine.

*

* *

Ces lignes, nettes et brèves, pourraient être empruntées à une encyclopédie ordinaire, mais elles sont tirées d'un formulaire de Magie noire du XIV^e siècle, attribué à Zacharius Zentl, dit « le Mage », « le Chaldéen », « le Maître des Étoiles », « Conseiller du Diable », etc.

VI

LA LAITUE ROSE

— Il est vrai que tu fus baptisé Heinrich, mais il est plus digne de t'appeler Karl-Heinz, du nom d'un prince électeur de Franconie, quand des étrangers peuvent l'entendre.

Ainsi parlait l'ancien juge Probst, unique client en ce soir à l'hostellerie « Sankt Sebaldus » à Nuremberg, et Heinrich, le patron, l'approuva comme il faisait ordinairement en toutes choses.

Probst était un vieil homme à la tête décrépite, qui se serrait contre la cheminée monumentale, pour n'en perdre le moindre souffle de chaleur, en attendant sans grande patience le menu vespéral.

Il leva tout à coup un doigt vers le plafond aux massives poutres de chêne et, la tête penchée à la façon d'écouter des perroquets :

— Ton nouveau client a la démarche puissante d'un homme de bon poids, qui ne pourra qu'augmenter quand il aura tâté à la cuisine de Marield... Aha !

— C'est un Pfarrer et me paraît être homme de distinction, dit Karl-Heinz.

— Un Papist-Pfarrer... Ce sont en général gens de belle allure et de plus bel appétit encore. Il n'est certainement pas homme à se contenter, à la table de midi, d'une soupe aux choux, d'une saucisse grillée et d'une salade de pommes de terre, comme notre Pfarrer Ranunkel, excellent luthérien et sobre comme un saint.

— Et radin au point d'en devenir malhonnête, grommela Karl-Heinz. En automne dernier, il a traité ici un évêque, parpaillot comme lui. Et que pensez-vous que je leur ai servi ?

— Dis-le... supplia le vieux Probst, dont le regard s'alluma de curiosité autant que de convoitise. J'aime entendre pareilles alléchantes histoires.

— Un potage de chapons gras, un buisson d'écrevisses, une chartreuse de veau et de porcelet, un pâté de perdreaux...

— Assez, je t'en prie, Karl-Heinz !... Tu vas me faire mourir d'envie !...

— Je leur ai servi des vins du Rhin, du Neckar et de France et du persicot qui avait été nourri pendant trente ans dans la vieille eau-de-vie. Eh bien ! pour ce régal de prince, Ranunkel ne m'a jamais payé un sou !

— Il fallait le citer au tribunal ! s'écria Probst.

— Hélas ! vous n'étiez plus là pour juger avec l'équité et la droiture nécessaires... Qui, juge ou non, oserait s'en prendre en réclamant de l'argent à Ranunkel, Pfarrer de grande classe et sorcier dans l'ombre, voilà ce que j'en dis, moi !

— Marield ne mettra pas grande hâte aujourd'hui à faire marcher ses fourneaux, gémit le vieux magistrat. Si je te disais quelques-uns de mes impromptus, dont j'aurai bientôt un livre entier à faire imprimer et vendre ensuite à bon prix ?

Karl-Heinz accepta du geste : en son jeune âge, il avait connu de bons et braves hôteliers, qui accueillaient les poètes et payaient leurs poèmes d'un cruchon de vin blanc et d'une saucisse grillée.

Herr Probst tira une longue feuille de papier d'une de ses poches et se mit à lire à haute voix :

— *Je passais par la Bärmutterstrasse en compagnie de Pudel le bien-nommé, car il n'y avait que lui à l'Université pour ressembler à un petit chien tout mignon et tout gras...*

— Halte-là, Herr Probst, s'écria Karl-Heinz, il y a bien des années que la Bärmutterstrasse n'existe plus, ce qu'il ne faut pas regretter, car elle était de bien mauvaise fréquentation. Et Pudel... Je crois bien l'avoir connu, lui aussi, petit, gras et bête... Je ne sais ce qui en est advenu.

— Attendez la fin de mon impromptu, Karl-Heinz. Je crois qu'il fournit quelque explication à ce sujet...

— *... Il faisait noir et froid et, comme nous passions devant la gargote du père Fleischfresser, en tournant nos mines affamées vers sa porte, ce mauvais homme nous cria :*

« — Il n'y a rien à manger, mais rien de rien !

« Nous poussâmes une pointe vers le marché au Poisson et, pendant que je cherchais en vain un reste de hareng sec, Pudel disparut. Je revins par la Bärmutterstrasse et fut très étonné de sentir une appétissante odeur de rôti s'échappant de l'officine du père Fleischfresser.

« J'ouvris la porte d'un coup de pied en criant :

« — À manger, et plus vite que cela, méchant menteur !

« Fleischfresser ne me refusa pas un grand plat de viande braisée et saucée et, quand je lui eus dit que j'avais mangé à crédit, il me dit que je pouvais boire de la même façon et il me versa une demi-velte de bière brune.

« Je ne revis jamais Pudel, et je jugeai cela de peu d'importance, jusqu'au jour où, jeune assesseur, Fleischfresser parut devant nous au tribunal criminel de Nuremberg, pour une assez ténébreuse affaire. Il était accusé d'avoir mis en rôtis, daubes, pâtés et saucissons quelques-uns de ses infortunés clients bien en chair.

« Je me souvins alors de Pudel et de certain excellent souper, et tout en me traitant mentalement d'ingrat, à cause du crédit accordé, je ne fis rien

pour soustraire Fleischfresser au bourreau. »

— Je me souviens de cette horrible cause, dit Heinrich, plutôt pour en avoir entendu parler, car ma sainte femme de mère ne m'avait pas encore laissé voir le soleil ou fait présent de taloches à l'époque où la tête de cet ogre fut tranchée. Depuis, j'ai connu un vieux regrattier qui affirmait qu'il n'avait jamais mangé de pâtés meilleurs que ceux sortant des cuisines de Fleischfresser.

Herr Probst replia le papier, le remit en poche et leva les yeux vers les volets qui s'agitaient.

— Il n'y a de meilleur baromètre que ton enseigne, Karl-Heinz. Écoute grincer sa chaîne au vent !... Elle est en avant de vingt-quatre heures sur toutes les machines à mercure. La prochaine nuit sera méchante entre toutes.

— Depuis quand, dit tristement Karl-Heinz, une nuit de la Saint-Sébald est-elle autrement que méchante ?

C'était ce que se disait à mi-voix Marield comme, à ce moment, elle retirait du four, pour les arroser, trois beaux oisons qui se doraient gentiment, et que le Père Tranquillin poussait lentement la porte de l'immense cuisine.

— Frau Marield, dit-il doucement, je viens de la part de votre sœur d'Heidelberg...

— Et je sais ce que vous allez me dire, Herr Pfarrer.

— Les escargots d'argent, de la châtse de saint Sébald... balbutia le prêtre.

Il s'attendait à voir une maritorne flétrie par le souffle des fourneaux et des broches, et voyait s'approcher de lui une femme d'une beauté hautaine bien qu'elle ne fût plus très jeune.

— La laitue d'hiver vient d'être coupée, dit-elle. Semée à la fin de septembre, elle a été repiquée à la mi-novembre à l'ombre d'un mur de monastère et récoltée en un jour de carême, comme il se doit.

— Je ne sais... commença Tranquillin.

Mais elle ne l'écoutait guère et continuait :

— Vous verrez de légères gerçures roses sur le bord des feuilles. C'est ce qu'il faut, sinon les escargots sacrés la refuseraient. Ils la mangeront dans votre main, Père Tranquillin, ou docteur Daniel Sorbe, et alors...

« Alors, arrivera ce qui doit arriver, et que Dieu vous vienne en aide ! »

Le prêtre soupira et secoua lentement la tête.

— J'ai, en effet, une tâche à accomplir ici, mais...

— Tous ces mots sont inutiles. Je vous ai attendu depuis toujours. Aujourd'hui vous êtes venu, et demain le sort s'accomplira. Demain, la nuit de la Saint-Sébald sera la vôtre.

« Je ne puis vous vous dire plus. Vous avez marché sur des voies

tracées d'avance, par une volonté qu'il ne m'appartient pas de définir. Tout ce que je puis encore, c'est répéter : *Demain, la nuit de la Saint-Sébald sera la vôtre.* »

INTERFERENCE

Le soir suivant, presque à la même heure, Karl-Heinz répéta un mot de la veille :

— Depuis quand une nuit de la Saint-Sébalde est-elle autrement que méchante ?

Il avait versé le vin rouge d'une petite vigne réputée de Barach sur le Rhin, et le juge Probst en avait fait l'éloge.

— Plus loin sur le Rhin, on donne à ce vin si honorable le nom de Drachenblut, ou Sang de Dragon, et pas à tort...

— En une nuit de la Saint-Sébalde, il ne faudrait pas parler de créatures de l'enfer, comme les dragons en sont, dit Karl-Heinz d'un ton de reproche, même si leur nom est accolé à des vins de haute qualité. Pensez à l'histoire des trois ivrognes qui furent dévorés par un dragon, la nuit de la Saint-Sébalde, pour avoir blasphémé le saint nom de Dieu dans leurs chansons.

— L'hagiographie ne fait pas grande part à notre saint Sébalde, dit pensivement l'ancien juge, mais on a laissé dans sa vie quelque place, parmi des miracles – discutables, entre nous soit dit – à des démons, des salamandres, des dragons et autres sujets de l'enfer.

— L'hagiographie ? demanda Karl-Heinz qui ne détestait pas s'instruire un peu.

— C'est une science sainte, qui a pour source la vie des bienheureux. Hélas, que n'y suis-je versé comme cet infâme Ranunkel !

— Est-ce au moins une connaissance conduisant à d'honnêtes profits ?

— Profits, certes... Mais peut-on appeler honnêtes ceux que dispense la main du démon ?

Au loin, dans les rues, une bande d'enfants passait en chantant :

Lanterne ! Lanterne !

Ma lanterne brûle si bien !

Saint Sébalde fait que le diable

Ne la souffle point...

— Cette chanson, dit l'ancien juge, date du XIII^e siècle. Elle a une signification profonde.

« La lanterne c'est la vie ou l'âme, et le chanteur implore saint Sébalde d'empêcher le Diable de s'en rendre maître. Je suis plutôt porté à croire que c'est une allusion à un des miracles de saint Sébalde, qui aurait appelé des mourants et même des morts à la vie. »

— Je le répète ! la nuit ne peut être que méchante. Mais saint Sébald est un saint et ne peut que défendre ceux qui le prient, contre les artifices du Malin. Voilà ce que je dis... Oh ! qu'est cela ?

Le juge Probst avait la manie de pétrir, avec de la mie de pain, de petits bonshommes qu'il alignait suite devant son assiette.

Au cri de Karl-Heinz, l'un de ces marmousets s'était mis à faire des cabrioles qu'il acheva dans le verre du tavernier.

— C'est un des tours du Pfarrer Ranunkel, dit le juge. Tu verras, Karl-Heinz, qu'il ne tardera pas à se montrer.

En effet, la porte fut poussée et un homme d'une effrayante maigreur entra dans un tourbillon de pluie et de grésil.

— Un verre de ce bon vin rouge, Heinrich, dit-il. Rien n'est meilleur contre les embûches des éléments, en cette nuit.

Le verre fut servi.

— Excellent, ricana Ranunkel quand il l'eut bu, et j'en reprendrais volontiers... Oh, là, là ! Oho !... Oh !...

Au lieu de tendre la main vers le second verre que remplissait le tavernier, il se mit à tourner sur lui-même en se tenant le ventre et en poussant des plaintes. Puis il bondit vers la porte et disparut dans la nuit.

« Très bien ! À sorcier, sorcier et demi », se dit le juge Probst, qui ne semblait guère avoir été ému par la grotesque petite scène, alors que Karl-Heinz tremblait et était vert de peur.

Il est vrai que le juge Probst était seul à avoir vu le Père Tranquillin se pencher sur la haute rampe de la galerie, et jeter un regard sombre sur le Pfarrer Ranunkel.

Dans la poche de son manteau, le prêtre avait senti s'agiter fébrilement la laitue rose.

*

* *

La nuit était également noire et pluvieuse à La Ruche-sur-Orgette, et le vieux palais episcopal sacrifiait pas mal de tuiles et d'ardoises à la goinfrerie du vent.

La ville entière dormait. Les gardiens de nuit, haliebardiens eux-mêmes, avaient trouvé chacun un refuge pour abriter leur somme.

De quoi les pauvres se seraient-ils souciés en ces heures de ténèbres ? Des deux ombres qui se mouvaient, dans un même sens, le long des sombres couloirs du palais ?

Mgr Du croire n'était ni pingre, ni avare, ni thésauriseur, mais il se disait qu'un peu d'argent allégeait bien des soucis, tant les siens propres que ceux des autres. Aussi le Salon des Angelots, la cachette aux tonifiantes liqueurs, avait-il une sœur, mieux dissimulée, plus secrète encore, et qu'une sage réserve de monnaies d'or et d'argent rendait souvent fort pesante. Or, outre le bon Dieu et Mgr Du croire, il

n'y avait que deux créatures à connaître l'existence de ce trésor. Mais, heureusement pour le prélat, elle n'étaient, jusqu'aux dernières heures, pas très dangereuses. Clermuseau, ancien familier du palais, se contentait, de temps à autre, poussé par une soif devenue insupportable, d'y puiser un unique petit écu, faute qu'il rachetait ensuite en ne ménageant point prières et neuvaines au palais et à Mgr Ducroire.

L'autre ?... S'il ne s'était trouvé en certains jours à un de ces curieux tournants qui changent la vie et le destin, il n'aurait certainement jamais songé à dérober un maravedis au trésor de Ducroire. Pourtant, en cette nuit, il faisait passer dans ses poches des rouleaux de pièces d'or et un ample sac de grosses monnaies d'argent, quand la lumière de sa lanterne sourde tomba sur le visage attristé de Clermuseau.

— Alors, vous aussi ? murmura l'ancien clerc. Mais c'est trop ! Il faut en remettre beaucoup...

Il tendit la main vers la trop grande proie.

— Jamais... gronda l'autre, et il assena un coup violent de sa lanterne sourde sur la tête de Clermuseau.

La lanterne était un gros crasset en cuivre massif, et le pauvre clerc s'effondra. Il eut pourtant la force de lancer encore à la face du voleur :

— Et moi... qui vous prenais pour un saint... Oh, Judas !

Ce fut donc bien par un étrange hasard qu'en une nuit criminelle les mots Saint, Judas et Nuit se soient rencontrés, sinon confondus.

Mais ce ne fut que le hasard... Et puis, sait-on jamais ?

VII

LA NUIT DE LA SAINT-SEBALD

Dans deux églises, on peut sentir des présences occultes, étrangères à celles que nous adorons dans le Christ : l'église de Saint-Sébald à Nuremberg et la Marmor-Kirche à Copenhague.

— L'église n'est pas fermée... Ne lâchez pas ma main... Laissez-vous conduire... Si l'obscurité vous fait peur, fermez plutôt les yeux.

Tranquillin serra plus fort la main de Marield ; l'obscurité, et même les ténèbres les plus épaisses, ne l'avaient jamais effrayé, mais à présent il sentait leur menace.

Il essaya de chasser la sourde angoisse qui montait en lui en parlant à voix basse à son guide.

— Pourquoi l'église n'est-elle pas fermée ?

— C'est la nuit de la Saint-Sébald.

— Est-ce une raison ?

— Peut-être... Je ne sais... Ne parlez pas trop.

Marield lui fit monter quelques marches, le mena par des passages d'un noir d'encre où des choses molles et fuyantes le frôlèrent.

Tout à coup, il vit la châsse ; elle semblait baigner dans une clarté laiteuse et même la répandre, car une série de sièges aux vagues formes de lutrins bordaient les trois marches de velours sur lesquelles elle étalait son étrange splendeur.

— La châsse est donc éclairée ? demanda Tranquillin.

— Non... La clarté vient d'elle... C'est la nuit de la Saint-Sébald...

La jeune femme fit asseoir Tranquillin sur un des sièges de gros chêne lustré.

— Je ne puis plus rien pour vous, Herr Pfarrer. Il faut que je quitte l'église. Dès que vous entendrez une clochette d'argent au fond du chœur, vous donnerez la laitue aux escargots d'argent.

— Pourquoi, Marield, après m'avoir fait confiance, me laisser devant tant d'inconnu ?

La singulière lueur lunaire éclairait suffisamment la jeune femme pour que le prêtre pût voir qu'elle se tordait les mains dans un geste de désespoir.

— Que le Seigneur vous protège contre l'effrayante chose qui se promène la nuit ! gémit-elle, et elle s'enfonça dans l'ombre.

— ... Contre l'effrayante chose qui se promène la nuit, répéta

Tranquillin. David chante cela dans un de ces psaumes immortels...

Très loin, au fond de l'église, une aigre clochette se mit à sonnailler, puis se tut sur trois sons très clairs.

« Maintenant ou jamais ! se dit Tranquillin en tirant les feuilles de laitue rose de sa poche. Je déraisonne et, tout à l'heure, je me reprocherai amèrement bien des sottises. »

Mais, déjà, il tendait les feuilles aux gros escargots d'argent de la châsse. L'instant d'après, il ne songeait plus guère à se faire des reproches, mais il dut accomplir d'énormes efforts pour empêcher ses mains de trembler trop fort : les gastéropodes mangeaient !

Ils dévoraient avidement, et avec une vélocité stupéfiante, les feuilles de laitue que le prêtre leur donnait.

Un instant il lui sembla que d'autres figures de l'imposante châsse s'agitaient, ou essayaient d'attirer son attention. Mais, à ce moment, quelqu'un lui frappa l'épaule.

*

* *

Celui qui avait silencieusement pris place aux côtés de Tranquillin sur un des bizarres lutrins de chêne n'était pas, certes, de nature à inspirer de l'effroi.

La vague clarté de la châsse permit au prêtre de reconnaître un homme de simple apparence, tournant vers lui un visage inquiet, qui ne révélait aucun âge.

— Monsieur Sorbe, dit l'inconnu, – à moins que je ne vous appelle Père Tranquillin, ce qu'à vrai dire je crois préférer – ce sera donc en une de ces tristes nuits de la Saint-Sébald, et même dans l'église de ce pauvre saint sans grande part à la lumière éternelle, que s'achèvera une aventure aux apparences d'un méchant conte bleu. Commençons par refaire connaissance...

— Refaire ? balbutia le prêtre.

— Plutôt à travers un monde d'images virtuelles... Voici...

Il passa lentement la main sur son front livide et, cette fois, Tranquillin ne put retenir un geste d'effroi : un signe en branche de rameau s'imprimait en rouge sur la pâleur de ce front.

— Huguenolz !... s'écria-t-il. Le petit Huguenin II !

— Et qui, grâce à vous, mon Père, à moins que j'y joigne les minimes apports de votre ancien ami Paumelle, va retrouver la paix !...

— Paumelle et moi ?... gémit Tranquillin. Je n'y comprends plus rien...

— Évidemment ! L'entretien que nous allons avoir à ce sujet aurait pu avoir lieu dans un cabaret de Nuremberg, et même d'ailleurs, et avec les mêmes résultats, mais *lui*... il tient à la magie de cette nuit, aux pâles maléfices de cette châsse dont les escargots mangent, dont

les chiens aboient et mordent, dont les marmousets grimacent !

— *Lui...* hésita Tranquillin. Le Démon ?

Ce fut tout juste si son voisin ne se mit pas à rire.

— ... celui que l'on nomme si injustement le Diable, et que je nommerai, moi, avec respect et douleur : l'Ange Triste ? Ah non, Tranquillin ! Vous le rencontrerez certes bientôt, puisqu'il le veut, et que moi-même je le désire... Je ne dis pas qu'il ne détient pas quelque pouvoir des forces de la nuit. Ceci n'en est-il pas une des calamiteuses preuves ?

Ce disant, Huguenin posa la main sur le signe rouge qui barrait son front, pour continuer :

— Avant qu'il ne vienne, sous les terrifiantes et pourtant belles apparences qu'il prit devant un pauvre gamin faisant l'école buissonnière, dans un jardin du Vieux-Rempart, je vais faire un bref appel à votre mémoire. Un jour, trois étudiants mirent la main sur un parchemin qu'ils jugèrent de prodigieuse valeur magique...

— Le grimoire Stein ! s'écria Tranquillin.

— Tout est là, mon Père... Vous déteniez un formulaire qui représentait une énorme puissance, mais il se déroba, grâce à cette même puissance. Et, depuis...

— Depuis ?

— Que d'hommes continuent à le chercher, surtout des hommes d'Église de grande autorité, comme ceux qui ont chargé le théologien Sorbe de le retrouver à tout prix !

Tranquillin baissa tristement la tête.

— Ainsi donc, Judas Huguenin, ma mission s'achève sur un échec. J'en ai regret, car je la croyais utile à l'Église.

— Je n'ai rien dit de pareil, Père Tranquillin. Je crois même, au contraire...

— Je pourrai remettre la main sur le grimoire Stein ?

À ce moment, une vie singulière agita la célèbre châsse. Les escargots d'argent la soulevèrent de quelques pouces, et des figurines, invisibles jusqu'alors, quittèrent leurs gîtes et se mirent à gambader.

— Minuit... murmura Huguenin. Essayez de ne pas bouger... Le voilà...

Des immenses ténèbres sortit une forme hautaine, plus noire que la nuit même, et un visage comme argenté par la lune, d'une grande beauté mais dont les yeux brillaient d'une cruelle lumière rouge.

Tranquillin le reconnut par la description faite dans un des cahiers du jeune Huguenin : c'était l'apparition diabolique de la vieille maison de la rue des Remparts, qui avait fait présent au jeune homme de la terrible et puissante marque rouge.

Le prêtre ne put se défendre de faire le geste de la croix.

Pourtant, il ne chassa pas de démon, ni ne défit de sortilège.

La formidable créature fixait, tour à tour, Huguenin et Tranquillin de ses énormes yeux de feu.

— À compter de cette heure, Judas Huguenin, dit-elle d'une voix puissante mais harmonieuse, le signe vous quitte ainsi que ses pouvoirs. Votre ami, le prêtre Tranquillin, saura bientôt qu'il en est l'héritier par la sombre vertu de ses recherches. Il devient ce que vous n'êtes plus : Saint de l'Enfer mal nommé. Saint de la Grande, de l'Incommensurable Nuit, Sœur de la Lumière.

« Debout, Daniel Sorbe, nouvel élu de la Ténèbre, héritier de droit de Judas Huguenin ! Debout *Saint-Judas-De-La-Nuit* !

Malgré l'atmosphère chargée des pires puissances, Tranquillin voulut réagir de toute sa vaillance de prêtre.

— Je n'ai rien demandé au Maudit, et je n'accepte rien de lui ! hurla-t-il.

Un formidable éclat de rire secoua l'église tout entière.

— Le Maudit ? Pauvre Père Tranquillin ! Commencez par savoir qu'il n'y a et qu'il n'y aura jamais de Maudit. Vous voulez dire le diable... Soit. Je ne suis pas le diable, mais tout simplement un scribe qui eut des connaissances plus vastes que ses obscurs confrères : je ne suis que Stein von Ziegenfelzen, l'auteur du grimoire que le monde entier continuera à chercher jusqu'à ce qu'il me plaise à moi ou, peut-être, au... diable, qu'on le retrouve...

Un énorme coup de tonnerre ébranla l'édifice ; Tranquillin crut ressentir la morsure d'une brûlure, suivie par un étrange voyage à travers des tourbillons et des tornades.

*

* *

— Herr Pfarrer !

Une main caressante faisait des passes de réveil sur son front, mais Tranquillin ne dormait pas.

Il aurait voulu demander à Marield comment il se faisait qu'il était étendu tranquillement dans cet excellent lit, alors qu'il lui semblait avoir sombré de gouffre en gouffre, de délire en délire.

— Merci, Marield. Je ne compte pas demeurer couché longtemps encore...

Ces paroles pour dire quelque chose à la douce créature qui le regardait avec une affection bien proche de l'amour, car il avait soudain hâte de la voir quitter sa chambre.

Sous les draps, il venait de sentir le froid d'un rouleau de parchemin. Ce fut d'une main frémissante qu'une fois seul, il le déroula. Tout de suite, il ne douta plus : c'était le terrible formulaire, cet « écrit de la puissance » qu'il avait tenu un jour dans les mains, sous les regards interrogateurs de ses compagnons d'études, Tescaret et Paumelle.

Il était là, bien sagement, tranquille et non animé des frissons diaboliques qui présidaient à ses fuites mystérieuses.

Stein von Ziegenfelzen, le démiurge, le lui confiait-il, et avec lui une puissance suffisante pour ébranler les lois de la vie ?

— Saint-Judas-de-la-Nuit !

Ces mots jaillirent du fond de sa mémoire avec un bruit furieux de cloches.

— Saint-Judas-de-la-Nuit !

Il y avait des sages, versés en théologie qui n'osaient nier que l'Enfer, le mal nommé, possédait lui aussi le droit d'élire, de servir et d'armer ses propres saints.

Soudain, il sentit son front se crispier sous la morsure d'une douleur pareille à celle de la nuit.

Il se dressa sur son séant, plongeant son regard dans le miroir encore assombri par des restes de ténèbres.

La marque était là... *das Zeichen*... le rameau de feu... le sceau du démiurge et du pouvoir.

Dans sa main, le grimoire s'agitait comme une chose vivante, et Tranquillin dit, d'une voix ferme :

— Œuvre grande, bienfaisante ou néfaste, retourne à l'écrin de fer qui te fut assigné comme refuge de repos et d'attente. Tu reviendras à moi quand je t'appellerai.

Une main invisible serra celle du prêtre et le grimoire disparut.

Deux coups sourds furent frappés à la fenêtre et Tranquillin aperçut, au-delà de la vitre, les portants d'une échelle qu'on dressait.

Mais ces coups furent suivis par un bruit de chute et par un grand cri de détresse.

Parmi les grosses échardes des barreaux rompus de l'échelle gisait le corps inanimé du Pfarrer Ranunkel. Dans sa main morte, il serrait un couteau à la lame acérée...

INTERFERENCE

... sur le sol d'Angleterre

Trois gentlemen et une dame étaient assis, devant des cruchons d'ale, dans la taverne du *Grand Cheval*, entre Aylesbury et Oxford.

— J'ai dit demain et non aujourd'hui, fit le gentleman à la casquette de jockey et au très voyant costume à carreaux. Je puis donc redemander de cette ale fraîche et réconfortante, ce que je refuse héroïquement les jours de travail.

Il portait un grand nom dans l'histoire d'Angleterre, et en un temps il en avait été fier, bien que ne le devant sans doute qu'au hasard de l'homonymie : William Ramsa.

Ses amis et connaissances de Wapping, de Shadwell et de Whitechapel ne lui donnaient que celui, plus pittoresque, de Will Tongs ou Will-les-Pincettes.

— Encore un jour à attendre, grommela son voisin, homme à mine morose, sobrement vêtu de noir.

— Un jour de prudence, gentleman. Je connais la bibliothèque Bodley, car j'ai passé deux ans à Oxford, et cela non sans profit. Demain, la bibliothèque au demi-million de livres fermera ses portes à midi, et le personnel, à l'exception du vieux Michaël, s'envolera joyeusement comme un vol d'oiseaux hors d'une cage. Dans la matinée, je vous aurai indiqué un bon refuge dans la petite salle des tomes bruns – je me suis toujours demandé ce qu'ils étaient – où personne ne vient jamais. Quand deux heures sonneront à la chapelle, je viendrai vous chercher.

— Votre travail sera-t-il de longue durée ? demanda le gentleman morose.

— Pas trop, Sir, à cause des préparatifs que j'ai pu faire, et qui m'ont coûté peines et soucis. Mais vous m'avez trop bien payé pour vous faire languir par de longues attentes. La monnaie d'or française surtout va me venir à point, car je compte gagner rapidement le continent.

« La bibliothèque bodléenne est riche en mystères. On dit qu'un fantôme la fréquente et qu'il n'est pas toujours de bonne rencontre. Spencer et Sterne l'ont affirmé et qui oserait contredire de telles autorités ?... Mais elle est riche aussi en manuscrits d'énorme valeur, incunables, que sais-je, confiés d'ailleurs à plus de cinquante solides

safes, donc aussi bien gardés que les matelas de bank-notes dans les banques.

— Avez-vous découvert le *safe* qui nous intéresse ? demanda vivement le grincheux personnage.

— Vous aurais-je demandé de me verser de si grosses arrhes, s'il en était autrement ? fit Will Tongs avec hauteur. Et, puisque vous me semblez être un gentleman fort curieux, je vous en raconterai davantage.

« Derrière les imposants volumes du « Globe », que personne ne consulte jamais, j'avais vu luire un léger éclair d'argent. Jugez de mon étonnement quand je vis que les tomes lourdement reliés étaient rattachés l'un à l'autre par des chaînettes d'acier formant sûreté.

« Ce système ingénieux devait assurément protéger une chose d'importance. En plus, je crus reconnaître la main habile qui l'avait posé.

« Qui d'autre, me dis-je, que le vieux Frasil, roi des serrures à attrapes, un bon bougre de Français, aussi habile de ses doigts que riche de cervelle, mais trop porté au gin de qualité ?...

« Je n'eus aucune peine à découvrir Frasil dans sa résidence de Pimlico. Seule, la discussion sur le prix de son humeur communicative, qui n'était pas grande, exigea du temps et de la boisson.

« Quand les gros tomes furent débarrassés de leurs liens d'acier, le véritable *safe* apparut. »

Will-les-Pincettes émit un long sifflement et poursuivit :

— Sans la sincérité de Frasil, j'aurais peiné là-dessus pendant des heures sans avoir la certitude d'en venir à bout. À présent, *lady and gentlemen*, vous aurez tout juste à me voir manœuvrer un peu de mécanique... Fixons notre prochain rendez-vous et passez une bonne nuit, dorée probablement de beaux espoirs. Bye ! Bye !

*

* *

— Le vieux Michaël a mis lui aussi les voiles, attiré par l'odeur de la bière fraîche qui vient d'arriver au proche cabaret de la *Couronne de Paille*. À l'ouvrage !

Si le Français Frasil était habile de ses mains, on pouvait bien en dire autant de Will-les-Pincettes.

Un à un, les gros volumes du « Globe » furent soustraits à l'emprise de leurs chaînes et, bientôt, un *safe* de minimes dimensions, mais de puissante apparence, devint visible.

Les doigts de Will jouèrent pendant quelques instants un curieux menuet sur une série de disques numérotés, et la porte du coffre d'acier s'ouvrit avec un claquement sec.

— Voilà, *lady and gentlemen*, s'écria Will en saluant.

Ce fut la dame qui porta la main à un rouleau d'une couleur brunâtre se trouvant à l'intérieur du coffre.

Elle l'avait à peine effleuré qu'elle fut rejetée en arrière et que sa main se tordit, comme aux prises avec une force cruelle.

— Oh ! My Lord ! cria Will Tongs en tombant à genoux.

Le rouleau fila en l'air avec un bruit aigu de fusée et s'évanouit. Mais ce qui avait provoqué l'appel désespéré du cambrieur, c'était d'avoir vu le coffre se refermer immédiatement de lui-même et les volumes du « Globe » reprendre leur place entre les chaînes.

— Je ne resterai pas ici pour tout l'or de la Banque d'Angleterre ! cria Will Tongs en fuyant comme un rat le long des immenses rayons.

Il était seul à avoir aperçu, se penchant par-dessus le garde-fou d'une des galeries, un petit homme vêtu d'une houppelande verdâtre, qui regardait les voleurs avec des yeux affreux.

Le fantôme de la bibliothèque bodléenne.

*

* *

— Parlons peu et parlons bien...

Ainsi dit Justin Paumelle, après avoir annoncé qu'il ne leur restait pas trop de temps pour prendre place dans le train de Douvres.

— Nous avons tout manqué. Le grimoire Stein est perdu pour nous, même s'il devait se trouver entre les mains de Tranquillin.

« Depuis la mort de Clermuseau, il ne peut être question pour Capade de rentrer en France. Il est probable qu'il refera sa vie avec Hilda Randt. »

La jeune femme, qui avait gardé jusque-là un silence maussade, éclata d'un rire sauvage.

— J'ai perdu avec Huguenin... Il aurait pu être une formidable puissance, s'il avait été un homme et non une misérable chiffé...

« Je crus alors dans l'abbé Capade... surtout quand il n'hésita pas à se procurer de l'argent de la manière que vous connaissez. Je lui épargnerai la kyrielle d'injures que j'aimerais déverser sur sa sale et hypocrite figure. Pouah !... »

Un rire hystérique la secoua.

— Au fait, Tranquillin est encore de ce monde ! dit-elle encore.

Elle se leva et, sans un mot d'adieu, quitta les deux hommes.

— Elle se croyait déjà reine du monde, murmura Paumelle.

— Je la retrouverai, gronda Capade. C'est elle qui m'a plongé dans l'enfer même. Eh bien, elle m'y suivra !

VIII

SAINT-JUDAS-DE-LA-NUIT

— Vous n'êtes pas le premier à avoir échoué, Père Tranquillin, dit Mgr Baguet. D'ici longtemps, l'Église n'entreprendra plus rien de ce genre. Espérons que des puissances bienveillantes s'opposeront à celles de cette œuvre infernale et prévaudront contre elles.

Tranquillin approuva doucement de la tête. Il avait décidé, une fois pour toutes, d'éviter les discussions et même tout échange de vues qui aurait pu se lever à propos du grimoire.

— Est-il vrai, Père Tranquillin, que vous êtes décidé à rebâtir en partie les Six-Tourelles ? Vous savez que votre place vous attend toujours ici, à l'abbaye de Morcourt.

— Il reste encore aux Six-Tourelles quelques pièces pouvant être rendues habitables, Monseigneur, et je compte m'installer dans l'une d'elles, en attendant que l'abbaye puisse renaître...

Mgr Baguet ne demandait pas mieux. Il considérait le Père Tranquillin comme un esprit brouillon, sur lequel les regards anxieux de l'autorité ecclésiastique resteraient toujours fixés.

Tranquillin retrouva, non sans joie, sa cellule blanche que, par une sorte de miracle, les éléments avaient épargnée.

Des pêcheurs, qui avaient appris son retour, le revirent avec bonheur et se chargèrent aussitôt de son minime confort.

— Depuis que les moines ont quitté le couvent, racontèrent-ils, la mer est devenue aussi pauvre que ce couvent lui-même. Il faut à présent aller chercher le poisson sur de vieux bancs, et quel poisson !

Tranquillin regarda la mer sur laquelle le soir s'avavançait.

— Si vraiment je suis Saint-Judas-de-la-Nuit... murmura-t-il.

Et, soudain, son front brûla.

— Eh bien ! au lieu d'apporter la vengeance et la mort, que par sa puissance revienne la vie, sinon le bonheur.

Le lendemain, les pêcheurs lui apprirent la grande nouvelle : les germons... oui, ces magnifiques thons blancs, qui valaient si cher sur le marché, venaient de réapparaître sur les côtes. On rapportait même la capture de plusieurs énormes flétans !

*

* *

— Mon cher Tranquillin, que dites-vous de ces profiteroles ? Elles ne sont pas aux béatilles de carême, mais de poularde et de veau.

Mgr Ducroire traitait de son mieux le Révérendissime Abbé Daniel Sorbe, prélat de l'abbaye des Six-Tourelles, qui venait de renaître si splendidement de ses ruines.

— Ah ! gémit l'évêque, quand des profiteroles me sont servies, je pense toujours au malheureux Capade, qui les aimait bien. J'espère que Dieu a reconnu sa folie et qu'il a eu pitié de lui.

Le prélat se passa la main sur le front. Il savait que Capade dormait en paix dans un petit cimetière du Sussex, sous de beaux mélèzes et des ifs murmurants... Le grimoire Stein pouvait parfois prodiguer, de loin, une mort miséricordieuse.

Mgr Ducroire remplissait les verres du vin du Roy.

— C'est pourtant celui que l'on sert au cabaret du coin, *Le char de David*, dit-il en riant.

— Ah oui ! *Le char de David* aux sept étoiles, approuva le prélat.

Mais ses pensées étaient brusquement parties au loin.

Qui donc lui avait, comme avertissement suprême, murmuré dans les ténèbres la parole sacrée du roi David :

— Dieu vous protège de l'effrayante chose qui se promène la nuit !

— Herr Pfarrer... balbutia une voix lointaine.

Tranquillin leva son verre.

— Permettez-moi, Monseigneur, de boire à un souvenir qui m'est resté très cher.

— Je me joindrai volontiers à vous, mon cher prélat.

Mais le bon évêque ne pouvait voir l'image de Marield, surgie soudainement du passé, et si la larme qui coula de la joue de Tranquillin ne passa pas complètement inaperçue par Mgr Ducroire, il en accusa la verdeur du Vin du Roy et non la douceur triste d'un souvenir.

FIN

L'AUTEUR ET SON ŒUVRE

Ceux qui viennent d'ailleurs

Tant *Le livre des fantômes* que *Saint-Judas-de-la-nuit* révèlent un aspect nouveau du grand écrivain fantastique, un monde presque autobiographique, un monde de souvenirs plus personnels, où les êtres étranges venus de l'au-delà nous semblent plus proches de nous et d'autant plus inquiétants. Nous avons tous un jour, consciemment ou non, connu notre « homme au foulard rouge », et chacun de nous n'a-t-il pas, dans sa famille proche ou lointaine, un « oncle Timotheus » ou un « cousin Passeroux » ? Après avoir lu ce volume, on n'ose plus être très certain de n'avoir pas rencontré sur notre route le précieux grimoire Stein, avec le regret informulé de l'avoir laissé échapper, de n'avoir pas reconnu les signes...

Jean Ray est né à Gand, le 8 juillet 1887. C'était un personnage des plus insolites, dont la vie semblait issue en droite ligne d'un roman d'aventures. Trafiquant à l'époque légendaire de la prohibition, Jean Ray sillonna toutes les mers du monde sur différents vaisseaux, plus ou moins fantômes, mêlé sans cesse aux écumeurs des mers et aux pirates, dont il était un dernier représentant.

Passant son existence à courir le globe, Jean Ray se souciait peu de sa réputation littéraire. Son nom n'était connu que de quelques privilégiés. La gloire vint à lui quelques années avant sa mort. Rééditées par Marabout, ses œuvres furent soudain découvertes par la presse, le cinéma et la télévision.

Jean Ray est mort le 17 septembre 1964. Peu de temps avant, la critique l'avait consacré « le plus grand auteur fantastique vivant ».

- 1) Puisqu'il s'agit d'un « document », citons des noms : ce furent J.-H. Rosny Aîné, de l'Académie Goncourt, Maurice Renard et Gustave Vigoureux, l'écrivain flamand. ↵

2) Flavien Merrick. (Voir le *Livre des Fantômes* : « Maison à vendre ».) ↵

3) Texte d'une petite affiche parue au milieu du XIXe siècle. Devenue très rare et recherchée par les collectionneurs. 4